Jules Verne

Le chemin de France

roman

BeQ

Jules Verne

1828-1905

Le chemin de France

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 389 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque

Famille-sans-nom
Le pays des fourrures
Voyage au centre de la terre
Un drame au Mexique, et autres nouvelles
Docteur Ox
Une ville flottante
Maître du monde
Les tribulations d'un Chinois en Chine
Michel Strogoff
De la terre à la lune
Le Phare du bout du monde
Sans dessus dessous
L'Archipel en feu
Les Indes noires
Claudius Bombarnac
L'île à hélice
Clovis Dardentor
L'Étoile du Sud
L'école des Robinsons
César Cascabel
Le pilote du Danube
Hector Servadac
Mathias Sandorf
Le sphinx des glaces
Voyages et aventures du capitaine Hatteras
Cinq semaines en ballon
Les cinq cent millions de la Bégum
Un billet de loterie
Le Chancellor
Face au drapeau
Le Rayon-Vert
La Jangada
L'île mystérieuse
La maison à vapeur
Le village aérien
L'invasion de la mer
Les frères Kip

Le chemin de France

Édition de référence : Bibliothèque d'éducation et de récréation, Paris. *Sixième édition.*

I

Je me nomme Natalis Delpierre. Je suis né en 1761, à Grattepanche, un village de la Picardie. Mon père était cultivateur. Il travaillait sur les terres du marquis d'Estrelle. Ma mère l'aidait de son mieux. Mes sœurs et moi, nous faisions comme ma mère. Mon père ne possédait aucun bien et ne devait jamais avoir rien en propre. En même temps que cultivateur, il était chantre au lutrin, chantre « confiteor ». Il avait une voix forte qu'on entendait du petit cimetière attenant à l'église. Il aurait donc pu être curé – ce que nous appelons un paysan trempé dans l'encre. Sa voix, c'est tout ce que j'ai hérité de lui, à peu près.

Mon père et ma mère ont travaillé dur. Ils sont morts dans la même année, en 79. Dieu ait leur âme !

De mes deux sœurs, l'aînée, Firminie, à l'époque où se sont passées les choses que je vais dire, avait quarante-cinq ans, la cadette, Irma, quarante, moi, trente et un. Lorsque nos parents moururent, Firminie était mariée à un homme d'Escarbotin, Bénoni Fanthomme, simple ouvrier serrurier, qui ne put jamais s'établir, quoique habile en son état. Quant aux enfants,

ils en avaient déjà trois en 81, et il en est venu un quatrième quelques années plus tard. Ma sœur Irma était restée fille et l'est toujours. Je ne pouvais donc compter ni sur elle ni sur les Fanthomme pour me faire un sort. Je m'en suis fait un, tout seul. Aussi, sur mes vieux jours, ai-je pu venir en aide à ma famille.

Mon père mourut le premier, ma mère six mois après. Cela me fit beaucoup de peine. Oui ! c'est la destinée ! Il faut perdre ceux qu'on aime comme ceux qu'on n'aime pas. Cependant, tâchons d'être de ceux qui sont aimés, quand nous partirons à notre tour.

L'héritage paternel, tout payé, ne monta pas à cent cinquante livres – les économies de soixante ans de travail ! Cela fut partagé entre mes sœurs et moi. Autant dire deux fois rien.

Je me trouvais donc à dix-huit ans avec une vingtaine de pistoles. Mais j'étais robuste, fortement taillé, fait aux rudes travaux. Et puis, une belle voix ! Toutefois, je ne savais ni lire ni écrire. Je n'appris que plus tard, comme vous le verrez. Et quand on ne commence pas de bonne heure, on a bien du mal à s'y mettre. La manière d'exprimer ses idées s'en ressent toujours – ce qui ne paraîtra que trop en ce récit.

Qu'allais-je devenir ? Continuer le métier de mon père ? Suer sur le bien des autres pour récolter la misère au bout du champ ? Triste perspective, qui n'est pas

pour tenter. Une circonstance vint décider de mon sort.

Un cousin au marquis d'Estrelle, le comte de Linois, arriva certain jour à Grattepanche. C'était un officier, un capitaine au régiment de la Fère. Il avait un congé de deux mois et venait le passer chez son parent. On fit de grandes chasses au sanglier, au renard, en battue, au chien courant. Il y eut des fêtes avec du beau monde, de belles personnes, sans compter la dame du marquis, qui était une belle marquise.

Moi, dans tout cela, je ne voyais que le capitaine de Linois. Un officier très franc de manières, qui vous parlait volontiers. Le goût m'était venu d'être soldat. N'est-ce pas ce qu'il y a de mieux, quand il faut vivre de ses bras, et que les bras sont emmanchés à un corps solide. D'ailleurs, de la conduite, du courage, aidé d'un peu de chance, il n'y a pas de raison pour rester en route, si l'on part du pied gauche, et si l'on marche d'un bon pas.

Avant 89, bien des gens s'imaginent qu'un simple soldat, fils de bourgeois ou de paysan, ne pouvait jamais devenir officier. C'est une erreur. D'abord, avec de la résolution et de la tenue, on arrivait sous-officier, sans trop de peine. Ensuite, quand on avait exercé cet emploi pendant dix ans en temps de paix, pendant cinq ans en temps de guerre, on se trouvait dans les conditions pour obtenir l'épaulette. De sergent on

passait lieutenant, de lieutenant, capitaine. Puis... halte-là ! Défense d'aller plus loin. De fait, c'était déjà beau.

Le comte de Linois avait souvent remarqué pendant les battues, ma vigueur et mon agilité. Sans doute, je ne valais pas un chien pour le flair ou l'intelligence. Pourtant, dans les grands jours, il n'y avait pas de rabatteur capable de m'en remontrer, et je détalais comme si j'avais eu le feu aux trousses.

« Tu m'as l'air d'un garçon ardent et solide, me dit un jour le comte de Linois.

– Oui, monsieur le comte.

– Et fort des bras ?...

– Je lève trois cent vingt.

– Mes compliments ! »

Et ce fut tout. Mais ça ne devait pas en rester là, comme on va le voir.

À l'époque, il y avait dans l'armée une singulière coutume. On sait comment s'opéraient les engagements pour le métier de soldat. Chaque année, des racoleurs venaient fureter à travers le pays. Ils vous faisaient boire plus que de raison. On signait un papier, quand on savait écrire. On y mettait sa croix, quand on ne savait que croiser deux bâtons l'un sur l'autre. C'était tout aussi bon que la signature. Puis, on touchait une couple

de cents livres qui étaient bues avant même d'avoir été empochées, on faisait son sac, et on allait se faire casser la tête pour le compte de l'État.

Or, cette façon de procéder n'aurait jamais pu me convenir. Si j'avais le goût de servir, je ne voulais pas me vendre. Je pense que je serai compris de tous ceux qui ont quelque dignité et le respect d'eux-mêmes.

Eh bien, en ce temps-là, lorsqu'un officier avait obtenu un congé, il devait, aux termes des règlements, ramener à son retour une ou deux recrues. Les sous-officiers, eux aussi, étaient tenus à cette obligation. Le prix de l'engagement variait alors de vingt à vingt-cinq livres.

Je n'ignorais rien de tout cela, et j'avais mon projet. Aussi, lorsque le congé du comte de Linois toucha à sa fin, j'allai hardiment lui demander de me prendre comme recrue.

« Toi ? fit-il.

– Moi, monsieur le comte.

– Quel âge as-tu ?

– Dix-huit ans.

– Et tu veux être soldat ?

– Si ça vous plaît.

– Ce n'est pas si ça me plaît, c'est si ça te plaît à

toi !

– Ça me plaît.

– Ah ! l’appât des vingt livres ?...

– Non, l’envie de servir mon pays. Et, comme j’aurais honte de me vendre, je ne prendrai pas vos vingt livres.

– Comment te nommes-tu ?

– Natalis Delpierre.

– Eh bien, Natalis, tu me vas.

– Enchanté de vous aller, mon capitaine.

– Et si tu es d’humeur à me suivre, tu iras loin !

– On vous suivra tambour battant, mèche allumée.

– Je te préviens que je vais quitter le régiment de la Fère pour m’embarquer. Ça ne te répugne pas, la mer ?

– Aucunement.

– Bon ! tu la passeras. – Sais-tu que l’on fait la guerre là-bas pour chasser les Anglais de l’Amérique ? »

– Qu’est-ce que c’est, l’Amérique ? »

En vérité, je n’avais jamais entendu parler d’Amérique !

« Un pays au diable, répondit le capitaine de Linois,

un pays qui se bat pour conquérir son indépendance ! C'est là que, depuis deux ans déjà, le marquis de Lafayette a fait parler de lui. Or, l'an dernier, le roi Louis XVI a promis le concours de ses soldats pour venir en aide aux Américains. Le comte de Rochambeau va partir avec l'amiral de Grasse et six mille hommes. J'ai formé le projet de m'embarquer avec lui pour le Nouveau-Monde, et, si tu veux m'accompagner, nous irons délivrer l'Amérique.

– Allons délivrer l'Amérique ! »

Voilà, comment, sans en savoir plus long, je fus engagé dans le corps expéditionnaire du comte de Rochambeau et débarquai à New-Port en 1780.

Là pendant trois années, je restai loin de France. Je vis le général Washington, – un géant de cinq pieds onze pouces, avec de grands pieds, de grandes mains, un habit bleu à revers chamois, une cocarde noire. Je vis le marin Paul Jones à bord de son navire le *Bonhomme Richard*. Je vis le général Anthony Wayne qu'on appelait l'Enragé. Je me battis en plusieurs rencontres, non sans avoir fait le signe de la croix avec ma première cartouche. Je pris part à la bataille de Yorktown, en Virginie, où, après une frottée mémorable, lord Cornwallis se rendit à Washington. Je revins en France en 83. Je m'en étais réchappé sans blessures, simple soldat comme devant. Que voulez-

vous, je ne savais pas lire !

Le comte de Linois était rentré avec nous. Il voulait me faire engager dans le régiment de la Fère, où il allait reprendre rang. Or, j'avais comme une idée de servir dans la cavalerie. J'aimais les chevaux d'instinct, et, d'attendre à passer officier monté, il m'aurait fallu des grades, des grades !

Je sais bien qu'il est tentant, l'uniforme de fantassin, et bien avantageux, la queue, la poudre, les ailes de pigeon, les buffleteries blanches en croix. Que voulez-vous ? Le cheval, c'est le cheval, et, toutes réflexions faites, je me trouvais la vocation d'un cavalier.

Donc, je remerciai le comte de Linois, qui me recommanda à son ami, le colonel de Lostanges, et je m'enrôlai dans le régiment de Royal-Picardie.

Je l'aime, ce beau régiment, et que l'on me pardonne si j'en parle avec un attendrissement, ridicule peut-être ! J'y ai fait presque toute ma carrière, estimé de mes chefs, dont la protection ne m'a jamais manqué, et qui m'ont poussé à roue, comme on dit dans mon village.

D'ailleurs, quelques années plus tard, en 92, le régiment de la Fère devait avoir une si singulière conduite dans ses rapports avec le général autrichien Beaulieu, que je ne puis regretter d'en être sorti. Je n'en

parlerai plus.

Je reviens donc au Royal-Picardie. On ne pouvait voir plus beau régiment. Il était devenu ma famille. Je lui suis resté fidèle jusqu'au moment où il a été licencié. On y était heureux. J'en sifflais toutes les fanfares et sonneries, car j'ai toujours eu la mauvaise habitude de siffler entre mes dents. Mais on me le passait. Enfin, vous voyez ça d'ici.

Pendant huit ans, je ne fis qu'aller de garnison en garnison. Pas la moindre occasion de faire le coup de feu avec l'ennemi. Bah ! cette existence n'est pas sans charmes, quand on sait la prendre par le bon côté. Et puis, de voir du pays, c'est quelque chose pour un Picard picardisant comme je l'étais. Après l'Amérique, un peu de la France, en attendant d'emboîter le pas dans les grandes étapes à travers l'Europe. Nous étions à Sarrelouis en 85, à Angers en 88, en 91, en Bretagne, à Josselin, à Pontivy, à Ploërmel, à Nantes, avec le colonel Serre de Gras, en 92, à Charleville, avec le colonel de Wardner, le colonel de Lostende, le colonel La Roque, et en 93, avec le colonel Le Comte.

Mais j'oublie de dire que, le 1er janvier 91, était intervenue une loi qui modifiait la composition de l'armée. Le Royal-Picardie fut classé 20e régiment de cavalerie de bataille. Cette organisation dura jusqu'en 1803. Toutefois, le régiment ne perdit pas son ancien

titre. Il resta Royal-Picardie, quand, depuis quelques années, il n'y avait plus de roi en France.

Ce fut sous le colonel Serre de Gras que l'on me fit brigadier, à ma grande satisfaction. Sous le colonel de Wardner, on me nomma maréchal des logis, ce qui me fit plus de plaisir encore. J'avais alors treize ans de service, une campagne et pas de blessure. C'était un bel avancement, on en conviendra. Je ne pouvais m'élever plus haut, puisque, je le répète, je ne savais ni lire ni écrire. Par exemple, je sifflais toujours, et pourtant, c'est peu convenable pour un sous-officier de faire concurrence aux merles.

Le maréchal des logis Delpierre ! N'y avait-il pas de quoi tirer vanité et se mettre en frappe ! Aussi, quelle reconnaissance je gardai au colonel de Wardner, bien qu'il fût rude comme du pain d'orge et qu'il fallût, avec lui, entendre à la parole ! Ce jour-là, les soldats de ma compagnie fusillèrent mon sac, et je me fis poser sur les manches des galons qui ne devaient jamais me monter jusqu'au coude.

Nous étions en garnison à Charleville, lorsque je demandai et obtins un congé de deux mois, qui me fut accordé. C'est précisément l'histoire de ce congé que j'ai tenu à rapporter fidèlement. Voici mes raisons.

Depuis que je suis à la retraite, j'ai eu souvent à raconter mes campagnes pendant nos veillées au village

de Grattepanche. Les amis m’ont compris tout de travers, ou même si peu que pas. Tantôt l’un rapportait que j’avais été à droite, quand c’était à gauche ; tantôt l’autre, que c’était à gauche, quand j’avais été à droite. Et alors, des disputes qui n’en finissaient pas entre deux verres de cidre ou deux cafés – deux petits pots. C’est surtout, ce qui m’était arrivé pendant mon congé en Allemagne sur quoi on ne s’entendait point. Or, puisque j’ai appris à écrire, c’est bien le cas de prendre la plume pour raconter l’histoire de ce congé. Je me suis donc mis à la besogne, bien que j’aie aujourd’hui soixante-dix ans. Mais ma mémoire est bonne, et, quand je me retourne en arrière, j’y vois clair assez. Ce récit est donc dédié à mes amis de Grattepanche, aux Ternisien, aux Bettembos, aux Irondart, aux Pointefer, aux Quennehen, à bien d’autres, et j’espère qu’ils ne se disputeront plus à mon sujet.

J’avais donc obtenu mon congé le 7 juin 1792. Sans doute, il circulait alors quelques bruits de guerre avec l’Allemagne, mais très vagues encore. On disait que l’Europe, bien que cela ne la regardât en aucune façon, voyait d’un mauvais œil ce qui se passait en France. Le roi était toujours aux Tuileries, si l’on veut. Cependant, le 10 août se sentait déjà, et il soufflait comme un vent de république sur le pays.

Aussi, par prudence, je ne crus pas devoir dire

pourquoi je demandais un congé. En effet, j'avais affaire en Allemagne et même en Prusse. Or, au cas de guerre, j'aurais été fort empêché de me trouver à mon poste. Que voulez-vous ? On ne peut pas à la fois sonner et suivre la procession.

D'ailleurs, bien que mon congé fût de deux mois, j'étais décidé à l'abréger, s'il le fallait. Toutefois, j'espérais encore que les choses n'en viendraient pas au pire.

Maintenant, pour en finir avec ce qui me concerne et ce qui concerne mon brave régiment, voici ce que j'ai à vous raconter en peu de mots.

D'abord, on verra dans quelles circonstances je commençai d'apprendre à lire, puis à écrire – ce qui devait me mettre à même de devenir officier, général, maréchal de France, comte, duc, prince, tout comme un Ney, un Davout ou un Murat pendant les guerres de l'Empire. En réalité, je ne parvins pas à dépasser le grade de capitaine – ce qui est encore très beau pour un fils de paysan, paysan lui-même.

Quant au Royal-Picardie, il me suffira de quelques lignes pour achever son histoire.

Il avait eu en 93, comme je l'ai dit, M. Le Comte pour colonel. Et ce fut cette année-là que, par suite du décret du 21 février, de régiment il devint demi-brigade.

Il fit alors les campagnes de l’armée du Nord et de l’armée de Sambre-et-Meuse jusqu’en 1797. Il se distingua aux combats de Lincelles et de Courtray, où je fus fait lieutenant. Puis, après avoir séjourné à Paris de 97 à 1800, il compta dans l’armée d’Italie et s’illustra à Marengo, en enveloppant six bataillons de grenadiers autrichiens, qui mirent bas les armes, après la déroute d’un régiment hongrois. Dans cette affaire, je fus blessé d’une balle à la hanche – ce dont je ne me plaignis pas, car cela me valut d’être nommé capitaine.

Le régiment de Royal-Picardie ayant été licencié en 1803, j’entrai dans les dragons, je fis toutes les guerres de l’Empire et pris ma retraite en 1815.

Maintenant, lorsque je parlerai de moi, ce sera uniquement pour raconter ce que j’ai vu ou fait pendant mon congé en Allemagne. Mais, qu’on ne l’oublie pas, je suis peu instruit. Je n’ai guère l’art de dire les choses. Ce ne sont que des impressions sur lesquelles je ne cherche point à raisonner. Et surtout, si, dans ce simple récit, il m’échappe des expressions ou tournures picardes, vous les excuserez : je ne saurais parler autrement. J’irai vite et vite, d’ailleurs, et ne mettrai pas deux pieds dans un soulier. Je dirai tout aussi, et, puisque je vous demande la permission de m’exprimer sans réserve, vous me répondrez, je l’espère : « Toute liberté, monsieur ! »

II

À l’époque, ainsi que je l’ai appris depuis dans les livres d’histoire, l’Allemagne était encore partagée en dix Cercles. Plus tard, de nouveaux remaniements établirent la confédération du Rhin, vers 1806, sous le protectorat de Napoléon, puis la confédération germanique en 1815. L’un de ces Cercles, comprenant les électorats de Saxe et de Brandebourg, portait alors le nom de Cercle de la Haute-Saxe.

Cet électorat de Brandebourg devait devenir plus lard une des provinces de la Prusse et se diviser en deux districts, le district de Brandebourg et le district de Postdam.

Je dis cela afin que l’on sache bien où se trouve la petite ville de Belzingen, située dans le district de Postdam, vers la partie sud-ouest, à quelques lieues de la frontière.

C’est à cette frontière que j’arrivai le 16 juin, après avoir franchi les cent cinquante lieues qui la séparent de la France. Si j’avais mis neuf jours à faire ce trajet, cela tenait à ce que les communications n’étaient pas faciles. J’avais usé plus de clous de souliers que de fers de

chevaux ou de roues de voilures – de charrettes, pour mieux dire. De plus, je n'étais pas sur mes œufs, comme disent les Picards. Je ne possédais que les maigres économies de ma paye, et voulais dépenser le moins possible. Fort heureusement, pendant mon séjour de garnison à la frontière, j'avais pu retenir quelques mots d'allemand, d'où plus de facilité pour me tirer d'embarras. Toutefois, il eût été difficile de cacher que j'étais Français. Aussi, plus d'un regard de travers me fut-il envoyé au passage. Par exemple, je m'étais bien gardé de dire que je fusse le maréchal des logis Natalis Delpierre. On approuvera ma sagesse dans ces circonstances, puisque l'on pouvait craindre une guerre avec la Prusse et l'Autriche, – l'Allemagne tout entière, quoi !

À la frontière du district, j'eus une bonne surprise.

J'étais à pied. Je me dirigeais vers une auberge pour y déjeuner, l'auberge du *Ecktvende,* – en français le *Tourne-Coin.* Après une nuit assez fraîche, un beau matin se levait. Joli temps. Le soleil de sept heures buvait la rosée des prairies. Tout un fourmillement d'oiseaux sur les hêtres, les chênes, les ormes, les bouleaux. Peu de culture dans la campagne. Bien des champs en friche. D'ailleurs, le climat est dur en ce pays.

À la porte du *Ecktvende* attendait une petite carriole,

attelée d'un maigre bidet, capable, tout juste, de faire ses deux petites lieues à l'heure, si on ne lui donnait pas trop de côtes à monter.

Une femme se trouvait là, une femme grande, forte, bien constituée, corsage avec des bretelles enjolivées de passements, chapeau de paille orné de rubans jaunes, jupe à bandes rouges et violettes – le tout bien ajusté, très propre, comme l'eut été un vêtement de dimanche ou de jour de fête.

Et, en vérité, c'était bien jour de fête pour cette femme, si ce n'était pas dimanche !

Elle me regardait, et je la regardais me regarder.

Tout à coup, elle ouvre les bras, ne fait ni une ni deux, court à moi et s'écrie :

« Natalis !

– Irma ! »

C'était elle, c'était ma sœur. Elle m'avait reconnu. Véritablement, les femmes ont plus d'œil que nous pour ces reconnaissances qui viennent du cœur – ou tout au moins, un œil plus prompt. C'est qu'il y avait treize ans bientôt que nous ne nous étions vus, et l'on comprend si je m'ennuyais d'elle !

Comme elle était conservée encore, et bien allante ! Elle me rappelait notre mère, avec ses yeux grands et

vifs, et aussi ses cheveux noirs, qui commençaient à blanchir aux tempes.

Je l'embrassai à bouche que veux-tu sur ses deux bonnes joues, rougies par le hâle de la campagne, et je vous prie de croire qu'à son tour, elle fit claquer les miennes !

C'était pour elle, pour la voir que j'avais demandé un congé. Je commençais à m'inquiéter qu'elle fût hors de France, au moment où les cartes menaçaient de se brouiller. Une Française au milieu de ces Allemands, si la guerre venait à être déclarée, cela pouvait causer de grands embarras. En pareil cas, mieux vaut être dans son pays. Et, si ma sœur le voulait, je la ramènerais avec moi. Pour cela, il lui faudrait quitter sa maîtresse, Mme Keller, et je doutais qu'elle y consentît. Enfin, ce serait à examiner.

« Quelle joie de nous revoir, Natalis, me dit-elle, de nous retrouver, et si loin de notre Picardie ! Il me semble que tu m'apportes un peu du bon air de là-bas ! Que nous aurons été de temps sans nous rencontrer !

– Treize ans, Irma !

– Oui, treize ans ! Treize ans de séparation ! Que c'est long, Natalis !

– Chère Irma ! » répondis-je.

Et nous voilà, nous deux ma sœur, allant et venant,

bras dessus bras dessous, le long de la route.

« Et comment va ? lui dis-je.

– Toujours à peu près, Natalis. Et toi ?...

– Tout de même !

– Et puis, maréchal des logis ! En voilà un, d'honneur, pour la famille !

– Oui, Irma, et un grand ! Qui aurait jamais pensé que le petit gardeur d'oies de Grattepanche deviendrait maréchal des logis ! Mais il ne faut pas le crier trop haut.

– Pourquoi ?... Dis un peu pour voir !...

– Parce que, de raconter que je suis soldat, ce ne serait pas sans inconvénients dans ce pays. Au moment où il court des bruits de guerre, c'est déjà grave pour un Français de se trouver en Allemagne. Non ! Je suis ton frère, monsieur Rien du tout, qui est venu voir sa sœur.

– Bien, Natalis, on sera muette là-dessus, je te le promets.

– Ce sera prudent, car les espions allemands ont de bonnes oreilles !

– Sois tranquille !

– Et même, si tu veux suivre mon conseil, Irma, je te ramènerai avec moi en France ! »

Les yeux de ma sœur marquèrent un gros chagrin, et elle me fit la réponse que je prévoyais.

« Quitter madame Keller, Natalis ! Quand tu l'auras vue, tu comprendras que je ne peux pas la laisser seule ! »

Je le comprenais déjà, et je remis cette affaire à plus tard.

Cela dit, Irma avait repris ses bons yeux, sa bonne voix. Elle n'arrêtait plus de me demander des renseignements sur le pays, sur les personnes.

« Et notre sœur Firminie ?...

– En parfaite santé. J'ai eu de ses nouvelles par notre voisin Létocard, qui est venu, il y a deux mois, à Charleville. Tu te rappelles bien Létocard ?

– Le fils du charron !

– Oui ! Tu sais ou tu ne sais pas, Irma, qu'il est marié à une Matifas !

– La fille de ce vieux pépère de Fouencamps ?

– Lui-même. Il m'a dit que notre sœur ne se plaignait pas de la santé. Ah ! on a travaillé et on travaille dur à Escarbotin ! Puis, ils en ont quatre, d'enfants, et le dernier, difficile... Un hardi page ! Par bonheur, un mari honnête, bon ouvrier, et pas trop soiffard, sauf le lundi. Enfin, elle a encore bien de la

peine à son âge !

– Elle est déjà ancienne !

– Dame ! cinq ans de plus que toi, Irma, et quatorze de plus que moi ! Cela compte !... Que veux-tu ? C'est une femme courageuse, comme tu l'es !

– Oh ! moi, Natalis ! Si j'ai connu le chagrin, ça n'a jamais été que le chagrin des autres ! Depuis que j'ai quitté Grattepanche, je n'ai plus eu de misère ! Mais, de voir souffrir près de soi, quand on n'y peut rien... »

Le visage de ma sœur s'était assombri de nouveau. Elle détourna la conversation.

« Et ton voyage ? me demanda-t-elle.

– Il s'est bien passé ! Du temps assez beau pour la saison ! Et comme tu le vois, j'ai de solides jambes ! D'ailleurs, qu'est-ce que la fatigue, quand on est sûr d'être bien reçu à l'arrivée !

– Comme tu dis, Natalis, et l'on te fera bon accueil, et on t'aimera dans la famille comme on m'aime !

– Excellente madame Keller ! Sais-tu bien, ma sœur, que je ne la reconnaîtrai pas ! Elle est encore pour moi la demoiselle de monsieur et madame Acloque, de braves gens de Saint-Sauflieu. Quand elle s'est mariée, il y a bientôt vingt-cinq ans de cela, je n'étais qu'un gamin à l'époque. Mais notre père et notre mère en

disaient tant de bien que ça m’est resté.

– Pauvre femme, dit alors Irma, elle est bien changée, bien moyenne maintenant ! Quelle épouse elle a été, Natalis, et surtout quelle mère elle est encore !

– Et son fils ?...

– Le meilleur des fils, qui s’est courageusement mis au travail pour remplacer son père, mort il y a quinze mois.

– Brave monsieur Jean !

– Il adore sa mère, il ne vit que pour elle, comme elle ne vit que pour lui !

– Je ne l’ai jamais vu, Irma, et je brûle de le connaître. Il me semble que je l’aime déjà, ce jeune homme !

– Ça ne m’étonne pas, Natalis. C’est par moi que cette amitié te vient.

– Alors, en route, ma sœur.

– En route.

– Minute ! À quelle distance sommes-nous de Belzingen ?

– Cinq grandes lieues.

– Bah ! répondis-je, si j’étais seul, j’enlèverais cela en deux heures ! Mais il faudra...

– Bon ! Natalis, j’irai plus vite que toi !

– Avec tes jambes !

– Non, avec les jambes de mon cheval ! »

Et Irma me montrait la carriole toute attelée à la porte de l’auberge.

« C’est toi, demandai-je, qui es venue me chercher dans cette carriole ?

– Oui, Natalis, afin de te ramener à Belzingen. Je suis partie à bonne heure, ce matin, et j’étais ici à sept heures tapant. Et même, si la lettre que tu nous as fait écrire était arrivée plus tôt, je serais allée te chercher plus loin.

– Oh ! c’était inutile, ma sœur. Allons, en route ! Tu n’as rien à payer à l’auberge ? J’ai là quelques kreutzers...

– Merci, Natalis, c’est fait, et, maintenant, il ne nous reste plus qu’à partir. »

Pendant que nous parlions, l’aubergiste du *Ecktvende*, appuyé sur sa porte, semblait écouter, sans en avoir l’air.

Cela ne me satisfit pas autrement. Peut-être aurions-nous mieux fait d’aller bavarder plus loin ?

Ce cabaretier, un gros homme, tout en mont, avait une figure déplaisante, des yeux en trous de vrille, à

paupières plissées, un nez pincé, une grande bouche, comme si, quand il était petit, on lui eût donné sa bouillie avec un sabre. Enfin la mauvaise face d'un haricotier de mauvaise race !

Après tout, nous n'avions point dit de choses compromettantes. Peut-être n'avait-il rien entendu de notre entretien ! D'ailleurs, s'il ne savait pas le français, il n'avait pu comprendre que je venais de France.

Nous montâmes dans la carriole. Le cabaretier nous regarda partir, sans avoir fait un geste.

Je pris les guides, je poussai vivement le bidet. Nous filions comme le vent de janvier. Cela ne nous empêchait pas de causer encore, et Irma put me mettre au courant de tout.

Aussi, par ce que je savais déjà et par ce qu'elle m'apprit, vous allez connaître ce qui concerne la famille Keller.

III

Mme Keller, née en 1747, avait alors quarante-cinq ans. Originaire de Saint-Sauflieu, ainsi que je l’ai dit, elle appartenait à une famille de petits propriétaires. M. et Mme Acloque, ses père et mère, d’aisance très modeste, avaient vu leur petite fortune diminuer d’année en année par suite des nécessités de la vie. Ils moururent à peu de temps l’un de l’autre, vers 1765. La jeune fille resta aux soins d’une vieille tante, dont le décès devait bientôt la laisser seule au monde.

C’est dans ces conditions qu’elle fut recherchée par M. Keller, qui était venu en Picardie pour son commerce. Il l’exerça même pendant dix-huit mois à Amiens et dans les environs, où il s’occupait des transports de marchandises. C’était un homme sérieux, de bonne tournure, intelligent, actif. À l’époque, nous n’avions pas encore pour les gens de race allemande la répulsion que devaient inspirer plus tard les haines nationales, entretenues par trente ans de guerre. M. Keller jouissait d’une certaine fortune, qui ne pouvait que s’accroître par son zèle et son entente des affaires. Il demanda donc à Mlle Acloque si elle consentirait à

devenir son épouse.

Mlle Acloque hésita, parce qu'il lui faudrait quitter Saint-Sauflieu, et sa Picardie à laquelle son cœur l'attachait. Et puis, ce mariage ne devait-il pas lui faire perdre sa qualité de Française ? Mais alors elle ne possédait plus pour tout bien qu'une petite maison qu'il serait nécessaire de vendre. Que deviendrait-elle après ce dernier sacrifice ? Aussi Mme Dufrenay, la vieille tante, sentant sa fin approcher, et s'effrayant de la situation dans laquelle se trouverait sa nièce, la pressait-elle de conclure.

Mlle Acloque consentit. Le mariage fut célébré à Saint-Sauflieu. Mme Keller quitta la Picardie quelques mois plus tard, et suivit son mari au-delà de la frontière.

Mme Keller n'eut point à se repentir du choix qu'elle avait fait. Son mari fut bon pour elle comme elle fut bonne pour lui. Toujours prévenant, il s'attachait à ce qu'elle ne sentît pas trop qu'elle avait perdu sa nationalité. Ce mariage, tout de raison et de convenance, ne compta donc que des jours heureux, – ce qui, rare de notre temps, l'était déjà à cette époque.

Un an après, à Belzingen, où restait Mme Keller, un fils lui était né. Elle voulut se consacrer tout entière à l'éducation de cet enfant, dont il va être question dans notre histoire.

Ce fut quelque temps après la naissance de ce fils, vers 1771, que ma sœur Irma, âgée alors de dix-neuf ans, entra dans la famille Keller. Mme Keller l'avait connue toute enfant, lorsqu'elle-même n'était encore qu'une fillette. Notre père avait été quelquefois employé par M. Acloque. Sa dame et sa demoiselle s'intéressaient à sa situation. De Grattepanche à Saint-Sauflieu il n'y a pas loin. Mlle Acloque rencontrait souvent ma sœur, elle l'embrassait, elle lui faisait de petits cadeaux, elle l'avait prise en amitié – amitié que le plus pur dévouement devait reconnaître un jour.

Aussi, lorsqu'elle apprit la mort de notre père et de notre mère, qui nous laissaient presque sans ressources, Mme Keller eut-elle l'idée de faire venir Irma, qui s'était déjà louée chez une personne à Saint-Sauflieu. À quoi ma sœur consentit volontiers, et ce dont elle n'eut jamais à se repentir.

J'ai dit que M. Keller était de sang français par ses ancêtres. Voici comment :

Un peu plus d'un siècle avant, les Keller habitaient la partie française de la Lorraine. C'étaient d'habiles commerçants, dans un état de fortune déjà fort honnête. Et ils eussent certainement prospéré, sans le grave événement qui vint bouleverser l'avenir de quelques milliers de familles que l'on comptait parmi les plus industrieuses de la France.

Les Keller étaient protestants. Très attachés à leur religion, aucune question d'intérêt n'aurait pu en faire des renégats. On le vit bien, quand fut révoqué l'Édit de Nantes, en 1685. Ils eurent comme tant d'autres le choix de quitter le pays ou de renier leur foi. Comme tant d'autres, ils préférèrent l'exil.

Manufacturiers, artisans, ouvriers de toutes sortes, agriculteurs, partirent de France pour aller enrichir l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suisse, l'Allemagne, et plus particulièrement le Brandebourg. Là ils reçurent un accueil empressé de l'Électeur de Prusse et de Postdam, à Berlin, à Magdebourg, à Battin, à Francfort-sur-l'Oder. Précisément, des Messins, au nombre de vingt-cinq mille, à ce qu'on m'a dit, vinrent fonder les florissantes colonies de Stettin et de Postdam.

Les Keller abandonnèrent donc la Lorraine, non sans esprit de retour, sans doute, après avoir dû céder leur fonds de commerce pour un pain de son.

Oui ! on se dit que l'on reviendra au pays, lorsque les circonstances le permettront. Mais, en attendant, on s'installe à l'étranger. De nouvelles relations s'établissent, de nouveaux intérêts se créent. Les années s'écoulent, et puis l'on reste ! Et cela est arrivé pour beaucoup au détriment de la France !

À l'époque, la Prusse, dont la fondation en royaume date seulement de 1701, ne possédait sur le Rhin que le

duché de Clèves, le comté de la Marck et une partie de la Gueldre.

Ce fut précisément dans cette dernière province, presque sur les confins des Pays-Bas, que les Keller vinrent chercher refuge. Là, ils créèrent des établissements industriels, ils reprirent leur commerce interrompu par l'inique et déplorable révocation de l'Édit de Henri IV. De génération en génération, des rapports, des alliances même, se firent avec leurs nouveaux compatriotes, les familles se mélangèrent, si bien que ces anciens Français devinrent peu à peu des sujets allemands.

Vers 1760, un des Keller quitta la Gueldre pour aller se fixer dans la petite ville de Belzingen, au milieu de ce cercle de la Haute-Saxe, qui comprenait une partie de la Prusse. Ce Keller réussit dans son négoce, et cela lui permit d'offrir à Mlle Acloque l'aisance qu'elle ne pouvait plus trouver à Saint-Sauflieu. C'est à Belzingen même que son fils vint au monde, prussien de père, bien que, par sa mère, le sang français coulât dans ses veines.

Et, je le dis avec une émotion qui me fait encore battre le cœur, il était bien français dans l'âme, ce brave jeune homme, en qui revivait l'âme maternelle ! Mme Keller l'avait nourri de son lait. Ses premiers mots d'enfant, il les avait bégayés en français. Ce n'était pas

« mama » qu’il avait dit, c’était « maman ! » Notre langage, c’était celui qu’il avait entendu d’abord, parlé ensuite, car on l’employait le plus habituellement dans la maison de Belzingen, quoique Mme Keller et ma sœur Irma eussent bientôt appris à se servir de la langue allemande.

L’enfance du petit Jean fut donc bercée aux chansons de notre pays. Son père ne songea jamais à s’y opposer. Au contraire. N’était-ce pas la langue de ses ancêtres, cette langue lorraine, si française, et dont le voisinage de la frontière germanique n’a point altéré la pureté ?

Et ce n’était pas seulement de son lait que Mme Keller avait nourri cet enfant, mais de ses propres idées, en tout ce qui touchait à la France. Elle aimait profondément son pays d’origine. Jamais elle n’avait abandonné l’espoir d’y revenir un jour. Elle ne cachait point quel bonheur ce serait pour elle de revoir sa vieille terre picarde. M. Keller n’y répugnait pas. Sans doute, fortune faite, il eût volontiers quitté l’Allemagne pour venir se fixer au pays de sa femme. Mais il lui fallait travailler quelques années encore, afin d’assurer une situation convenable à son épouse et à son fils. Malheureusement, la mort était venue le surprendre, il y avait quinze mois à peine.

Telles furent les choses que ma sœur était en route à

m’apprendre, pendant que la carriole roulait vers Belzingen. Tout d’abord, cette mort inattendue avait eu pour résultat de retarder le retour de la famille Keller en France, et que de malheurs devaient s’ensuivre !

En effet, lorsque M. Keller mourut, il était engagé dans un gros procès avec l’État prussien. Depuis deux ou trois ans, soumissionnaire de fournitures pour le compte du gouvernement, il avait risqué dans cette affaire, avec toute sa fortune, des fonds qui lui avaient été confiés. Sur les premières rentrées, il avait pu rembourser ses associés, mais il en était encore à réclamer le solde de l’opération qui constituait presque tout son avoir. Or, le règlement de ce solde n’en finissait pas. On chicanait M. Keller, on l’époilait, comme nous disons, on lui faisait des difficultés de toutes sortes, et il avait dû recourir aux juges de Berlin.

Le procès traînait donc en longueur. On le sait, du reste, il ne fait pas bon plaider contre les gouvernements, dans n’importe quel État. Les juges prussiens montraient une mauvaise volonté par trop évidente. Cependant M. Keller avait rempli ses engagements avec une parfaite bonne foi, car c’était un honnête homme. Il s’agissait pour lui de vingt mille florins – une fortune à l’époque, – et la perte de ce procès serait sa ruine.

Je le répète, sans ce retard, la situation eût peut-être

été réglée à Belzingen. C'était d'ailleurs le résultat que poursuivait Mme Keller depuis la mort de son mari, son plus vif désir étant de rentrer en France, et cela se comprend.

Voilà ce que me raconta ma sœur. Quant à sa position, on la devine. Irma avait élevé l'enfant presque depuis sa naissance, joignant ses soins à ceux de la mère. Elle l'aimait d'un véritable amour maternel. Aussi ne la regardait-on pas comme une servante à la maison, mais comme une compagne, une humble et modeste amie. Elle était de la famille, traitée comme telle, dévouée sans réserve à ces braves gens. Si les Keller quittaient l'Allemagne, ce serait pour elle une grande joie de les suivre. S'ils restaient à Belzingen, elle y resterait avec eux.

« Me séparer de madame Keller !... Il me semble que j'en mourrais ! » me dit-elle.

Je compris que rien ne pourrait décider ma sœur à revenir avec moi, puisque sa maîtresse était forcée de rester à Belzingen jusqu'au règlement de ses intérêts. Et, cependant, de la voir au milieu de ce pays, prêt à se lever contre le nôtre, cela ne laissait pas de me causer de grandes inquiétudes. Il y avait de quoi, car si la guerre se déclarait, ce ne serait pas pour un peu !

Puis, quand Irma eut achevé de me donner ces renseignements relatifs aux Keller :

« Tu vas rester avec nous, tout ton congé ? ajouta-t-elle.

– Oui, tout mon congé, si je puis.

– Eh bien, Natalis, il est possible que tu assistes bientôt à une noce.

– Qui donc se marie ?... Monsieur Jean ?

– Oui.

– Et qui épouse-t-il ?... Une Allemande ?

– Non, Natalis, et c’est ce qui fait notre joie. Si sa mère s’est mariée à un Allemand, c’est une Française qui va devenir sa femme, à lui.

– Belle ?...

– Belle comme une châsse.

– Ce que tu m’apprends là me fait plaisir, Irma.

– Et à nous donc ! – Mais toi, Natalis, tu ne penses donc pas à prendre femme ?

– Moi ?

– Tu n’as pas laissé là-bas ?...

– Si, Irma.

– Et qui donc ?...

– La patrie, ma sœur ! Et faut-il autre chose à un soldat ? »

IV

Belzingen, petite ville située à moins de vingt lieues de Berlin, est bâtie près du village de Hagelberg, où, en 1813, les Français devaient se mesurer avec la landwehr prussienne. Dominée par la croupe du Flameng, elle s'étale à ses pieds dans une attitude assez pittoresque. Son commerce comprend les chevaux, le bétail, le lin, le trèfle, les céréales.

C'est là que nous arrivâmes, nous deux ma sœur, vers dix heures du matin. Quelques instants après, la carriole s'arrêtait devant une maison très propre, très attrayante, quoique modeste. C'était la maison de Mme Keller.

En ce pays, on se croirait en pleine Hollande. Les paysans portent de longues redingotes bleuâtres, des gilets écarlates, surmontés d'un haut et solide collet, qui les protégerait joliment d'un coup de sabre. Les femmes avec leurs doubles et triples jupons, leurs cornettes à ailes blanches, ressembleraient à des bonnes sœurs, n'étaient le foulard à couleurs vives qui les serre à la taille, et leur corsage de velours noir qui n'a rien de monastique. Voilà, du moins, ce que j'en ai vu sur la

route.

Quant à l’accueil qui me fut fait, on l’imagine aisément. N’étais-je pas le propre frère d’Irma ? Je compris bien que sa situation dans la famille n’était pas au-dessous de ce qu’elle m’avait dit. Mme Keller m’honora d’un affectueux sourire, M. Jean de deux bonnes poignées de main. Comme on le pense, ma qualité de Français devait y être pour une forte part.

« Monsieur Delpierre, me dit-il, ma mère et moi nous comptons que vous passerez ici tout le temps de votre congé. Quelques semaines, ce n’est pas trop donner à votre sœur, puisque vous ne l’avez pas vue depuis treize ans !

– À donner à ma sœur, à madame votre mère et à vous, monsieur Jean, répondis-je. Je n’ai point oublié le bien que votre famille a fait à la mienne, et c’est un grand bonheur pour Irma d’avoir été recueillie par vous ! »

Je l’avoue, j’avais préparé ce petit compliment pour ne pas rester tout bête à mon entrée. C’était bien inutile. Avec de si brave monde, il suffit de laisser sortir ce qu’on a dans le cœur.

En regardant Mme Keller, je retrouvai ses traits de jeune fille, qui étaient gravés dans ma mémoire. Sa beauté ne semblait point avoir changé avec les ans. À

l’époque de la jeunesse, la gravité de sa physionomie frappait déjà, et je la revoyais à peu près ce qu’elle était alors. Si ses cheveux noirs blanchissaient par places, ses yeux n’avaient rien perdu de leur vivacité d’autrefois. Un feu y brûlait encore, malgré les larmes qui les avaient noyés depuis la mort de son époux. Son attitude était calme. Elle savait écouter, n’étant point de ces femmes qui jacassent comme des pies borgnes ou bourdonnent comme des ruches. Et franchement, celles-là, je ne les aime guère. On la sentait pleine de bon sens, sachant faire appel à sa raison avant de parler ou d’agir, étant très entendue à diriger ses affaires.

En outre, comme je le vis bientôt, elle ne quittait que rarement le foyer domestique. Elle ne voisinait pas. Elle fuyait les connaissances. Elle se trouvait bien chez elle. Voilà ce qui me plaît dans une femme. Je fais peu de cas de celles qui, comme les joueurs de violon, ne sont jamais mieux que hors de la maison.

Une chose me fit aussi grand plaisir, c’est que, sans dédaigner les habitudes allemandes, Mme Keller avait conservé quelques-unes de nos coutumes picardes. Ainsi, son intérieur rappelait celui des maisons de Saint-Sauflieu. Avec l’arrangement des meubles, l’organisation du service, la manière de préparer les repas, on se serait cru au pays. J’ai noté cela dans mon souvenir.

M. Jean avait vingt-quatre ans alors. C’était un jeune homme d’une taille au-dessus de la moyenne, brun de cheveux et de moustaches, avec des yeux si foncés qu’ils en paraissaient noirs. S’il était allemand, il n’avait rien, du moins, de la raideur teutonne, qui contrastait avec la grâce de ses manières. Sa nature franche, ouverte, sympathique, attirait. Il ressemblait beaucoup à sa mère. Naturellement sérieux comme elle, il plaisait malgré son air grave, étant obligeant et serviable. À moi, il m’alla tout à fait, dès que je l’eus vu. S’il a jamais besoin de quelqu’un de dévoué, il le trouvera dans Natalis Delpierre !

J’ajoute qu’il se servait de notre langue comme s’il eût été élevé dans mon pays. Savait-il l’allemand ? Oui, évidemment, et très bien. Mais, en vérité, on eût pu le lui demander, comme on le demandait à je ne sais plus quelle reine de Prusse qui, habituellement, ne parlait que français. Et, de plus, il s’intéressait surtout aux choses de la France. Il aimait nos compatriotes, il les recherchait, il leur venait en aide. Les nouvelles qui arrivaient de là-bas, il s’occupait de les recueillir, il en faisait le sujet favori de sa conversation.

D’ailleurs, il appartenait à la classe des industriels, des commerçants, et, comme tel, il souffrait de la morgue des fonctionnaires, des militaires, comme en souffrent tous les jeunes gens, qui, voués au négoce,

adonnés aux affaires, n’ont aucune attache directe avec le gouvernement.

Quel dommage que M. Jean Keller, au lieu de ne l’être qu’à moitié, ne fût pas tout entier Français ! Que voulez-vous ? Je dis ce que je pense, ce qui me vient, sans le raisonner, comme je le sens. Si je ne suis pas porté pour les Allemands, c’est que je les ai vus de près pendant mes garnisons sur la frontière. Dans les hautes classes, même quand ils sont polis, comme on doit l’être avec tout le monde, leur naturel hautain perce toujours. Je ne nie pas leurs qualités, mais les Français en ont d’autres. Et ce n’est pas ce voyage en Allemagne qui m’aura fait changer d’opinion.

À la mort de son père, M. Jean, alors étudiant à l’Université de Gœtting, dut venir reprendre les affaires de la maison. Mme Keller trouva en lui un aide intelligent, actif, laborieux. Là, toutefois, ne se bornaient pas ses aptitudes. En dehors des choses du commerce, il était fort instruit, à ce que m’a dit ma sœur, car je n’aurais pu en juger par moi-même. Il aimait les livres. Il aimait la musique. Il avait une jolie voix, pas si forte que la mienne, mais plus agréable. À chacun son métier, d’ailleurs. Moi, quand je criais : « En avant !... Pas accéléré !... Halte !... » à mes hommes, – halte surtout – on ne se plaignait pas trop de m’entendre ! Revenons à M. Jean. Si je m’écoutais, je

n’arrêterais pas de faire son éloge. On le verra à l’œuvre. Ce qu’il faut retenir, c’est que, depuis la mort de son père, tout le poids des affaires était retombé sur lui. Il lui fallait travailler dur, car les choses étaient assez embrouillées. Il ne tendait qu’à un but : tirer la situation au clair et cesser son commerce. Malheureusement, ce procès qu’il soutenait contre l’État ne semblait pas près de finir. Il importait de le suivre assidûment, et, pour ne rien négliger, d’aller souvent à Berlin. C’est que l’avenir de la famille Keller en dépendait. Après tout, ses droits étaient si certains qu’elle ne pouvait le perdre, quel que fût le mauvais vouloir des juges.

Ce jour-là, à midi, nous dînâmes à la table commune. Nous étions en famille. Voilà la façon dont on me traitait. J’était près de Mme Keller. Ma sœur Irma occupait sa place habituelle, près de M. Jean, qui me faisait face.

On causa de mon voyage, des difficultés que j’avais pu rencontrer en route, de l’état du pays. Je devinai les inquiétudes de Mme Keller et de son fils à propos de ce qui se préparait, de ces troupes en marche vers la frontière de France, aussi bien celles de la Prusse que celles de l’Autriche. Leurs intérêts risquaient d’être pour longtemps compromis, si la guerre éclatait.

Mais mieux valait ne pas parler de choses si tristes à

ce premier dîner. Aussi, M. Jean voulut-il changer la conversation, et je fus mis sur la sellette.

« Et vos campagnes, Natalis ? me demanda-t-il. Vous avez déjà fait le coup de feu en Amérique. Vous avez rencontré là-bas le marquis de Lafayette, cet héroïque Français, qui a voué sa fortune et sa vie à la cause de l'indépendance !

– Oui, monsieur Jean.

– Et vous avez vu Washington ?

– Comme je vous vois, répondis-je, un homme superbe avec de grands pieds, de grandes mains, un géant ! »

Évidemment, c'était ce qui m'avait le plus frappé dans le général américain.

Il fallut alors raconter ce que je savais de la bataille de Yorktown, et comment le comte de Rochambeau avait proprement rossé lord Cornwallis.

« Et depuis votre retour en France, me demanda M. Jean, vous n'avez pas fait campagne ?

– Pas une fois, répliquai-je. Le Royal-Picardie est allé de garnison en garnison. Nous étions très occupés...

– Je le crois, Natalis, et même si occupés que vous n'avez jamais eu le temps de donner de vos nouvelles et d'écrire un mot à votre sœur ! »

Là-dessus, je ne pus m’empêcher de rougir. Irma parut aussi quelque peu ennuyée. Enfin j’en pris mon parti. Il n’y avait pas de honte, après tout.

« Monsieur Jean, répondis-je, si je n’ai pas écrit à ma sœur, c’est que, lorsqu’il s’agit d’écrire, je suis manchot des deux bras.

– Vous ne savez pas écrire, Natalis ? s’écria M. Jean.

– Non, à mon grand regret.

– Ni lire ?

– Pas davantage ! Pendant mon enfance, en admettant que mon père et ma mère eussent pu disposer de quelques sous pour me faire instruire, nous n’avions pas de maître d’école à Grattepanche ni aux environs. Depuis, j’ai toujours vécu le sac au dos, le fusil sur l’épaule, et on n’a guère le temps d’étudier entre deux étapes. Voilà comment un maréchal des logis, à trente et un ans, ne sait encore ni lire ni écrire !

– Eh bien, nous vous apprendrons, Natalis, dit Mme Keller.

– Vous, madame ?...

– Oui, ajouta M. Jean, ma mère, moi, nous nous y mettrons tous... Vous avez deux mois de congé ?...

– Deux mois.

– Et votre intention est de les passer ici ?

– Si je ne vous gêne pas.

– Nous gêner, répondit Mme Keller, vous, le frère d'Irma !

– Chère dame, dit ma sœur, lorsque Natalis vous connaîtra mieux, il n'aura pas de ces idées-là !

– Vous serez ici comme chez vous, reprit M. Jean.

– Comme chez moi !... Minute, monsieur Keller !... Je n'ai jamais eu de chez moi...

– Eh bien, chez votre sœur, si vous l'aimez mieux. Je vous le répète, restez ici tant qu'il vous plaira. Et, dans vos deux mois de congé, je me charge de vous apprendre à lire. L'écriture viendra ensuite. »

Je ne savais comment remercier.

« Mais, monsieur Jean, dis-je, est-ce que tout votre temps n'est pas pris ?...

– Deux heures le matin, deux heures le soir, cela suffira. Je vous donnerai des devoirs et vous les ferez.

– Je t'aiderai, Natalis, me dit Irma, car, moi, je sais un peu lire et écrire.

– Je le crois bien, ajouta M. Jean, elle a été la meilleure élève de ma mère ! »

Que répondre à une proposition faite d'aussi bon

cœur ?

« Soit, j’accepte, monsieur Jean, j’accepte, madame Keller, et, si je ne fais pas convenablement mes devoirs, vous me mettrez en pénitence ! »

M. Jean reprit :

« Voyez-vous, mon cher Natalis, il faut qu’un homme sache lire et écrire. Songez à tout ce que doivent ignorer les pauvres gens qui n’ont point appris ! Quelle obscurité dans leur cerveau ! Quel vide dans leur intelligence ! C’est aussi malheureux que d’être privé d’un membre !

« Et puis, vous ne pourriez monter en grade ? Vous voilà maréchal des logis, c’est bien, mais comment iriez-vous plus haut ? Comment deviendriez-vous lieutenant, capitaine, colonel ? Vous resteriez où vous en êtes, et il ne faut pas que l’ignorance puisse vous arrêter en route.

– Ce ne serait pas l’ignorance qui m’arrêterait, monsieur Jean, répondis-je, ce seraient les règlements. À nous autres, du peuple, il n’est pas permis d’aller au-delà de capitaine.

– Jusqu’à présent, Natalis, c’est possible. Mais la révolution de 89 a proclamé l’égalité en France, et elle fera disparaître les vieux préjugés. Chez vous, maintenant, chacun est l’égal de tous. Soyez donc l’égal

de ceux qui sont instruits, pour arriver jusqu'où l'instruction peut conduire. L'égalité ! C'est un mot que l'Allemagne ne connaît pas encore ! – Est-ce dit ?

– C'est dit, monsieur Jean.

– Eh bien, nous commencerons aujourd'hui même, et, dans huit jours, vous serez à la dernière lettre de l'A, B, C. Voici le dîner fini. Venez faire une promenade. Au retour, nous nous mettrons à la besogne ! »

Et voilà de quelle façon je commençai d'apprendre à lire dans la maison Keller.

Pouvait-on de plus braves gens !

V

Nous fîmes une bonne promenade, nous deux M. Jean, sur la route qui monte vers le Hagelberg, du côté de Brandenbourg. On causait plus qu'on ne regardait. En somme, il n'y avait rien de bien curieux à voir.

Ce que j'observai toutefois, c'est que les gens me dévisageaient beaucoup. Que voulez-vous ? Une figure nouvelle dans une petite ville, c'est un événement.

Je fis aussi cette remarque : c'est que M. Keller semblait jouir de l'estime générale. Dans le nombre de ceux qui allaient et venaient, il en était bien peu qui ne connussent la famille Keller. Aussi que de coups de chapeau, que je croyais devoir rendre fort poliment, bien qu'ils ne me fussent pas personnellement adressés. Il ne fallait point manquer à la vieille politesse française !

De quoi M. Jean m'a-t-il causé pendant cette promenade ? Ah ! de ce qui préoccupe surtout sa famille, de ce procès qui n'en finissait pas.

Il me raconta l'affaire tout au long. Les fournitures soumissionnées avaient été livrées dans les délais

voulus. M. Keller, étant prussien, remplissait les conditions exigées par le cahier des charges, et le bénéfice, légitimement, honnêtement acquis, aurait dû lui être accordé sans contestation. À coup sûr, si jamais procès méritait d'être gagné, c'était celui-là. En cette circonstance, les agents de l'État se conduisaient comme des gueux.

« Mais minute ! ajoutai-je. Ces agents ne sont pas des juges ! Ceux-ci vous rendront justice, et il m'est impossible de croire que vous perdiez...

– On peut toujours perdre un procès, même le meilleur ! Si le mauvais vouloir s'en mêle, puis-je espérer qu'on nous rende justice ? J'ai vu nos juges, je les vois encore, et je sens bien qu'ils sont prévenus contre une famille qui tient par quelque lien à la France, maintenant surtout que les rapports sont tendus entre les deux pays. Il y a quinze mois, à la mort de mon père, personne n'aurait douté de la bonté de notre cause. À présent, je ne sais que penser. Si nous perdions ce procès, ce serait presque toute notre fortune engloutie !... Il nous resterait à peine de quoi vivre !

– Cela ne sera pas ! m'écriai-je.

– Il faut tout craindre, Natalis ! Oh ! non pour moi, ajouta M. Jean. Je suis jeune, je travaillerai. Mais ma mère !... En attendant que j'aie pu lui refaire une position, mon cœur se serre à la pensée que, pendant

des années, elle serait dans la gêne !

– Bonne madame Keller ! Ma sœur m'en a tant fait l'éloge !... Vous l'aimez bien ?...

– Si je l'aime ! »

M. Jean se tut un instant. Puis, il reprit :

« Sans ce procès, Natalis, j'aurais déjà réalisé notre fortune, et puisque ma mère n'a qu'un désir, revenir dans cette France que vingt-cinq ans d'absence n'ont pu lui faire oublier, j'aurais arrangé nos affaires de manière à lui donner cette joie d'ici un an, d'ici quelques mois peut-être !

– Mais, demandai-je, ce procès gagné ou perdu, madame Keller ne pourra-t-elle quitter l'Allemagne ?

– Eh ! Natalis, de revenir au pays, dans cette Picardie qu'elle aime, pour n'y plus retrouver la modeste aisance à laquelle elle est accoutumée, combien ce serait pénible ! Je travaillerai, sans doute, et avec d'autant plus de courage que ce sera pour elle ! Réussirai-je ? Qui peut le savoir, surtout au milieu des troubles que je prévois, et dont le commerce aura tant à souffrir ! »

D'entendre M. Jean parler ainsi, cela me causait une émotion que je ne cherchais point à cacher. Plusieurs fois, il m'avait pris la main. Je répondais à son étreinte, et il devait comprendre tout ce que j'éprouvais. Ah !

que n’aurais-je voulu faire pour épargner une peine à sa mère et à lui !

Il arrêtait alors de parler, les yeux fixes, comme un homme qui regarde dans l’avenir.

« Natalis, me dit-il alors d’un ton singulier, avez-vous remarqué comme les choses s’arrangent mal en ce monde ! Ma mère est devenue allemande par son mariage, et moi, je resterais allemand, même si j’épousais une Française ! »

Ce fut la seule allusion à ce projet dont Irma m’avait dit deux mots dans la matinée. Toutefois, comme M. Jean ne s’étendit pas davantage, je ne crus pas devoir insister. Il faut être discret avec les personnes qui vous témoignent de l’amitié. Quand il conviendrait à M. Keller de m’en parler plus longuement, il trouverait toujours une oreille ouverte pour l’écouter, une langue prête à lui faire compliment.

La promenade continua. On causa de choses et d’autres, et plus particulièrement de ce qui me concernait. Je dus encore raconter quelques faits de ma campagne en Amérique. M. Jean trouvait cela très beau que la France eût prêté son appui aux Américains pour les aider à conquérir leur liberté. Il enviait le sort de nos compatriotes, grands ou petits, dont la fortune ou la vie avaient été mises au service de cette juste cause. Certes, s’il se fût trouvé dans des conditions à pouvoir le faire,

il n’aurait pas hésité. Il se serait engagé parmi les soldats du comte de Rochambeau. Il eût déchiré la cartouche à Yorktown. Il se serait battu pour arracher l’Amérique à la domination anglaise.

Et rien qu’à la manière dont il disait cela, à sa voix vibrante, à son accent qui m’allait au cœur, je puis affirmer que M. Jean eût crânement accompli son devoir. Mais on est rarement maître de sa vie. Que de grandes choses on n’a pas faites et qu’on aurait pu faire ! Enfin, c’est ainsi la destinée, et il faut la prendre comme elle vient.

Nous revenions alors vers Belzingen, en redescendant la route. Les premières maisons blanchissaient au soleil. Leurs toits rouges, très visibles entre les arbres, éclataient comme des fleurs au milieu de la verdure. Nous n’en étions plus qu’à deux portées de fusil, lorsque M. Jean me dit :

« Ce soir, après souper, ma mère et moi, nous avons une visite à faire.

– Que je ne vous gêne pas ! répondis-je. Je resterai avec ma sœur Irma.

– Non, au contraire, Natalis, et je vous demanderai de venir avec nous chez ces personnes.

– Comme il vous plaira !

– Ce sont des compatriotes à vous, M. et Mlle de

Lauranay, qui demeurent depuis longtemps à Belzingen. Ils auront du plaisir à vous voir, puisque vous venez de leur pays, et je désire qu'ils fassent votre connaissance.

– À votre volonté », répondis-je.

Je compris bien que M. Jean voulait m'introduire plus avant dans les secrets de sa famille. Mais, pensai-je, ce mariage ne sera-t-il pas un obstacle au projet de revenir en France ? Ne créera-t-il pas un lien qui attachera plus obstinément Mme Keller et son fils à ce pays, si M. de Lauranay et sa fille y sont fixés sans espoir de retour ? Là-dessus, je devais bientôt savoir à quoi m'en tenir. Un peu de patience ! Il ne faut pas tourner plus vite que le moulin, ou l'on fait de mauvaise farine.

Nous étions arrivés aux premières maisons de Belzingen. Déjà M. Jean s'engageait dans la principale rue, lorsque j'entendis au loin un bruit de tambours.

Il y avait alors à Belzingen un régiment d'infanterie, le régiment de Lieb, commandé par le colonel von Grawert. J'appris plus tard que ce régiment y tenait garnison depuis cinq à six mois déjà. Très probablement, par suite du mouvement de troupes qui se prononçait vers l'ouest de l'Allemagne, il ne tarderait pas à rejoindre le gros de l'armée prussienne.

Un soldat aime toujours à regarder d'autres soldats, même quand ils sont étrangers. On cherche à voir ce qui est bien, ce qui est mal. Question de métier. Depuis le dernier bouton des guêtres jusqu'à la plume du chapeau, on examine leur uniforme et comment ils défilent. Cela ne laisse pas d'être intéressant.

Je m'arrêtai donc. M. Jean s'arrêta aussi.

Les tambours battaient une de ces marches d'un rythme continu, qui sont d'origine prussienne.

Derrière eux, quatre compagnies du régiment de Leib marquaient le pas. Ce n'était point là un départ, mais une simple promenade militaire.

M. Jean et moi, nous étions rangés le long de la route, pour laisser passage. Les tambours étaient arrivés à notre hauteur, lorsque je sentis que M. Jean me saisissait vivement par le bras, comme s'il eût voulu se forcer à rester en place.

Je le regardai.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je.

– Rien ! »

M. Jean était devenu pâle tout d'abord. Maintenant le sang lui montait aux joues. On eût dit qu'il venait d'avoir un étourdissement, ce que nous appelons des bleues vues. Puis, son regard devint fixe, et il eût été

difficile de le faire baisser.

En tête de la première compagnie, sur la gauche, marchait un lieutenant, et, par conséquent, du côté que nous occupions le long de la route.

C’était un de ces officiers allemands comme on en voyait tant alors et comme on en a tant vus depuis. Un assez bel homme, blond tirant sur le roux, yeux bleu de faïence, froids et durs, l’air bravache avec un dandinement de faraud. Malgré ses prétentions à l’élégance, on le sentait lourd. Pour mon compte, ce bellâtre m’eût inspiré de l’antipathie, même de la répulsion.

Sans doute, c’est ce qu’il inspirait à M. Jean – peut-être même plus que de la répulsion. J’observai, au surplus, que l’officier ne paraissait pas animé de meilleurs sentiments à son endroit. Le regard qu’il lui jeta ne fut rien moins que bienveillant.

Tous deux n’étaient plus qu’à quelques pas l’un de l’autre, lorsqu’ils se croisèrent. Le jeune officier fit intentionnellement un dédaigneux mouvement d’épaules au moment où il passait. La main de M. Jean me serra violemment dans une étreinte de colère. Un instant, je crus qu’il allait bondir : il parvint à se maîtriser.

Évidemment, entre ces deux hommes, il y avait une

haine dont je ne soupçonnais pas la cause, mais qui ne devait pas tarder à m'être révélée.

Puis, la compagnie passa, et le bataillon se perdit au détour de la route.

M. Jean n'avait pas prononcé un mot. Il regardait les soldats s'éloigner. Il semblait qu'il fût cloué à cette place. Il y resta jusqu'à ce que le bruit de tambours eût cessé de se faire entendre.

Alors, se retournant vers moi, il me dit :

« Allons, Natalis, à l'école ! »

Et nous rentrâmes chez Mme Keller.

VI

J’avais un bon maître. Lui ferais-je honneur ? Je ne savais. D’apprendre à lire, à trente et un ans, cela ne laisse pas d’être assez difficile. Il faut avoir un cerveau d’enfant, – cette cire molle où toute impression se grave, sans qu’il soit nécessaire d’appuyer. Et ma cervelle était aussi dure que le crâne qui la recouvrait.

Je me mis résolument à la besogne, pourtant, et, en vérité, j’étais parti pour apprendre vite. Toutes les voyelles y passèrent pendant cette première leçon. M. Jean montra une patience dont je lui suis gré. Même, pour mieux fixer ces lettres dans ma mémoire, il me les fit tracer au crayon, dix fois, vingt fois, cent fois tout de suite. De la sorte, je saurai écrire en même temps que lire. Je recommande ce procédé aux vieux écoliers de mon âge.

Le zèle et l’attention ne me manquèrent pas. Je me serais même obstiné sur mon alphabet jusqu’au soir, si, vers sept heures, la servante ne fût venue prévenir que le souper attendait. Je montai à la petite chambre, disposée près de celle de ma sœur, je me lavai les mains, je redescendis.

Le souper ne nous prit qu’une demi-heure. Comme on ne devait aller chez M. de Lauranay qu’un peu plus tard, je demandai la permission d’attendre au dehors. Ce qui me fut accordé. Là, sur le pas de la porte, je m’abandonnai au plaisir de fumer, ce que, nous autres Picards, nous appelons une bonne pipe de tranquillité.

Cela fait, je rentrai. Mme Keller et son fils étaient prêts. Irma, ayant affaire à la maison, ne devait pas nous accompagner. Nous sortîmes tous les trois. Mme Keller me demanda mon bras. Je le lui donnai, assez gauchement peut-être. N’importe, j’étais fier de sentir cette excellente dame s’appuyer sur moi. Un honneur et un bonheur à la fois.

Nous n’eûmes pas à marcher longtemps. M. de Lauranay restait dans le haut de la rue. Il occupait une jolie maison, fraîche de couleur, attrayante d’aspect, avec un parterre de fleurs sur le devant, deux grands hêtres de chaque côté, et, derrière, un assez vaste jardin avec des gazons et des ombrages. Cette habitation indiquait une belle aisance chez son propriétaire. M. de Lauranay se trouvait, effectivement, dans une agréable situation de fortune.

Au moment d’entrer, Mme Keller m’apprit que Mlle de Lauranay n’était pas la demoiselle de M. de Lauranay, mais sa petite-fille. Je ne fus donc pas surpris par leur différence d’âge.

M. de Lauranay avait alors soixante-dix ans. C'était un homme de haute taille que la vieillesse n'avait pas courbé encore. Ses cheveux, plutôt gris que blancs, encadraient une belle et noble figure. Ses yeux vous regardaient avec douceur. Dans ses manières, on reconnaissait facilement l'homme de qualité. Rien de plus sympathique que son abord.

Le « de » du nom de M. de Lauranay, que n'accompagnait aucun titre, prouvait seulement qu'il appartenait à cette classe, placée entre la noblesse et la bourgeoisie, qui n'a point dédaigné l'industrie ou le commerce – ce dont on ne peut que la féliciter. Si, personnellement, M. de Lauranay ne s'était point mis dans les affaires, son grand-père et son père l'avaient fait avant lui. Donc, parce qu'il trouva une fortune toute acquise en naissant, il ne conviendrait pas de le lui reprocher.

La famille de Lauranay était lorraine d'origine, et protestante de religion, comme celle de M. Keller. Cependant, si ses ancêtres avaient dû quitter le sol français, après la révocation de l'Édit de Nantes, ce n'était point avec l'intention de rester à l'étranger. Aussi revinrent-ils dans leur pays, dès que le retour à des idées plus libérales l'eût permis, et, depuis cette époque, ne quittèrent jamais la France.

Quant à M. de Lauranay, s'il habitait Belzingen,

c’est que, dans ce coin de la Prusse, il avait hérité d’un oncle d’assez belles propriétés qu’il fallut faire valoir. Sans doute, il eut préféré les vendre et revenir en Lorraine. Malheureusement, l’occasion ne se rencontra pas. M. Keller, le père, chargé de ses intérêts, ne trouva que des acquéreurs à vil prix, car l’argent n’abondait pas en Allemagne. Plutôt que de s’en défaire dans de mauvaises conditions, M. de Lauranay dut garder son bien.

Par suite des rapports d’affaires entre M. Keller et M. de Lauranay, les relations d’amitié ne tardèrent pas à s’établir d’une famille à l’autre. Cela durait depuis vingt ans déjà. Jamais un nuage n’avait obscurci une intimité fondée sur la ressemblance des goûts et des habitudes.

M. de Lauranay était resté veuf, jeune encore. De son mariage il avait eu un fils que les Keller connurent à peine. Marié en France, ce fils ne vint qu’une ou deux fois à Belzingen. C’était son père qui l’allait voir chaque année, – ce qui procurait à M. de Lauranay le plaisir de passer quelques mois dans son pays.

M. de Lauranay fils eut une enfant dont la naissance coûta la vie à sa mère. Lui aussi, très affligé de cette perte, ne tarda pas à mourir. Sa fille le connut à peine, car elle n’avait que cinq ans, lorsqu’elle devint orpheline. Pour toute famille, elle n’eut plus alors que

son grand-père.

Celui-ci ne manqua pas à ses devoirs. Il alla chercher cette enfant, il la ramena en Allemagne, il se voua tout entier à son éducation. Disons-le tout de suite, il fut bien aidé en cela par Mme Keller, qui prit cette petite en grande affection et lui donna les soins d'une mère. Si M. de Lauranay fut heureux de pouvoir s'en remettre à l'amitié, au dévouement d'une femme telle que Mme Keller, il est inutile d'y insister.

Ma sœur Irma, on le croira volontiers, seconda sa maîtresse de bon cœur. Que de fois, j'en suis sûr, elle fit sauter la petite fille dans son giron ou l'endormit entre ses bras – et cela, non seulement avec l'approbation, mais avec les remerciements du grand-père. Bref, l'enfant devint une charmante jeune fille, que je regardais, en ce moment, avec beaucoup de discrétion, d'ailleurs, pour ne point la gêner.

Mlle de Lauranay était née en 1772. Elle avait donc vingt ans alors. D'une taille assez grande pour une femme, blonde, les yeux bleus très foncés, les traits charmants, d'une tournure pleine de grâce et d'aisance, elle ne ressemblait guère à tout ce que j'avais pu voir de la population féminine de Belzingen. J'admirais son air honnête et doux, pas plus sérieux qu'il ne faut, sa physionomie heureuse. Elle possédait quelques talents, aussi agréables pour soi-même que pour les autres. Elle

touchait gentiment du clavecin, se défendant d'y être forte, bien qu'elle parût de première force à un maréchal des logis tel que moi. Elle peignait aussi de jolis bouquets de fleurs sur des écrans de papier.

On ne s'étonnera donc pas que M. Jean Keller fût devenu amoureux de cette personne, ni que Mlle de Lauranay eût remarqué tout ce qu'il y avait de bon, d'aimable, dans ce jeune homme, ni que les familles eussent vu avec joie l'intimité de deux enfants, élevés l'un près de l'autre, se changer peu à peu en un sentiment plus tendre. Ils se convenaient, ils avaient pu s'apprécier. Et si le mariage n'était pas fait encore, cela tenait à un excès de délicatesse chez M. Jean, – délicatesse que comprendront tous ceux qui ont le cœur haut placé.

En effet, on ne l'a pas oublié, la situation des Keller ne laissait pas d'être fort compromise. Avant le mariage, M. Jean aurait voulu que ce procès d'où dépendait son avenir, fût terminé. S'il le gagnait, rien de mieux. Il apporterait à Mlle de Lauranay une certaine fortune. Mais, si le procès était perdu, M. Jean se trouverait alors sans rien. Certainement, Mlle Marthe était riche, elle devait l'être plus encore après son grand-père. Eh bien, M. Jean répugnait à venir prendre sa part de cette richesse. Suivant moi, ce sentiment ne peut que l'honorer.

Cependant les circonstances devenaient assez pressantes pour que M. Jean fût mis en demeure de prendre un parti. Les convenances de famille se réunissaient dans ce mariage, même religion de part et d'autre, même origine au moins dans le passé. Si les jeunes époux venaient se fixer en France, pourquoi les enfants qui naîtraient d'eux ne seraient-ils pas naturalisés Français ? Enfin, tout y était, comme on dit.

Donc, il importait de se décider, et sans retard, d'autant plus que cet état de choses pouvait autoriser dans une certaine mesure les assiduités d'un rival.

Non pas que M. Jean eût lieu d'être jaloux ! Et comment eût-il pu l'être, puisqu'il n'avait qu'un mot à dire pour que Mlle de Lauranay devînt sa femme ?

Mais, si ce n'était pas de la jalousie qu'il ressentait, c'était une irritation profonde et bien naturelle contre ce jeune officier que nous avions rencontré avec le régiment de Leib, pendant notre promenade sur la route de Belzingen.

En effet, depuis plusieurs mois, le lieutenant Frantz von Grawert avait remarqué Mlle Marthe de Lauranay. Appartenant à une famille riche, influente, il ne doutait pas qu'on ne fût très honoré de ses attentions et recherches.

Aussi, ce Frantz fatiguait-il Mlle Marthe de ses

prévenances. Il la suivait dans les rues avec une obstination telle qu'à moins d'y être obligée, elle hésitait à sortir.

M. Jean savait cela. Plus d'une fois, il fut sur le point d'aller mettre à la raison ce bellâtre, qui faisait sa poussière dans la haute société de Belzingen. Mais, de voir le nom de Mlle Marthe mêlé à cette affaire, l'avait toujours retenu. Lorsqu'elle serait sa femme, si l'officier continuait à la poursuivre, il saurait bien l'attraper sans courir et le faire rentrer dans le rang. Jusque là, il convenait de ne pas tenir compte de ces assiduités. Mieux valait éviter un éclat dont la réserve d'une jeune fille aurait à souffrir.

Cependant – il y avait au plus trois semaines – la main de Mlle Marthe de Lauranay avait été demandée pour le lieutenant Frantz. Son père, le colonel, s'était présenté chez M. de Lauranay. Là, il avait étalé sa fortune, ses titres, le bel avenir qui attendait son fils. C'était un homme rude, habitué à commander militairement – on sait ce que cela veut dire – n'admettant ni une hésitation, ni un refus, enfin bien prussien depuis la mollette de ses éperons jusqu'au bout de son plumet.

M. de Lauranay remercia le colonel von Grawert, se dit très honoré de sa recherche ; mais des engagements antérieurs rendaient ce mariage impossible.

Le colonel, poliment éconduit, s'était retiré, fort dépité de son insuccès. Le lieutenant Frantz en fut profondément irrité. Il n'ignorait pas que Jean Keller, allemand tout comme lui, était reçu dans la maison de M. de Lauranay à un titre qu'on lui refusait. De là une haine, et de plus, un désir de vengeance qui n'attendait, sans doute, que l'occasion pour se manifester.

Toutefois, le jeune officier, qu'il y fût poussé par la jalousie ou la colère, ne cessa de rechercher Mlle Marthe. C'est pourquoi, depuis ce jour, la jeune fille avait-elle pris le parti de ne plus sortir seule, comme le permettent les habitudes allemandes, ni avec son grand-père ni avec Mme Keller ou ma sœur.

Voilà les choses que je n'appris que plus tard. Cependant j'ai préféré vous les dire tout de suite.

Quant à l'accueil que je reçus dans la famille de M. de Lauranay, il eût été impossible d'en souhaiter un meilleur.

« Le frère de ma bonne Irma est de nos amis, me dit Mlle Marthe, et je suis heureuse de pouvoir lui serrer la main ! »

Et croiriez-vous que je ne trouvai rien à répondre ? En vérité, si jamais je fus sot, ce fut bien ce jour-là. Interdit, interloqué, je me taisais. Et cette main tendue de si bonne grâce !... Enfin je la saisis et la pressai à

peine, tant j'eus peur de la briser. Que voulez-vous ! Un pauvre maréchal des logis !

Puis, on passa dans le jardin, on se promena. La conversation me mit plus à l'aise. On parla de la France. M. de Lauranay m'interrogea sur les événements qui s'y préparaient. Il semblait craindre que cela ne fût de nature à causer bien des ennuis à ses compatriotes établis en Allemagne. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de quitter Belzingen et de revenir se fixer dans son pays, en Lorraine.

« Vous songeriez à partir ? dit vivement M. Keller.

– Je crains que nous n'y soyons forcés, mon cher Jean, répondit M. de Lauranay.

– Et nous ne voudrions pas partir seuls, ajouta Mlle Marthe. Que dure votre congé, monsieur Delpierre ?

– Deux mois, répondis-je.

– Eh bien, mon cher Jean, reprit-elle, est-ce que M. Delpierre n'assistera pas, avant son départ, à notre mariage ?...

– Oui... Marthe... Oui ! »

M. Jean ne savait que répondre. Sa raison se raidissait contre son cœur.

« Mademoiselle, dis-je, je serais vraiment trop heureux...

– Mon cher Jean, reprit-elle, en allant à lui, ne procurerons-nous pas ce bonheur à monsieur Natalis Delpierre ?

– Oui... chère Marthe !... » répondit M. Jean, qui ne put dire autre chose, mais cela me parut suffisant.

Et, au moment où nous allions nous retirer tous trois, car il se faisait tard :

« Ma fille ! dit Mme Keller, en l'embrassant avec une émotion profonde, tu seras heureuse !... Il est digne de toi !

– Je le sais, puisqu'il est votre fils ! » répondit Mlle Marthe.

Nous rentrâmes à la maison. Irma nous attendait. Mme Keller lui dit qu'il n'y avait plus qu'à fixer le jour du mariage.

Puis, on alla se coucher. Et si jamais je passai une nuit excellente, malgré les voyelles de l'alphabet qui sautillaient dans mes rêves, ce fut bien celle-ci, pendant laquelle je dormis tout d'une traite, dans la maison de Mme Keller.

VII

Le lendemain, je ne me réveillai que fort tard. Il devait être au moins sept heures. Je me hâtai de m’habiller pour aller « faire mon devoir », toutes mes voyelles à repasser, en attendant les consonnes.

Comme j’arrivais aux dernières marches de l’escalier, je rencontrai ma sœur Irma qui montait.

« J’allais te réveiller, me dit-elle.

– Oui, j’ai fait la grasse matinée et je suis en retard !

– Non, Natalis, il n’est que sept heures. Mais il y a quelqu’un qui te demande.

– Quelqu’un ?

– Oui... un agent. »

Un agent ? Diable ! je n’aime guère ces visiteurs là ! Qu’est-ce que l’on pouvait bien me vouloir ? Ma sœur ne semblait pas trop rassurée.

Presque aussitôt M. Jean parut.

« C’est un agent de la police, me dit-il. Faites bien attention, Natalis, à ne rien dire qui puisse vous

compromettre.

– Ce serait bien tombé qu'il sache que je suis soldat ! répondis-je.

– Ce n'est pas probable !... Vous êtes venu à Belzingen voir votre sœur, et pas autre chose ! »

C'était la vérité, d'ailleurs, et je me promis bien de me tenir sur une extrême réserve.

J'arrivai au seuil de la porte. Là j'aperçus l'agent, un vilain masque à coup sûr, tout de travers, tout déjeté, les jambes en pied de banc, une figure d'ivrogne avec le gosier en pente, comme on dit.

M. Jean lui demanda en allemand ce qu'il voulait.

« Vous avez ici un voyageur arrivé d'hier à Belzingen ?

– Oui. Après ?

– Le directeur de police lui fait donner ordre de passer à son bureau.

– C'est bien. Il ira. »

M. Jean me traduisit ce bout de conversation. Ce n'était pas même une invitation, c'était un ordre que je recevais. Il fallait donc y obtempérer.

Les pieds de banc étaient partis. J'aimais mieux cela. Il ne m'allait guère de traverser les rues de

Belzingen avec cet affreux happe-chair. On m’indiquerait où restait le directeur de police, et je saurais bien trouver sa maison.

« Quel individu est-ce ? demandai-je à M. Jean.

– Un homme qui ne manque pas d’une certaine finesse. Vous devrez vous défier de lui, Natalis. Il se nomme Kalkreuth. Ce Kalkreuth n’a jamais cherché qu’à nous susciter des ennuis, parce qu’il trouve que nous nous occupons trop de la France. Aussi le tenons-nous à l’écart, et il le sait. Je ne serais pas étonné qu’il voulût nous impliquer dans quelque méchante affaire. Donc, veillez bien à vos paroles.

– Que ne m’accompagnez-vous à son bureau, monsieur Jean ? répondis-je.

– Kalkreuth ne m’a pas mandé, et il est probable qu’il ne lui plairait point de me voir !

– Baragouine-t-il français, au moins ?

– Il le parle parfaitement. Mais n’oubliez pas, Natalis, de bien réfléchir avant de répondre, et ne dites à Kalkreuth que juste ce qu’il faut dire.

– Soyez tranquille, monsieur Jean. »

On m’indiqua la demeure dudit Kalkreuth. Je n’avais que quelques centaines de pas à faire pour atteindre sa maison. J’y arrivai en un instant.

L’agent se trouvait à la porte, et m’introduisit aussitôt dans le cabinet du directeur de police.

Ce fut un sourire, paraît-il, que voulut bien m’adresser ce personnage, car ses lèvres se détendirent d’une oreille à l’autre. Puis, pour m’inviter à m’asseoir, il fit un geste qui, dans sa pensée, devait être on ne peut plus gracieux.

En même temps, il continuait à feuilleter des paperasses étalées sur sa table.

J’en profitai pour observer mon Kalkreuth. C’était un grand flandrin, vêtu d’une rhingrave à brandebourgs, haut de cinq pieds huit pouces, très long de buste, ce que nous appelons un quinze-côtes, maigre, osseux, avec des pieds d’une longueur !... une figure parcheminée, qui devait toujours être sale, même quand elle était lavée, la bouche large, les dents jaunâtres, le nez écrasé du bout, les tempes plissées, de petits yeux en trous de vrille, un point lumineux sous d’épais sourcils, enfin une vraie face de cataplasme. J’étais prévenu de me défier – recommandation bien inutile. La défiance venait toute seule, dès qu’on se trouvait en sa présence.

Quand il eut finit de tracasser ses papiers, Kalkreuth leva le nez, prit la parole, et, dans un français très clair, il m’interrogea. Mais, afin de me donner le temps de la réflexion, je fis celui qui éprouve quelque difficulté à

comprendre. J’eus même le soin de lui faire répéter chaque phrase.

Voici, en somme, ce qui fut demandé et répondu dans cet interrogatoire :

« Votre nom ?

– Natalis Delpierre.

– Français ?...

– Français.

– Et de votre métier ?

– Marchand forain.

– Forain... forain ?... Expliquez-vous... Je ne comprends pas ce que cela signifie !

– Oui... je cours les foires, les marchés... pour acheter... pour vendre !... Enfin forain, quoi !

– Vous êtes venu à Belzingen ?

– Apparemment.

– Qu’y faire ?

– Voir ma sœur, Irma Delpierre, que je n’ai pas vue depuis treize ans.

– Votre sœur, une Française qui est en service dans la famille Keller !...

– Comme vous dites ! »

Et là-dessus, il y eut un léger temps d'arrêt dans les questions du directeur de police.

« Ainsi, reprit Kalkreuth, votre voyage en Allemagne n'a pas d'autre but ?

– Pas d'autre.

– Et quand vous repartirez ?...

– Je reprendrai le chemin par lequel je suis venu, tout simplement.

– Et vous aurez raison. À quelle époque, à peu près, comptez-vous repartir ?

– Quand je le jugerai convenable. Je ne pense pas qu'un étranger ne puisse aller et venir en Prusse, comme il lui plaît ?

– Peut-être ! »

Le Kalkreuth, sur ce mot, darda plus vivement ses yeux vers moi. Mes réponses, sans doute, lui paraissaient un peu plus décidées qu'il ne convenait. Mais ce ne fut qu'un éclair et le tonnerre ne gronda pas encore.

« Minute ! me dis-je. Ce gaillard-là a bien l'air d'un passe-malin, qui ne demande qu'à me lapider, comme disent nos Picards ! C'est maintenant qu'il faut se tenir sur ses gardes ! »

Kalkreuth revint à l'interrogatoire un instant après,

et reprit sa voix doucereuse.

Et alors, il me demanda :

« Combien de jours avez-vous employés à venir de France en Prusse ?

– Neuf jours.

– Et quel chemin avez-vous pris ?

– Le plus court qui était en même temps le meilleur.

– Pourrais-je savoir exactement par où vous êtes passé ?

– Monsieur, dis-je alors, pourquoi toutes ces questions, s'il vous plaît ?

– Monsieur Delpierre, répondit Kalkreuth d'un ton sec, en Prusse, nous avons l'habitude d'interroger les étrangers qui viennent nous rendre visite. C'est une formalité de police, et, sans doute, vous n'avez pas l'intention de vous y soustraire ?

– Soit ! J'ai pris par la frontière des Pays-Bas, le Brabant, la Westphalie, le Luxembourg, la Saxe...

– Alors vous avez dû faire un assez long détour ?...

– Pourquoi ?

– Puisque vous êtes arrivé à Belzingen par les routes de la Thuringe.

– De la Thuringe, en effet. »

Je compris que ce curieux savait déjà à quoi s'en tenir. Il ne fallait pas se couper.

« Pourriez-vous me dire sur quel point vous avez passé la frontière de France ? demanda-t-il.

– À Tournay.

– C'est singulier.

– Pourquoi est-ce singulier ?

– Parce que vous êtes signalé comme ayant suivi la route de Zerbst.

– Cela s'explique par le détour. »

Évidemment j'avais été espionné, et, sans doute, par le cabaretier du *Ecktvende*. On se rappelle que cet homme m'avait vu arriver pendant que ma sœur m'attendait sur la route. En somme, ce n'était que trop visible, Kalkreuth voulait m'engrener pour avoir des nouvelles de France. Je me tins donc plus que jamais sur la réserve.

Il reprit :

« Alors vous n'avez pas rencontré les Allemands du côté de Thionville ?

– Non.

– Et vous ne savez rien du général Dumouriez ?

– Connais pas.

– Ni rien du mouvement des troupes françaises rassemblées à la frontière ?

– Rien. »

Sur ce, la figure de Kalkreuth changea, et sa voix devint impérieuse.

« Prenez garde, monsieur Delpierre ! dit-il.

– À quoi ? répliquai-je.

– Le moment n'est pas favorable aux étrangers pour voyager en Allemagne, surtout quand ils sont Français, et nous n'aimons pas que l'on vienne voir ce qui se passe ici...

– Mais vous ne seriez pas fâché de savoir ce qui se passe chez les autres ! Je ne suis pas un espion, monsieur !

– Je le souhaite, dans votre intérêt, répondit Kalkreuth d'un ton menaçant. J'aurai l'œil sur vous. Vous êtes Français. Vous avez déjà fait visite dans une maison française, celle de M. de Lauranay. Vous êtes descendu chez la famille Keller, qui a conservé des attaches avec la France. Il n'en faut pas plus, dans les circonstances où nous sommes, pour être suspect.

– N'étais-je pas libre de venir à Belzingen ? répondis-je.

– Parfaitement.

– L’Allemagne et la France sont-elles en guerre ?

– Pas encore. – Dites-moi, monsieur Delpierre, vous paraissez avoir de bons yeux ?

– Excellents !

– Eh bien, je vous engage à ne pas trop vous en servir !

– Pourquoi ?

– Parce que quand on regarde, on voit, et quand on voit, on est tenté de raconter ce que l’on a vu !

– Pour la deuxième fois, monsieur, je vous le répète, je ne suis pas un espion !

– Et pour la deuxième fois, je vous répondrai que je le souhaite, sans quoi...

– Sans quoi ?...

– Vous m’obligeriez à vous faire reconduire à la frontière, à moins que...

– À moins que ?...

– Dans le but de vous épargner les fatigues du voyage, il nous convînt de pourvoir à votre entretien et à votre logement pendant un temps plus ou moins long ! »

Cela dit, Kalkreuth m’indiqua d’un geste que je pouvais sortir. Cette fois, son bras n’était plus terminé

par une main ouverte, mais par un point fermé.

N'étant guère d'humeur à poser dans ce bureau de police, je tournai les talons, un peu trop militairement peut-être, en faisant un demi-tour qui sentait le soldat. Et il n'est pas sûr que cet animal ne l'ait point remarqué.

Je revins alors à la maison de Mme Keller. Maintenant, j'étais averti. On ne me perdrait pas de vue.

M. Jean m'attendait. Je lui racontai en détail tout ce qui s'était dit entre le sieur Kalkreuth et moi, qui me trouvais directement menacé.

« Cela ne m'étonne nullement, répondit-il, et vous n'en avez pas fini avec la police prussienne ! Pour vous comme pour nous, Natalis, je redoute des complications dans l'avenir ! »

VIII

Cependant les journées se passaient agréablement, – promenades et travail. Mon jeune maître pouvait constater mes progrès. Les voyelles étaient déjà bien casées dans ma tête. Nous avions attaqué les consonnes. Il y en a qui me donnèrent du mal – les dernières surtout. Enfin, cela marchait. Bientôt j'arriverais à assembler les lettres pour former des mots. Il paraît que j'avais de belles dispositions... à trente et un ans !

Nous n'eûmes plus de nouvelles de Kalkreuth. Aucun ordre de me représenter à son bureau. Il n'était pas douteux, toutefois, qu'on nous espionnait, et plus particulièrement votre serviteur, bien que mon genre d'existence ne donnât aucune prise au soupçon. Je pensais donc que j'en serais quitte pour un premier avertissement, et que le directeur de police ne se chargerait ni de me loger ni de me reconduire.

Pendant la semaine qui suivit, M. Jean dut faire une absence de quelques jours. Il lui fallut aller à Berlin pour son maudit procès. À tout prix, il voulait une solution, car la situation devenait pressante. Comment serait-il accueilli ? Reviendrait-il sans même avoir pu

obtenir une date pour le jugement ? Cherchait-on à gagner du temps ? C'était à craindre.

Pendant l'absence de M. Jean, sur le conseil d'Irma, je m'étais chargé d'observer les agissements de Frantz von Grawert. Du reste, comme Mlle Marthe ne sortit qu'une fois pour aller au temple, elle ne fut point rencontrée par le lieutenant. Chaque jour, celui-ci passait à plusieurs reprises devant la maison de M. de Lauranay, tantôt à pied, se dandinant et faisant craquer ses bottes, tantôt cavalcadant et caracolant sur son cheval, – une bête magnifique, – comme son maître, d'ailleurs. Mais grilles fermées, porte close. Je laisse à penser s'il devait rager en dedans. Aussi convenait-il de hâter le mariage.

Et c'est même pour cela que M. Jean avait voulu se rendre une dernière fois à Berlin. Quoiqu'il arrivât, il était décidé que l'on fixerait la date de la cérémonie dès qu'il serait revenu à Belzingen.

M. Jean était parti le 18 juin. Il ne devait rentrer que le 21. Pendant ce temps, j'avais travaillé avec ardeur. Mme Keller remplaçait son fils près de moi. Elle y mettait une complaisance qui ne se lassait point. Avec quelle impatience nous attendions le retour de l'absent, on l'imagine ! En effet, les choses pressaient. On en jugera par ce qui suit et que je vais raconter d'après ce que j'ai appris plus tard, sans donner mon appréciation,

car – j’en fais volontiers l’aveu – lorsqu’il s’agit du fond et du tréfond de la politique, je n’y entends goutte.

Depuis 90, les émigrés français étaient réfugiés à Coblentz. L’année dernière, en 91, après avoir accepté la constitution, le roi Louis XVI avait notifié cette acceptation aux puissances étrangères. L’Angleterre, l’Autriche, la Prusse, protestèrent alors de leurs intentions amicales. Mais pouvait-on s’y fier ? Les émigrés, eux, ne cessaient de pousser à la guerre. Ils passaient des marchés de fournitures, ils formaient des cadres. Bien que le roi leur eût donné l’ordre de rentrer en France, ils n’interrompaient point leurs préparatifs. Quoique l’assemblée législative eût sommé les électeurs de Trèves, de Mayence et autres princes de l’Empire d’avoir à disperser les rassemblements sur leur frontière, ils étaient toujours là, prêts à conduire les envahisseurs.

Et alors, trois armées furent organisées dans l’Est, de manière à pouvoir se donner la main.

Le comte de Rochambeau, mon ancien général, alla prendre dans les Flandres, le commandement de l’armée du Nord, Lafayette, celui de l’armée du centre, à Metz, et Luckner, celui de l’armée d’Alsace, – en tout deux cent mille hommes environ, tant sabres que baïonnettes. Quant aux émigrés, pourquoi auraient-ils renoncé à leurs projets, obéi aux sommations du roi,

puisque Léopold d’Autriche se préparait à leur venir en aide ?

Tel était l’état des choses en 91. Voici ce qu’il était en 92.

En France, les Jacobins, Robespierre à leur tête, s’étaient vigoureusement prononcés contre la guerre. Les Cordeliers les soutenaient, ayant crainte de voir surgir une dictature militaire. Au contraire, les Girondins, par la voix de Louvet et de Brissot, demandaient cette guerre à tout prix, afin de mettre le roi dans l’obligation de dévoiler ses intentions.

C’est alors qu’apparut Dumouriez, qui avait commandé en Vendée et en Normandie. Il fut appelé pour mettre son génie militaire et politique au service du pays. Il accepta et forma aussitôt un plan de campagne : guerre à la fois offensive et défensive. Avec lui, on était sûr que les choses ne traîneraient pas.

Jusqu’alors, cependant, l’Allemagne n’avait aucunement bougé. Ses troupes ne menaçaient pas la frontière française, et même elle répétait que rien n’eût été plus dommageable pour l’intérêt de l’Europe.

Sur ces entrefaites, Léopold d’Autriche mourut. Que ferait son successeur ? Serait-il partisan de la modération ? Non, et une note parut à Vienne, qui exigeait le rétablissement de la monarchie sur les bases

de la déclaration royale de 89.

Comme on le pense bien, la France ne pouvait se soumettre à une semblable injonction qui dépassait les bornes. L'effet de cette note fut considérable dans tout le pays. Louis XVI dut proposer à l'Assemblée nationale de déclarer la guerre à François Ier roi de Hongrie et de Bohême. Cela fut décidé, et l'on résolut de l'attaquer tout d'abord dans ses possessions de Belgique.

Aussi Biron ne tarda-t-il pas à s'emparer de Quiévrain, et l'on pouvait espérer déjà que rien n'arrêterait l'élan des troupes françaises, lorsque, devant Mons, une panique vint modifier la situation. Les soldats, après avoir crié à la trahison, massacrèrent les officiers Dillon et Berthois.

En apprenant ce désastre, Lafayette crut devoir arrêter sa marche à Givet.

Ceci se passait dans les derniers jours d'avril, avant que j'eusse quitté Charleville. À ce moment, on le voit, l'Allemagne n'était pas encore en guerre avec la France.

Le 13 juin, Dumouriez fut nommé ministre de la guerre. Cela, nous l'apprîmes à Belzingen, avant que M. Jean fût revenu de Berlin. Cette nouvelle avait une extrême gravité. Il était facile de prévoir que les

événements allaient changer de face et la situation se dessiner plus nettement. En effet, si la Prusse avait gardé jusqu'alors une neutralité absolue, il était à craindre qu'elle ne se préparât à la rompre d'un instant à l'autre. On parlait déjà de quatre-vingt mille hommes qui s'avançaient vers Coblentz.

En même temps, le bruit se répandait à Belzingen que le commandement de ces vieux soldats de Frédéric-le-Grand serait donné à un général qui jouissait d'une certaine célébrité en Allemagne, au duc de Brunswick.

On comprend l'effet de cette nouvelle même avant qu'elle fût confirmée. D'ailleurs, il se faisait incessamment des passages de troupes.

J'aurais donné beaucoup pour voir le régiment de Leib, le colonel von Grawert et son fils Frantz partir pour la frontière. Cela nous eût toujours débarrassés de ces personnages. Par malheur, ce régiment ne reçut aucun ordre. Aussi le lieutenant continuait-il à battre le pavé dans les rues de Belzingen, et plus particulièrement devant la maison close de M. de Lauranay.

Quant à moi, ma position prêtait à réfléchir.

J'étais en congé régulier, il est vrai, et dans un pays qui n'avait pas encore rompu avec la France. Mais pouvais-je oublier que j'appartenais au Royal-Picardie,

que mes camarades se trouvaient en garnison à Charleville, presque à la frontière ?

Certainement, s'il y avait choc avec les soldats de François d'Autriche ou de Frédéric-Guillaume de Prusse, le Royal-Picardie serait au premier rang pour recevoir les premiers coups, et j'eusse été désespéré de ne pas être là afin d'en rendre bonne mesure.

Je commençais donc à m'inquiéter sérieusement. Cependant je gardais mes ennuis pour moi, ne voulant attrister ni Mme Keller ni ma sœur, et je ne savais à quel parti m'arrêter.

Enfin, dans ces conditions, la position d'un Français était difficile. Ma sœur le comprenait aussi en ce qui la concernait. Certainement, de son plein gré, elle ne consentirait jamais à se séparer de Mme Keller. Mais ne pouvait-il se faire que l'on prît des mesures contre les étrangers ? Et si le Kalkreuth venait nous donner vingt-quatre heures pour quitter Belzingen ?

On conçoit donc quelles devaient être nos inquiétudes. Elles n'étaient pas moins grandes, quand nous songions à la situation de M. de Lauranay. Si on l'obligeait à sortir du territoire, à traverser un pays en état de guerre, quel voyage plein de dangers pour sa petite-fille et pour lui ! Et le mariage qui n'était pas fait, où et quand se ferait-il ? Aurait-on le temps de le célébrer à Belzingen ? En vérité, on ne pouvait compter

sur rien.

Chaque jour, cependant, il passait à travers la ville des troupes qui venaient prendre la route de Magdebourg, de l’infanterie, de la cavalerie, – surtout des uhlans, – puis, des convois de poudre et de boulets, des équipages par centaines. C’était un bruit incessant de tambours, des appels de trompettes. Entre temps, il se faisait fréquemment des haltes de quelques heures sur la grande place. Et alors que d’allées et venues, arrosées de verres de shnaps et de kirschenwasser, car la chaleur était déjà forte !

On le comprendra, je ne pouvais me retenir d’aller voir, dusse-je déplaire à M. Kalkreuth et à ses agents. Lorsque j’entendais une sonnerie ou un roulement, il me fallait sortir, si j’étais libre, car, au cas où Mme Keller m’eût donné ma leçon de lecture, pour rien au monde je n’aurais voulu la quitter. Seulement, à l’heure de la récréation, je filais par la porte, j’allongeais le pas, j’arrivais sur le passage des troupes, je les suivais jusqu’à la grande place, et là je regardais... je regardais, bien que Kalkreuth m’eût intimé de ne rien voir.

Bref, si tout ce mouvement m’intéressait en ma qualité de soldat, en ma qualité de Français je ne pouvais que dire : Minute ! ça n’est pas du bon ! Il était manifeste que les hostilités ne tarderaient pas à commencer.

Le 21, M. Jean revint de son voyage à Berlin. Ainsi qu’on devait le craindre, voyage inutile ! Le procès en était toujours au même point. Impossible de prévoir quelle en serait l’issue, ni même lorsqu’il finirait. C’était désespérant.

Quant au reste, d’après ce qu’il avait entendu dire, M. Jean rapportait cette impression que, d’un jour à l’autre, la Prusse allait déclarer la guerre à la France.

IX

Le lendemain et les jours suivants, nous allâmes tous deux à l'affût des nouvelles. Cela se déciderait avant huit jours ou guère plus. Il y eut encore des passages de troupes à Belzingen, les 21, 22 et 23, même un général qu'on m'a dit être le comte de Kaunitz, suivi de son état-major. Cette masse de soldats gagnait du côté de Coblentz, où attendaient les émigrés. La Prusse, donnant la main à l'Autriche, ne dissimulait plus qu'elle marchait contre la France.

Il est donc certain que ma situation à Belzingen s'empirait de jour en jour. Évidemment, elle ne serait pas meilleure pour la famille de Lauranay ni pour ma sœur Irma, une fois la guerre déclarée. De se trouver en Allemagne dans ces conditions, cela devait leur créer plus que des embarras, des périls réels, et il convenait de se tenir prêt à toute éventualité.

J'en causais souvent à ma sœur. La bonne créature voulait en vain cacher ses inquiétudes. La crainte d'être séparée de Mme Keller ne lui laissait plus un instant de repos. Quitter cette famille ! Jamais elle n'avait eu la pensée que l'avenir lui réserverait un tel malheur !

S’éloigner de ces êtres aimés, près desquels, lui semblait-il, sa vie devait s’écouler tout entière, se dire que, peut-être, il ne lui serait plus possible de les revoir, si les événements tournaient mal, cela était bien pour lui fendre l’âme.

« J’en mourrai, me répétait-elle, oui, Natalis, j’en mourrai.

– Je te comprends, Irma, répondais-je, la situation est difficile, mais il faut tout faire pour s’en sortir. Voyons ! ne pourrait-on décider madame Keller à quitter Belzingen à présent qu’elle n’a plus aucune raison de tenir à ce pays. Je trouve même qu’il serait prudent de prendre cette résolution avant que les choses se soient gâtées tout à fait.

– Ce serait sage, Natalis, et, pourtant, madame Keller ne consentira point à partir sans son fils.

– Et pourquoi monsieur Jean se refuserait-il à la suivre ! Qui le retient en Prusse ? Ses affaires à régler ?... Il les réglera plus tard ! Ce procès qui n’en finit pas ?... Est-ce que, dans les circonstances actuelles, il ne faudra pas attendre des mois et des mois avant d’obtenir un jugement ?

– Probable, Natalis.

– D’ailleurs, ce qui m’inquiète surtout, c’est que le mariage de monsieur Jean et de mademoiselle Marthe

n’est pas encore fait ! Sait-on quels empêchements, quels retards peuvent survenir ? Que l’on expulse les Français de l’Allemagne – ce qui est fort possible – monsieur de Lauranay et sa petite-fille seront forcés de partir dans les vingt-quatre heures ! Et alors quelle cruelle séparation pour ces jeunes gens ! Au contraire, si le mariage est conclu, ou monsieur Jean emmènera sa femme en France, ou, s’il est forcé de rester à Belzingen, du moins y restera-t-elle avec lui !

– Tu as raison, Natalis.

– À ta place, Irma, j’en parlerais à Mme Keller, elle en parlerait à son fils, on se hâterait de conclure le mariage, et, une fois fait, nous pourrions laisser aller les choses.

– Oui, répondit Irma, il faut que le mariage se fasse sans retard. D’ailleurs, les empêchements ne viendront pas de Marthe !

– Oh non ! l’excellente demoiselle ! Et puis, un mari, un mari comme monsieur Jean, quelle garantie pour elle ! Songe donc, Irma, seule avec son grand-père, déjà ancien, forcée de quitter Belzingen, de traverser cette Allemagne encombrée de troupes ! Que deviendraient-ils tous deux ?... Il faut donc se dépêcher d’en finir, et ne pas attendre que ce soit devenu impossible !

– Et cet officier, me demanda ma sœur, est-ce que tu le rencontres quelquefois ?

– Presque tous les jours, Irma ! C’est un malheur que son régiment soit encore à Belzingen ! J’aurais voulu que le mariage de Mlle de Lauranay ne fût connu qu’après son départ !

– En effet, ce serait désirable !

– Je crains qu’en l’apprenant, ce Frantz ne veuille tenter quelque coup ! Monsieur Jean est homme à le remettre en place, et alors... Enfin, je ne suis pas tranquille !

– Ni moi, Natalis ! Il faut donc faire le mariage le plus tôt possible. Il y aura certaines formalités à remplir, et je redoute toujours que la mauvaise nouvelle éclate !

– Parle donc à Mme Keller.

– Aujourd’hui même. »

Oui, il importait de se hâter, et peut-être même, était-il déjà trop tard !

En effet, un événement allait sans doute décider la Prusse et l’Autriche à presser l’invasion. Il s’agissait de l’attentat qui venait de se commettre à Paris, le 20 juin, et dont le bruit fut répandu, à dessein, par les agents des deux puissances coalisées.

Le 20 juin, les Tuileries avaient été envahies. La populace, conduite par Santerre, après avoir défilé devant l'Assemblée législative, s'était ruée sur le palais de Louis XVI. Portes attaquées à coups de hache, grilles forcées, pièces de canon hissées au premier étage, tout indiquait à quelles violences l'émeute allait se porter. Le calme du roi, son sang-froid, son courage, le sauvèrent ainsi que sa femme, sa sœur et ses deux enfants. Mais à quel prix ? Après qu'il eût consenti à se coiffer du bonnet rouge.

Évidemment, chez les partisans de la cour comme parmi les constitutionnels, cette attaque du palais fut considérée comme un crime. Cependant le roi était resté le roi. On lui rendrait encore certains hommages... Du bouillon pour les morts ! Puis, combien cela durerait-il ? Les plus confiants ne lui auraient pas donné deux mois de règne, après ces menaces, ces insultes ! Et on le sait, ils ne se seraient point trompés, puisque six semaines plus tard, au 10 août, Louis XVI allait être chassé des Tuileries, frappé de déchéance, emprisonné au Temple, dont il ne devait sortir que pour porter sa tête sur la place de la Révolution !

Si l'effet de cet attentat fut grand à Paris, grand dans toute la France, on se figurerait difficilement quel retentissement il eut à l'étranger. À Coblentz éclatèrent des cris de douleur, de haine, de vengeance, et vous ne

vous étonnerez pas que l'écho en soit venu jusque dans ce petit coin de la Prusse où nous étions renfermés. Et pour peu que les émigrés se missent en marche, que les Impériaux, comme on les appelait déjà, vinssent les soutenir, ce serait une guerre terrible.

On le pensait bien à Paris. Aussi, des mesures énergiques avaient-elles été prises pour parer à tout événement. L'organisation des fédérés se fit à bref délai. Les patriotes, ayant rendu le roi et la reine responsables de l'invasion qui menaçait la France, la Commission de l'Assemblée décida que toute la nation serait en armes, et qu'elle agirait d'elle-même, sans que le gouvernement eût à intervenir.

Et que faudrait-il pour que l'élan se produisît ? Une formule solennelle, une déclaration qui serait faite par le corps législatif : « La patrie est en danger ! »

Voilà ce que nous apprîmes quelques jours après la rentrée de M. Jean, et cela provoqua une agitation extraordinaire.

Ces nouvelles s'étaient propagées le 23, au matin. À chaque heure, on pouvait apprendre que la Prusse avait répondu à la France par une déclaration de guerre. Il se faisait un mouvement énorme dans tout le pays. Des courriers, des estafettes, passaient ventre à terre à travers la ville. Des ordres s'échangeaient continuellement entre les corps de troupe en marche

vers l’ouest et ceux qui venaient de l’est de l’Allemagne. On disait aussi que les Sardes devaient se joindre aux Impériaux, qu’ils s’avançaient déjà et menaçaient la frontière. Malheur ! Ce n’était que trop vrai !

Ces choses jetèrent les Keller et les Lauranay dans une inquiétude extrême. Personnellement, ma position devenait de plus en plus difficile. Tous le sentaient, et, si je n’en parlais pas, c’est que je ne voulais point ajouter aux ennuis qui tourmentaient déjà les deux familles.

En somme, il n’y avait pas de temps à perdre. Puisque le mariage était convenu, il fallait le célébrer sans retard.

C’est ce qui fut résolu le jour même, et d’urgence.

D’un commun accord, on s’arrêta à la date du 29. Ce délai suffirait à remplir les formalités, qui étaient très simples à l’époque. La cérémonie se ferait au temple, devant les témoins obligés, choisis parmi les personnes en rapport avec les familles Keller et de Lauranay. Je devais être l’un de ces témoins. Quel honneur pour un maréchal des logis !

Ce qui fut également décidé, c’est qu’on agirait aussi secrètement que possible. On ne dirait rien de ce qui allait se faire, si ce n’est aux témoins dont la

présence était indispensable. Dans ces jours de trouble, il fallait éviter d'attirer l'attention sur soi. Kalkreuth eût vite mis son nez dans cette affaire. Et puis, il y avait le lieutenant Frantz qui, par dépit, par vengeance, aurait pu s'emporter à quelque éclat. De là, peut-être, des complications qu'il convenait d'éviter à tout prix.

Quant aux préparatifs, ils ne devaient exiger que très peu de temps. D'ailleurs, on ferait très simplement les choses, et sans organiser des fêtes, dont on se fût donné le plaisir en d'autres circonstances moins inquiétantes. Il y aurait mariage, il n'y aurait pas noces, voilà tout.

Et se hâter sans perdre une heure ! Ce n'était pas le moment de répéter notre vieux dicton picard : Il n'y a lieu de se presser, parce que la foire n'est point sur le pont !

Elle y était, menaçante, et, d'un instant à l'autre, pouvait nous fermer le passage !

Cependant, malgré toutes les précautions prises, il paraît que le secret ne fut pas gardé comme il aurait dû l'être. Très certainement, les voisins – oh ! les voisins de province ! – s'inquiétaient de ce qui se préparait dans les deux familles. Il y avait nécessairement quelques allées et venues en dehors des habitudes. De là, curiosité mise en éveil.

De plus, Kalkreuth ne cessait d'avoir l'œil sur nous.

Nul doute que ses agents eussent ordre de nous surveiller de près. Peut-être les choses n'iraient-elles pas toutes seules.

Mais, ce qu'il y eut de plus regrettable, c'est que la nouvelle du mariage arriva aux oreilles du lieutenant von Grawert.

Cela, ce fut ma sœur Irma qui l'apprit par la servante de Mme Keller. Des officiers du régiment de Leib en avaient causé sur la grande place.

Par hasard, Irma avait entendu leur conversation, et voici ce qu'elle rapporta.

Lorsqu'il avait appris la nouvelle, le lieutenant s'était abandonné à un violent mouvement de colère, disant à ses camarades que ce mariage ne se ferait pas, que tous les moyens lui seraient bons pour l'empêcher.

J'espérais que M. Jean ne saurait rien de cela. Par malheur, le propos lui fut redit. Il m'en parla, sans pouvoir maîtriser son indignation. J'eus grand-peine à le calmer. Il voulait aller au lieutenant Frantz, il voulait le mettre en demeure de s'expliquer là-dessus, quoiqu'il fût douteux qu'un officier consentît à se commettre avec un bourgeois comme lui !

Enfin, je parvins à le contenir, après lui avoir fait comprendre que sa démarche risquait de tout compromettre.

M. Jean se rendit. Il me promit de ne plus s’arrêter aux propos du lieutenant, quels qu’ils fussent, et ne s’occupa que des formalités de son mariage.

Le 25, la journée se passa sans incidents. Plus que quatre jours à attendre. Moi, je comptais les heures et les minutes. L’union célébrée, on déciderait la grave question d’abandonner définitivement Belzingen.

Mais l’orage était sur nos têtes, et le coup de foudre éclata dans la soirée de ce jour. La terrible nouvelle arriva vers neuf heures du soir.

X

La Prusse venait de déclarer la guerre à la France.

C’était le premier coup, rudement asséné. Et pourtant, il devait être suivi de coups plus rudes encore. Mais, n’anticipons pas, et soumettons-nous aux décrets de la Providence, comme dit le curé de chez nous, du haut de son égrugeoir[1].

La guerre était donc déclarée à la France, et moi, Français, je me trouvais en pays ennemi. Si les Prussiens ignoraient que je fusse soldat, cela me créait, vis-à-vis de moi-même, un état extrêmement pénible. Mon devoir me commandait de quitter secrètement ou publiquement Belzingen, n’importe par quel moyen, de rejoindre au plus tôt, de reprendre ma place dans le rang. Il ne s’agissait plus de mon congé ni des six semaines qu’il comportait encore. Le Royal-Picardie occupait Charleville, à quelques lieues seulement de la frontière française. Il prendrait part aux premiers engagements. Il fallait être là.

---

[1] Nom peu respectueux que l’on donne à la chaire en picard.

Mais que deviendraient ma sœur, M. de Lauranay et Mlle Marthe ? Leur nationalité ne causerait-elle pas les embarras les plus sérieux ? Les Allemands sont d'une race dure, qui ne connaît guère de ménagements, quand ses passions sont déchaînées. C'est avec terreur que j'aurais vu Irma, Mlle Marthe et son grand-père se lancer sur les routes de la Haute et la Basse-Saxe, au moment où les parcourait l'armée prussienne.

Il n'y avait qu'une chose à faire : c'était de partir en même temps que moi, de profiter de mon retour pour revenir en France, tout de suite et par le plus court. On pouvait compter sur mon dévouement. Si M. Jean, entraînant sa mère, se joignait à nous, il me semblait que nous saurions bien passer quand même.

Maintenant, Mme Keller et son fils prendraient-ils ce parti ? Cela me paraissait tout simple. Mme Keller n'était-elle pas française d'origine ? M. Jean ne l'était-il pas à demi par elle ? Il ne pouvait craindre qu'on lui fit mauvais accueil de l'autre côté du Rhin, quand on le connaîtrait. Mon avis était donc qu'il n'y avait pas à hésiter. Nous étions au 26. Le mariage serait fait le 29. Il n'y aurait plus alors aucun prétexte pour rester en Prusse, et, le lendemain, nous pouvions avoir quitté le territoire. Il est vrai, d'attendre trois jours encore, c'étaient trois siècles pendant lesquels il me faudrait ronger mon frein. Ah ! que M. Jean et Mlle Marthe

n’étaient-ils mariés déjà !

Oui, sans doute ! Mais, ce mariage, que nous désirions tant, que j’appelais de tous mes vœux... ce mariage entre un Allemand et une Française, était-il possible, maintenant que la guerre était déclarée entre les deux pays ?...

En vérité, je n’osais regarder cette situation en face, et je n’étais pas seul à sentir tout ce qu’elle avait de grave. À présent, on évitait d’en parler dans les deux familles. On sentait comme un poids qui vous écrasait !... Qu’allait-il arriver ?... Je ne pouvais guère imaginer quel cours les événements allaient prendre, et il ne dépendait pas de nous d’en pouvoir changer la marche !

Le 26 et le 27, il ne survint aucun fait nouveau. Toujours des passages de troupes. Seulement, je crus remarquer que la police faisait surveiller plus activement la maison de Mme Keller. Plusieurs fois, je rencontrai l’agent de Kalkreuth, le pied de banc. Il me regardait d’une façon qui lui aurait valu une maîtresse gifle, si cela n’avait pas dû compliquer les choses. Cette surveillance ne laissait pas de m’inquiéter. J’en étais particulièrement l’objet. Aussi ne vivais-je plus, et la famille Keller était dans les mêmes transes que moi.

Il n’était que trop visible que Mlle Marthe versait bien des larmes. Quant à M. Jean, s’il cherchait à se

contenir, il n’en souffrait que davantage. Je l’observais. Il devenait de plus en plus sombre. Il se taisait en notre présence. Il se tenait à l’écart. Pendant ses visites à M. de Lauranay, il semblait qu’une pensée l’obsédait qu’il n’osait dire, et, quand on croyait qu’il allait parler, ses lèvres se refermaient aussitôt.

Le 28 au soir, nous étions réunis dans le salon de M. de Lauranay. M. Jean nous avais priés d’y venir tous. Il voulait, avait-il dit, nous faire une communication qui ne pouvait être remise.

On avait commencé par s’entretenir de choses et d’autres ; mais la conversation tombait. Il se dégageait un sentiment très pénible – ce sentiment que nous ressentions tous, ainsi que je l’ai fait observer, depuis la déclaration de guerre.

En effet, la démarcation de race entre Français et Allemands, cette déclaration l’accentuait davantage. Au fond, nous le comprenions bien, M. Jean se sentait le plus atteint par cette complication déplorable.

Bien que l’on fût à la veille du mariage, personne n’en parlait. Et pourtant, si rien n’eût été changé, le lendemain, Jean Keller et Mlle Marthe auraient dû se rendre au temple, y entrer comme fiancés, en sortir comme époux, liés pour la vie !... Et de tout cela, pas un mot !

Alors Mlle Marthe se leva. Elle s’approcha de M. Jean qui se tenait dans un coin, et, d’une voix dont elle voulait en vain cacher l’émotion :

« Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Ce qu’il y a... Marthe ! s’écria M. Jean d’un accent si douloureux qu’il me pénétra jusqu’au cœur.

– Parlez, Jean, reprit Marthe, parlez, si pénible que ce soit d’entendre ce que vous allez dire ! »

M. Jean releva la tête. Il se sentait compris d’avance.

Non ! je n’oublierai jamais les détails de cette scène, quand je vivrais cent ans !

M. Jean était debout devant Mlle de Lauranay, dont il avait pris la main, et alors, se faisant violence :

« Marthe, dit-il, tant que la guerre n’était pas déclarée entre l’Allemagne et la France, je pouvais songer à faire de vous ma femme. Aujourd’hui, mon pays et le vôtre vont se battre, et, maintenant, à la pensée de vous enlever à votre patrie, de vous arracher votre qualité de Française en vous épousant... je n’ose plus !... Je n’en ai pas le droit !... Toute ma vie ne serait qu’un remords !... Vous me comprenez... je ne puis pas... »

Si on le comprenait ! Pauvre M. Jean ! Il ne trouvait

pas ses mots ! Mais avait-il besoin de parler pour se faire entendre !

« Marthe, reprit-il, il va y avoir du sang entre nous, de ce sang français dont vous êtes !... »

Mme Keller, droite dans son fauteuil, les yeux baissés, n'osait pas regarder son fils. Un léger tremblement des lèvres, la contraction de ses doigts, tout indiquait que son cœur était prêt à se briser.

M. de Lauranay avait laissé retomber sa tête entre ses mains. Les larmes coulaient des yeux de ma sœur.

« Ceux dont je suis, reprit M. Jean, vont marcher contre la France, contre ce pays que j'aime !... Et qui sait si, bientôt, je ne serai pas appelé à me joindre... »

Il n'acheva pas. Sa poitrine haletait, étouffée de sanglots qu'il ne contenait que par une force surhumaine, car il ne convient pas qu'un homme pleure.

« Parlez, Jean, dit Mlle de Lauranay, parlez, pendant que j'ai encore la force de vous écouter !...

– Marthe, répondit-il, vous savez si je vous aime !... Mais vous êtes Française, et je n'ai pas le droit de faire de vous une Allemande, une ennemie de...

– Jean, répondit Mlle Marthe, moi aussi, je vous aime !... Rien de ce qui arrivera dans l'avenir ne changera mes sentiments !... Je vous aime... je vous

aimerai toujours !

– Marthe, s’écria M. Jean, qui était tombé à ses pieds, chère Marthe, vous entendre parler ainsi, et ne pouvoir vous dire : Oui ! demain nous irons au temple !... Demain vous serez ma femme, et rien ne nous séparera plus !... Non !... c’est impossible !...

– Jean, dit M. de Lauranay, ce qui semble impossible maintenant...

– Ne le sera pas plus tard ! s’écria M. Jean. Oui, monsieur de Lauranay !... Cette guerre odieuse finira !... Alors, Marthe, je vous retrouverai !... Je pourrai sans remords devenir votre mari !... Ah ! que je souffre !... »

Et le malheureux, qui s’était relevé, chancelait, presque au point de tomber.

Mlle Marthe revint à lui, et là, d’une voix que l’on sentait pleine de tendresse :

« Jean, reprit-elle, je n’ai qu’une chose à vous dire !... En n’importe quel temps vous me retrouverez telle que je suis aujourd’hui !... Je comprends le sentiment qui vous fait un devoir d’agir ainsi !... Oui ! je le vois, il y a, en ce moment, un abîme entre nous !... Mais, je vous le jure devant Dieu, si je ne suis pas à vous, je ne serai jamais à personne... Jamais ! »

Dans un mouvement irrésistible, Mme Keller avait attiré Mlle Marthe dans ses bras.

« Marthe !... dit-elle, ce que fait mon fils le rend encore plus digne de toi ! Oui... plus tard... non plus dans ce pays, d’où je voudrais être sortie déjà, mais en France... nous nous reverrons !... Tu deviendras ma fille... ma vraie fille !... Et c’est toi qui me feras pardonner par mon fils... s’il est Allemand ! »

Mme Keller dit cela d’un ton si désespéré que M. Jean l’interrompit, et se précipitant vers elle :

« Ma mère !... Ma mère !... s’écria-t-il. Moi, te faire un reproche !... Serais-je assez dénaturé...

– Jean, répondit Mlle Marthe, votre mère est la mienne ! »

Mme Keller avait ouvert ses bras, et tous deux se réunirent sur son cœur.

Si le mariage n’était pas fait devant les hommes, puisque les circonstances actuelles le rendaient impossible, du moins était-il fait devant Dieu. Il n’y avait plus qu’à prendre les dernières dispositions pour partir.

Et, en effet, ce soir-là, il fut définitivement arrêté que nous quitterions Belzingen, la Prusse et cette Allemagne, où la déclaration de guerre faisait aux Français une situation intenable. La question du procès ne pouvait plus maintenant retenir la famille Keller. D’ailleurs, nul doute que l’issue en fût indéfiniment

retardée, et on ne pouvait l'attendre.

Voici ce qui fut encore décidé. M. et Mlle de Lauranay, ma sœur et moi, nous reviendrions en France. À cet égard, pas d'hésitation, puisque nous étions Français. Pour Mme Keller et son fils, les convenances voulaient qu'ils restassent à l'étranger, tant que durerait cette abominable guerre. En France, ils eussent pu rencontrer des Prussiens dans le cas où notre pays aurait été envahi par les alliés. Ils résolurent donc de se réfugier dans les Pays-Bas, où ils attendraient la fin des événements. Quant à partir tous ensemble, cela allait de soi, et, lorsque nous nous séparerions, ce ne serait que sur la frontière française.

Ceci convenu, nos préparatifs nécessitant quelques jours encore, le départ fut fixé au 2 juillet.

XI

À dater de ce moment, il se fit dans la situation des deux familles une sorte de détente. Morceau avalé n'a plus de goût, comme on dit. M. Jean et Mlle Marthe étaient dans la situation d'époux qui sont obligés de se quitter momentanément. La partie la plus périlleuse du voyage, c'est-à-dire la traversée de l'Allemagne, au milieu de troupes en marche, ils la feraient ensemble. Puis, ils se sépareraient jusqu'à la fin de la guerre. On ne prévoyait pas, alors, que ce fût le début d'une longue lutte avec toute l'Europe, cette lutte prolongée par l'Empire durant une suite d'années glorieuses, et qui devait se terminer au profit des puissances coalisées contre la France !

Quant à moi, j'allais enfin pouvoir rejoindre, et j'espérais arriver à temps pour que le maréchal des logis Natalis Delpierre fût à son poste, quand il faudrait faire le coup de feu contre les soldats de la Prusse et de l'Autriche.

Les préparatifs de départ devaient être aussi secrets que possible. Il importait de ne point attirer l'attention, surtout celle des agents de la police. Mieux valait

quitter Belzingen, sans que personne le sût, pour ne pas se voir tirer à Dieu et à diable.

Je comptais bien qu'aucun obstacle ne viendrait nous arrêter. Or, je comptais sans mon hôte. Je dis mon hôte, et pourtant, je n'aurais pas voulu l'héberger, même à deux florins la nuit, car il s'agissait du lieutenant Frantz.

J'ai dit plus haut que le mariage de M. Jean Keller et de Mlle Marthe de Lauranay avait été ébruité, malgré toutes les précautions prises. Toutefois, on ne savait pas que, depuis la veille, il eût été remis à une époque plus ou moins éloignée.

Il s'en suit donc que le lieutenant devait croire que ce mariage allait être prochainement célébré et il fallait craindre qu'il voulût mettre ses menaces à exécution.

En réalité, Frantz von Grawert n'avait qu'une manière d'empêcher ou de retarder ce mariage, c'était de provoquer M. Jean, de l'amener sur le terrain, de le blesser ou de le tuer.

Mais sa haine serait-elle assez forte pour lui faire oublier sa position, sa naissance, au point qu'il condescendrait à se battre avec M. Jean Keller ?

Eh bien, qu'on se rassure, s'il en arrivait là, il trouverait à qui parler. Seulement, dans les circonstances où nous étions, au moment de quitter le

territoire prussien, il fallait redouter les conséquences d'un duel. Je ne cessais d'être très anxieux à ce sujet. On me rapportait que le lieutenant ne dérageait plus. Aussi, craignais-je qu'il ne se portât à un acte de violence.

Quel malheur que le régiment de Leib n'eût pas encore reçu l'ordre de quitter Belzingen ! Le colonel et son fils seraient loin déjà, du côté de Coblentz ou de Magdebourg. J'aurais été moins inquiet, ma sœur aussi, car elle partageait mes appréhensions. Dix fois par jour, j'allais du côté de la caserne, afin de voir s'il se préparait quelque mouvement. Le moindre indice m'eût sauté aux yeux. Et, jusqu'alors, rien n'indiquait un prochain départ.

Il en fut de même le 29, de même le 30. J'étais heureux de compter que nous n'avions plus que vingt-quatre heures à rester en deçà de la frontière.

J'ai dit que nous devions voyager tous ensemble. Cependant, pour ne point éveiller les soupçons, on convint que Mme Keller et son fils ne partiraient pas en même temps que nous. Ils nous rejoindraient à quelques lieues au-delà de Belzingen. Une fois hors des provinces prussiennes, nous aurions moins à craindre des agissements de Kalkreuth et de ses limiers.

Pendant cette journée, le lieutenant passa plusieurs fois devant la maison de Mme Keller. Il s'arrêta même

comme s'il eût voulu y entrer pour régler ses affaires en personne. À travers la jalousie, je le voyais sans qu'il s'en aperçût, ses lèvres serrées, ses poings qui s'ouvraient et se fermaient, enfin tous les signes d'une irritation poussée à l'extrême. En vérité, il eût ouvert la porte, il eût demandé M. Jean Keller, que je n'en aurais pas été autrement surpris. Très heureusement, la chambre de M. Jean prenait vue sur la façade latérale, et il ne remarqua rien de ce manège.

Mais, ce que ne fit pas le lieutenant ce jour-là, d'autres le firent pour lui.

Vers quatre heures, un soldat du régiment de Leib vint demander M. Jean Keller.

Celui-ci se trouvait seul avec moi, à la maison, et prit communication d'une lettre que lui apportait ce soldat.

Quelle fut sa colère, quand il eut achevé de la lire !

Cette lettre était de la dernière insolence envers M. Jean, injurieuse aussi pour M. de Lauranay. Oui ! l'officier von Grawert était descendu jusqu'à insulter un homme de cet âge ! En même temps, il mettait en doute le courage de Jean Keller – un demi-Français qui ne devait avoir qu'une demi-bravoure ! Il ajoutait que si son rival n'était pas un lâche, on le verrait bien à la manière dont il recevrait deux de ses camarades qui

viendraient lui rendre visite dans la soirée.

Pour moi, nul doute à cet égard, le lieutenant Frantz n’ignorait plus que M. de Lauranay se préparait à quitter Belzingen, que Jean Keller devait le suivre, et, sacrifiant sa morgue à sa passion, il voulait empêcher ce départ.

Devant une injure qui s’adressait non seulement à lui, mais aussi à la famille de Lauranay, je crus que je ne parviendrais pas à contenir M. Jean.

« Natalis, me dit-il d’une voix altérée par la colère, je ne partirai pas sans avoir châtié cet insolent ! Je ne partirai pas avec cette tache ! C’est indigne de venir m’insulter dans tout ce que j’ai de plus cher ! Je lui ferai voir, à cet officier, qu’un demi-Français, comme il m’appelle, ne recule pas devant un Allemand ! »

Je voulus calmer M. Jean, faire ressortir les conséquences d’une rencontre avec le lieutenant. S’il le blessait, il pouvait s’attendre à des représailles qui nous susciteraient mille embarras. S’il était blessé, comment s’effectuerait notre départ ?

M. Jean ne voulut rien entendre. Au fond, je le comprenais. La lettre du lieutenant dépassait toutes les bornes. Non ! Il n’est pas permis d’écrire de ces choses-là ! Ah ! si j’avais pu prendre l’affaire à mon compte, quelle satisfaction ! Rencontrer cet insolent, le

provoquer, m’aligner avec lui à la pointe, à la contre-pointe, au pistolet d’arçon, à tout ce qui aurait convenu, et se battre jusqu’à ce que l’un de nous deux fût par terre ! Et si c’eût été lui, je n’aurais pas eu besoin d’un mouchoir de six quarts pour le pleurer !

Enfin, puisque les deux camarades du lieutenant étaient annoncés, il fallait les attendre.

Tous deux vinrent dans la soirée, vers huit heures.

Très heureusement, Mme Keller se trouvait alors en visite chez M. de Lauranay. Mieux valait qu’elle ne sût rien de ce qui allait se passer.

De son côté, ma sœur Irma était sortie pour régler quelques derniers comptes chez les marchands. Cela resterait donc entre M. Jean et moi.

Les officiers, deux lieutenants, se présentèrent avec leur arrogance naturelle, ce qui ne m’étonna pas. Ils voulurent faire valoir qu’un noble, un officier, lorsqu’il consentait à se battre avec un simple bourgeois du commerce... Mais M. Jean les coupa net par son attitude, et se borna à dire qu’il était aux ordres de M. Frantz von Grawert. Inutile d’ajouter de nouvelles insultes à celles que contenait déjà la lettre de provocation. Ceci fut envoyé et bien envoyé.

Les officiers se décidèrent donc à remettre leur jactance au fourreau.

L’un d’eux fit alors observer qu’il convenait de régler sans retard les conditions du duel, car le temps pressait.

M. Jean répondit qu’il acceptait toutes conditions d’avance. Il demandait seulement qu’on ne mêlât aucun nom étranger à cette affaire, et que la rencontre fût tenue aussi secrète que possible.

À cela les deux officiers ne firent aucune objection. Ils n’avaient point à en faire, puisque, finalement, M. Jean s’en remettait à eux pour les conditions.

On était au 30 juin. Le duel fut fixé au lendemain, neuf heures du matin. Il aurait lieu dans un petit bois qui se trouve à gauche en remontant la route de Belzingen à Magdebourg. À ce sujet, pas de difficultés.

Les deux adversaires se battraient au sabre, et ne s’arrêteraient que lorsque l’un d’eux serait mis hors de combat.

Admis encore. À toutes ces propositions M. Jean ne répondait que par un signe de tête.

Un des officiers dit alors – l’insolence reprenant le dessus – que, sans doute, M. Jean Keller se trouverait là à neuf heures juste, heure convenue...

À quoi M. Jean Keller répondit que si M. von Grawert ne se faisait pas plus attendre que lui, tout pourrait être terminé à neuf heures un quart.

Sur cette réponse, les deux officiers se levèrent, saluèrent assez cavalièrement et quittèrent la maison.

« Vous connaissez le maniement du sabre ? demandai-je aussitôt à M. Jean.

– Oui, Natalis. Maintenant, occupons-nous de mes témoins. Vous serez l'un d'eux ?

– À vos ordres, et fier de l'honneur que vous me faites ! Pour l'autre, vous devez avoir à Belzingen quelque ami qui ne refusera pas de vous rendre ce service ?

– Je préfère m'adresser à monsieur de Lauranay qui, j'en suis sûr, ne me refusera pas.

– Non, certes !

– Ce qu'il faut éviter surtout, c'est que ma mère, Marthe et votre sœur, Natalis, soient prévenues. Il est inutile d'ajouter de nouvelles inquiétudes à celles qui ne les accablent que trop déjà.

– Votre mère et Irma vont bientôt rentrer, monsieur Jean, et puisqu'elles ne quitteront plus la maison avant demain, il est impossible qu'elles apprennent...

– J'y compte, Natalis, et comme nous n'avons pas de temps à perdre, allons chez M. de Lauranay.

– Allons, monsieur Jean. Votre honneur ne pourrait être en de meilleures mains. »

Précisément, Mme Keller et Irma, accompagnées de Mlle de Lauranay, rentrèrent au moment où nous allions sortir. M. Jean dit à sa mère qu'une course nous retiendrait dehors, une heure environ, qu'il s'agissait de terminer l'affaire des chevaux nécessaires pour le voyage, et qu'il la priait de reconduire Mlle Marthe, au cas où nous tarderions à revenir.

Mme Keller ni ma sœur ne se doutaient de rien. Cependant Mlle de Lauranay avait jeté un regard inquiet sur Jean Keller.

Dix minutes plus tard, nous arrivions chez M. de Lauranay. Il était seul. On pouvait parler en toute liberté.

M. Jean le mit au courant. Il lui montra la lettre du lieutenant von Grawert. M. de Lauranay frémit d'indignation en la lisant. Non ! Jean ne devait pas partir sous le coup d'une pareille insulte ! Il pouvait compter sur lui.

M. de Lauranay voulut alors revenir chez Mme Keller, afin d'y reprendre sa petite fille.

Nous sortîmes tous les trois. En redescendant la rue, l'agent de Kalkreuth se croisa avec nous. Il me lança un coup d'œil qui me parut singulier. Et comme il venait du côté de la maison Keller, j'eus comme un pressentiment que le coquin se réjouissait d'avoir fait

quelque mauvais coup.

Mme Keller, Mlle Marthe et ma sœur étaient dans la petite salle du bas. Elles me parurent troublées. Savaient-elles donc quelque chose ?

« Jean, dit Mme Keller, c'est une lettre que l'agent de Kalkreuth vient d'apporter pour toi ! »

Cette lettre portait le cachet de l'administration militaire.

Voici ce qu'elle contenait :

« Tous les jeunes gens d'origine prussienne, jusqu'à vingt-cinq ans, sont appelés au service. Le nommé Jean Keller est incorporé dans le régiment de Leib, en garnison à Belzingen. Il devra avoir rejoint demain, 1er juillet, avant onze heures du matin. »

XII

Quel coup ! Une mesure générale d’incorporation prise par le gouvernement prussien ! Jean Keller, âgé de moins de vingt-cinq ans, atteint par cette levée ! Lui, obligé de partir, de marcher avec les ennemis de la France ! Et aucun moyen de se soustraire à cette obligation !

D’ailleurs n’eût-il pas manqué à son devoir ? Il était Prussien ? Songer à déserter ?... Non ! Cela ne se pouvait pas !... Cela ne se pouvait pas !

Puis, pour comble de malheur, M. Jean allait précisément servir dans ce régiment de Leib, commandé par le colonel von Grawert, le père du lieutenant Frantz, son rival, maintenant son supérieur !

Qu’aurait-il pu faire de plus, le mauvais sort, pour accabler la famille Keller, et avec elle tous ceux qui lui touchaient de si près !

Vraiment, il était heureux que le mariage eut été remis ! Voit-on M. Jean, marié de la veille, forcé de rejoindre son régiment pour se battre contre les compatriotes de sa femme !

Tous, accablés, nous étions restés silencieux. Des larmes coulaient des yeux de Mlle Marthe et de ma sœur Irma. Mme Keller ne pleurait pas. Elle ne l'aurait pu. Son immobilité était celle d'une morte. M. Jean, les bras croisés, regardait autour de lui, se raidissant contre le sort. J'étais hors de moi. Est-ce que les gens qui nous faisaient tant de mal ne le paierait pas un jour ou l'autre ?

Alors M. Jean dit :

« Mes amis, que rien ne soit changé à vos projets ! Vous deviez partir demain pour la France, partez. Ne restez pas une heure de plus dans ce pays. Ma mère et moi, nous comptions nous retirer dans quelque coin, hors d'Allemagne... Ce n'est plus possible maintenant. Natalis, vous emmènerez votre sœur avec vous...

– Jean, je resterai à Belzingen !... répondit Irma. Je ne quitterai pas votre mère !

– Vous ne le pouvez...

– Nous resterons aussi ! s'écria Mlle Marthe.

– Non ! dit Mme Keller, qui venait de se relever, partez tous. Que je reste, moi, bien ! Je n'ai rien à craindre des Prussiens !... Est-ce que je ne suis pas allemande ! »

Et elle se dirigea vers la porte, comme si son contact eut dû nous répugner.

« Ma mère !... s’écria M. Jean, en s’élançant vers elle.

– Et que veux-tu, mon fils ?

– Je veux... répondit Jean, je veux que toi aussi tu partes ! Je veux que tu les suives en France, dans ton pays ! Moi, je suis soldat ! Mon régiment peut être déplacé d’un jour à l’autre !... Tu serais seule ici, toute seule, et il ne faut pas que cela soit...

– Je resterai, mon fils !... Je resterai, puisque tu ne peux plus m’accompagner...

– Et lorsque je quitterai Belzingen ?... reprit M. Jean, qui avait saisi le bras de sa mère.

– Je te suivrai, Jean !... »

Cette réponse fut faite d’un ton si résolu que M. Jean garda le silence. Ce n’était pas l’instant de discuter avec Mme Keller. Plus tard, demain, il causerait avec elle, il la ramènerait à une appréciation plus juste de la situation. Est-ce qu’une femme pouvait accompagner une armée en marche ? À quels dangers ne serait-elle pas exposée ? Je le répète, il ne fallait pas la contredire en ce moment. Elle réfléchirait, elle se laisserait persuader.

Puis, sous le coup d’une émotion violente, on se sépara.

Mme Keller n’avait pas même embrassé Mlle Marthe, – celle qu’une heure avant, elle nommait sa fille !

Je regagnai ma petite chambre. Je ne me couchai pas. Est-ce que j’aurais pu dormir ? Je ne songeais même point à notre départ. Et pourtant il fallait bien qu’il s’effectuât à la date convenue. Je ne pensais qu’à Jean Keller, incorporé dans ce régiment, et peut-être sous les ordres du lieutenant Frantz ! Des scènes de violence se présentaient à mon esprit. Comment M. Jean pourrait-il les supporter de la part de cet officier ? Il le faudrait pourtant !... Il serait soldat !... Il n’aurait plus un mot à dire, plus un geste à faire !... La terrible discipline prussienne pèserait sur lui !... C’était horrible !

« Soldat ? Non, il ne l’est pas encore, me disais-je. Il ne le sera que demain, lorsqu’il aura pris place dans le rang. Jusque-là, il s’appartient ! »

Voilà de quelle façon j’arrivais à raisonner – à déraisonner plutôt ! De ces idées, il m’en passait des flottes dans le cerveau ! J’étais engrené à divaguer sur toutes ces choses !

« Oui, me répétais-je, demain, à onze heures, quand il aura rejoint son régiment, il sera soldat !... Jusque-là, il a le droit de se battre avec ce Frantz !... Et il le tuera !... Il faut qu’il le tue, ou, plus tard, le lieutenant

n’aurait que trop d’occasions de se venger !... »

Quelle nuit je passai ! Non ! Je n’en souhaité pas de pareille à mon pire ennemi !

Vers trois heures, je m’étais jeté sur mon lit, tout habillé. Je me relevai à cinq heures, et j’allai sans bruit me placer près de la porte de la chambre à M. Jean.

Il était levé, lui aussi. Je retins alors ma respiration. Je prêtai l’oreille.

Je crus entendre que M. Jean écrivait. Sans doute, quelques dernières dispositions pour le cas où cette rencontre lui serait fatale ! Parfois, il faisait deux ou trois pas, puis venait se rasseoir, et la plume recommençait à grincer sur le papier. Nul autre bruit dans la maison.

Je ne voulus point troubler M. Jean, je rentrai dans ma chambre, et, vers six heures, je descendis dans la rue.

La nouvelle de la levée s’était ébruitée. Elle produisait un effet extraordinaire. Cette mesure atteignait presque tous les jeunes gens de la ville, et, je dois le dire, d’après ce que j’observai, elle fut reçue avec un déplaisir universel. C’était dur, en somme, car les familles n’y étaient nullement préparées. On ne s’y attendait pas. En quelques heures, il fallait partir, sac au dos, fusil sur l’épaule.

Je fis les cent pas devant la maison. Il avait été convenu que M. Jean et moi, nous irions chercher M. de Lauranay, vers huit heures, pour nous rendre au rendez-vous. Si M. de Lauranay fût venu nous rejoindre, cela aurait pu éveiller quelque soupçon.

J'attendis jusqu'à sept heures et demie. M. Jean n'était pas encore descendu.

De son côté, Mme Keller n'avait pas paru dans le salon du rez-de-chaussée.

À ce moment Irma vint me retrouver.

« Que fait M. Jean ? lui demandai-je.

– Je ne l'ai pas aperçu, me répondit-elle. Il ne doit pas être sorti, pourtant. Peut-être ferais-tu bien de voir un peu...

– C'est inutile, Irma, je l'ai entendu aller et venir dans sa chambre ! »

Et alors, nous causâmes, non du duel, – ma sœur devait l'ignorer, – mais de la situation si grave que cette mesure d'incorporation venait de créer à Jean Keller. Irma était désespérée, et, de se séparer de sa maîtresse dans de telles circonstances, cela lui brisait le cœur.

Un peu de bruit se fit entendre à l'étage supérieur. Ma sœur rentra et revint me dire que M. Jean était près de sa mère.

Je pensai qu'il avait voulu l'embrasser comme il le faisait chaque matin. Dans son idée, c'était peut-être un dernier adieu, un dernier baiser qu'il lui donnait !

Vers huit heures, on descendit l'escalier. M. Jean se montra sur le seuil de la maison.

Irma venait de partir.

M. Jean vint à moi et me tendit la main.

« Monsieur Jean, lui dis-je, il est déjà huit heures, et nous devons aller... »

Il ne me fit qu'un signe de la tête, comme si cela lui eût trop coûté de répondre.

Il était temps d'aller chercher M. de Lauranay.

Nous remontâmes donc la rue, et nous avions fait trois cents pas environ, quand un soldat du régiment de Leib s'arrêta en face de M. Jean.

« Vous êtes Jean Keller ? dit-il.

– Oui !

– Voilà pour vous. »

Et il présentait une lettre.

« Qui vous envoie ? demandai-je.

– Le lieutenant von Melhis. »

C'était un des témoins du lieutenant Frantz. Il me

passa un frisson. M. Jean ouvrit la lettre. Voici ce qu’il lut :

« Par suite de circonstances nouvelles, un duel est maintenant impossible entre le lieutenant Frantz von Grawert et le soldat Jean Keller.

« R.-G. von Melhis. »

Mon sang ne fit qu’un tour ! Un officier ne peut se battre avec un soldat, soit ! Mais, « soldat », Jean Keller ne l’était pas ! Il s’appartenait pour quelques heures encore !

Vrai Dieu ! il me semble qu’un officier français n’aurait pas agi de la sorte ! Il eût rendu raison à l’homme qu’il avait offensé, insulté mortellement ! Il serait venu sur le terrain...

Là-dessus, je m’arrête ! J’en dirais de trop ! Et, pourtant, en y réfléchissant, ce duel était-il possible ?...

M. Jean avait déchiré la lettre, il l’avait rejetée avec un geste de mépris, et rien que ces mots s’échappèrent de ses lèvres :

« Le misérable ! »

Puis, il me fit signe de le suivre, et nous revînmes lentement vers la maison.

La colère me suffoquait à ce point que je dus rester dehors. Je m'éloignai même, sans savoir de quel côté je me dirigeais. Ces complications, que nous réservait l'avenir, m'obsédaient le cerveau. Tout ce qui me revient, c'est que j'allai prévenir M. de Lauranay que le duel n'aurait pas lieu.

Il faut croire que je n'avais plus la notion du temps, car il me sembla que je venais de quitter M. Jean, quand, vers dix heures, je me retrouvai devant la maison de Mme Keller.

M. et Mlle de Lauranay se trouvaient là. M. Jean se préparait à les quitter.

Je passe sur la scène qui suivit. Je n'aurais pas la plume qu'il faut pour en retracer les détails. Je me contenterai de dire que Mme Keller tint à se montrer très énergique, ne voulant pas donner à son fils l'exemple de la faiblesse. De son côté, M. Jean fut assez maître de lui pour ne pas s'abandonner en présence de sa mère et de Mlle de Lauranay.

Au moment de se séparer, Mlle Marthe et lui se jetèrent une dernière fois dans les bras de Mme Keller... Puis la porte de la maison se ferma.

M. Jean était parti !... Soldat prussien !... Nous serait-il jamais donné de le revoir !

Le soir même, le régiment de Leib recevait l'ordre

de se rendre à Borna, petit village situé à quelques lieues de Belzingen, presque à la frontière du district de Postdam.

Je dirai maintenant que, malgré toutes les raisons que put faire valoir M. de Lauranay, malgré nos plus vives instances, Mme Keller persista dans cette idée de suivre son fils. Le régiment allait à Borna, elle irait à Borna. Là-dessus, M. Jean n'avait rien pu obtenir d'elle.

Quant à nous, notre départ devait s'effectuer le lendemain. À quelle scène déchirante je m'attendais, lorsque ma sœur dirait un dernier adieu à Mme Keller ! Irma aurait voulu rester, accompagner sa maîtresse partout où celle-ci voudrait aller... Et moi... je n'aurais pas eu la force de l'emmener malgré elle !... Mme Keller refusa... Ma sœur dut se soumettre.

Dans l'après-midi, nos préparatifs étaient achevés, lorsque tout fut remis en question.

Vers cinq heures, M. de Lauranay reçut la visite de Kalkreuth en personne.

Le directeur de police lui notifia que, ses projets de départ étant connus, il se voyait dans la nécessité de lui donner ordre de les suspendre – quant à présent du moins. Il fallait attendre les mesures qu'il conviendrait au gouvernement de prendre relativement aux Français

résidant actuellement en Prusse. Jusque-là, Kalkreuth ne pourrait délivrer de passeports, faute de quoi tout voyage devenait impossible.

Quant au nommé Natalis Delpierre, ce fut bien autre chose ! À moi, touché ! comme on dit. Il paraît que le frère d'Irma avait été dénoncé, sous l'accusation d'espionnage, et Kalkreuth, qui ne demandait pas mieux, d'ailleurs, que de le considérer comme espion, s'apprêtait à le traiter en conséquence. Après tout, peut-être avait-on appris qu'il appartenait au régiment de Royal-Picardie ? Pour le succès des Impériaux, il importait, sans doute, qu'il y eût un soldat de moins dans l'armée française ! En temps de guerre, on ne saurait trop diminuer les forces de l'ennemi !

Aussi, ce jour-là, je me vis appréhendé, malgré les supplications de ma sœur et de Mme Keller, puis emmené d'étape en étape jusqu'à Postdam, et finalement écroué dans la citadelle.

Quelle rage je ressentis, je n'ai pas besoin de le dire ! Séparé de tous ceux que je chérissais ! Ne pouvoir m'échapper pour regagner mon poste, à la frontière, au moment où allaient éclater les premiers coups de feu !...

À quoi bon s'étendre là-dessus. J'observerai simplement qu'on ne m'interrogea même pas, qu'on me mit au secret, que je ne pus communiquer avec

personne, que pendant six semaines je n'eus aucune nouvelle du dehors. Mais le récit de ma captivité m'entraînerait trop loin. Mes amis de Grattepanche voudront bien attendre que je la leur raconte par le menu. Qu'ils se contentent, pour le moment, de savoir que le temps me parut long, et que les heures s'écoulaient lentes comme la fumée de mai ! Toutefois, paraît-il, je devais me trouver heureux de ne point passer en jugement, car « mon affaire était claire ! » avait dit Kalkreuth. À ce compte-là, je pouvais craindre de rester prisonnier jusqu'à la fin de la campagne.

Il n'en fut rien, cependant. Un mois et demi après, le 15 août, le commandant de la citadelle me rendait la liberté, et on me reconduisait à Belzingen, sans même avoir eu la politesse de me dire quels faits avaient motivé mon arrestation.

Si je fus heureux de revoir Mme Keller, ma sœur, M. et Mlle de Lauranay, qui n'avaient pu quitter Belzingen, je n'insiste pas. Comme le régiment de Leib n'avait pas encore dépassé Borna, Mme Keller était restée à Belzingen. M. Jean écrivait quelquefois, autant qu'il le pouvait, sans doute. Et, malgré la réserve de ses lettres, on sentait tout ce qu'il y avait d'horrible dans sa situation.

Toutefois, si on m'avait rendu la liberté, on ne me laissait pas libre de rester en Prusse, – ce dont je ne me

plaignis point, je vous prie de le croire.

En effet, un arrêté avait été pris par le gouvernement pour expulser les Français du territoire. En ce qui nous concernait, nous avions vingt-quatre heures pour quitter Belzingen, et vingt jours pour sortir d'Allemagne.

Quinze jours avant venait de paraître le manifeste de Brunswick, qui menaçait la France de l'invasion des coalisés !

XIII

Il n’y avait pas un jour à perdre. Nous avions environ cent cinquante lieues à faire avant d’atteindre la frontière de France, – cent cinquante lieues à travers un pays ennemi, sur des routes embarrassées de régiments en marche, cavaliers et fantassins, sans compter tous ces traînards qui suivent une armée en campagne. Bien que nous nous fussions assurés des moyens de transport, il pouvait arriver qu’ils nous fissent défaut en route. S’ils manquaient, nous serions dans l’obligation d’aller à pied. En tout cas, il fallait compter avec les fatigues d’un aussi long parcours. Étions-nous certains de rencontrer des auberges, d’étape en étape, pour y prendre repas ou repos ? Non, évidemment. Seul, accoutumé aux privations, aux longs cheminements, habitué à pâmer les plus vigoureux marcheurs, je n’eusse pas été gêné de me tirer d’affaire ! Mais, avec M. de Lauranay, un vieillard de soixante-dix ans, et deux femmes, Mlle Marthe et ma sœur, il ne fallait pas demander l’impossible.

Enfin, je ferais de mon mieux pour les ramener sains et saufs en France, et je savais que chacun y mettrait du

sien.

Donc, je l'ai dit, nous n'avions pas de temps de reste. D'ailleurs, la police allait être sur nos talons. Vingt-quatre heures pour quitter Belzingen, vingt jours pour évacuer le territoire allemand, cela devait suffire si nous n'étions pas arrêtés en route. Les passeports que Kalkreuth nous délivra le soir même ne seraient valables que pour cette période. Ce délai expiré, nous pourrions être arrêtés et détenus jusqu'à la fin de la guerre ! Quant à ces passeports, ils imposaient un itinéraire dont il nous était défendu de nous écarter, et il fallait qu'ils fussent visés dans les villes ou villages indiqués par étapes.

Au surplus, il était probable que les événements allaient se dérouler avec une extrême rapidité. Peut-être la mitraille et les boulets s'échangeaient-ils en ce moment sur la frontière ?

Au manifeste du duc de Brunswick, la nation, par la bouche de ses députés, avait répondu comme il convenait, et le président de l'Assemblée Législative venait de jeter à la France ces paroles retentissantes :

« La patrie est en danger ! »

Le 15 août, dès les premières heures du matin, nous étions prêts à partir. Toutes les affaires étaient réglées. L'habitation de M. de Lauranay devait rester aux soins

d’un vieux domestique, Suisse d’origine, à son service depuis de longues années, et sur le dévouement duquel il pouvait compter. Ce brave homme mettrait tous ses soins à faire respecter la propriété de son maître.

Quant à la maison de Mme Keller, en attendant qu’elle eût trouvé acquéreur, elle continuerait d’être habitée par la servante, qui était de nationalité prussienne.

Ce matin même, nous apprîmes que le régiment de Leib venait de quitter Borna, se dirigeant vers Magdebourg.

M. de Lauranay, Mlle Marthe, ma sœur et moi, nous fîmes une dernière tentative pour décider Mme Keller à nous suivre.

« Non, mes amis, n’insistez pas ! répondit-elle. Aujourd’hui même, je prendrai la route de Magdebourg. J’ai le pressentiment de quelque grand malheur, et je veux être là ! »

Nous comprîmes que tous nos efforts seraient vains, que c’était nous heurter à une détermination sur laquelle Mme Keller ne reviendrait pas. Nous n’avions plus qu’à nous dire adieu, après lui avoir indiqué les villes ou villages par lesquels la police nous imposait de passer.

Voici dans quelles conditions allait s’effectuer notre voyage.

M. de Lauranay possédait une vieille berline de poste, dont il ne se servait plus. Cette berline m'avait paru convenable pour ce parcours de cent cinquante lieues que nous avions à franchir. En temps ordinaire il est facile de voyager avec les chevaux des relais établis sur les routes de la Confédération. Mais, par suite de la guerre, comme on réquisitionnait de toutes parts pour le service de l'armée, le transport des munitions et des vivres, il eût été imprudent de compter sur des relais régulièrement fournis.

Aussi, afin d'obvier à cet inconvénient, nous avions décidé de procéder autrement. Je fus chargé par M. de Lauranay de me procurer deux bons chevaux, sans regarder au prix. Comme je m'y connaissais, je me tirai heureusement de cette acquisition. Je trouvai deux bêtes un peu lourdes, peut-être, mais ayant beaucoup de fond. Puis, dans la pensée qu'il faudrait aussi se passer de postillons, je m'offris pour remplir cet office, ce qui fut naturellement accepté. Et ce n'est pas à un cavalier du Royal-Picardie qu'on en eût remontré pour conduire un attelage !

Le 16 août, à huit heures du matin, tout était prêt. Je n'avais plus qu'à monter sur le siège. En fait d'armes, nous possédions une paire de bons pistolets d'arçon, avec lesquels on pourrait tenir les maraudeurs en respect ; en fait de provisions, dans nos coffres, de quoi

suffire aux premiers jours. Il avait été convenu que M. et Mlle de Lauranay occuperaient le fond de la berline, tandis que ma sœur prendrait place sur le devant, en face de la jeune fille. Moi, vêtu d'un bon vêtement et, par surcroît, muni d'une épaisse roulière, je pourrais braver le mauvais temps.

Les derniers adieux furent faits. Nous embrassâmes Mme Keller, avec ce triste pressentiment qui nous serrait le cœur : Devons-nous jamais nous revoir ?

Le temps était assez beau, mais la chaleur serait probablement très forte vers le milieu du jour. Aussi était-ce ce moment que je comptais choisir, entre midi et deux heures, pour laisser reposer mes chevaux – repos indispensable, si l'on voulait qu'ils pussent fournir de bonnes étapes.

Nous étions enfin partis, et, tout en sifflant pour exciter mon attelage, je déchirais l'air avec les virevoltes de mon fouet.

Au delà de Belzingen, nous passâmes, sans avoir trop à souffrir de l'encombrement des routes, occupées par l'armée en marche vers Coblentz.

On ne compte que deux lieues environ de Belzingen à Borna, et nous arrivâmes donc en une heure à cette petite localité.

C'était là que le régiment de Leib avait tenu

garnison pendant quelques semaines. C'était de là qu'il avait été dirigé sur Magdebourg, où Mme Keller allait le rejoindre.

Mlle Marthe éprouva une vive émotion en traversant les rues de Borna. Elle se représentait M. Jean, sous les ordres du lieutenant Frantz, suivant ce chemin que notre itinéraire nous obligeait d'abandonner alors pour prendre la direction du sud-ouest !...

Je ne m'arrêtai point à Borna, ne comptant le faire que quatre lieues plus loin sur la frontière qui délimite à présent la province de Brandebourg. Mais, à l'époque, suivant les anciennes divisions du territoire allemand, c'étaient les routes de la Haute-Saxe que nous allions descendre.

Midi sonnait, lorsque nous atteignîmes ce point de la frontière. Quelques détachements de cavaliers y bivaquaient. Un cabaret isolé s'ouvrait sur le chemin. Là, je pus faire donner le fourrage à mes chevaux.

Nous restâmes trois grandes heures en cet endroit. Pendant cette première journée de voyage, il me paraissait prudent de ménager nos bêtes, de manière à ne point les compromettre en les surmenant dès le début.

En cet endroit, il fallut faire viser nos passeports. Notre qualité de Français nous valut quelques regards

de travers. Peu importait ! Nous étions en règle. D'ailleurs, puisqu'on nous chassait de l'Allemagne, puisque nous avions ordre de vider le territoire dans un délai *de*, c'était le moins qu'on ne nous arrêtât pas en route.

Notre dessein était de passer la nuit à Zerbst. Sauf dans des circonstances exceptionnelles, il avait été décidé, en principe, que nous voyagerions de jour seulement. Les chemins ne semblaient point assez sûrs pour qu'il fut prudent de se hasarder au milieu de l'obscurité. Trop de chenapans couraient le pays. Il ne fallait pas s'exposer à quelque mauvaise rencontre.

J'ajouterai que, dans ces contrées qui se rapprochent du nord, la nuit est courte au mois d'août. Le soleil se lève avant trois heures du matin et ne se couche pas avant neuf heures du soir. La halte ne serait donc que de quelques heures – juste le temps de faire reposer bêtes et gens. Lorsqu'il serait nécessaire de donner un bon coup de collier, on le donnerait.

De la frontière, où la berline s'était arrêtée vers midi, jusqu'à Zerbst, y a de sept à huit lieues, pas plus. Nous pouvions donc enlever cette étape entre trois heures après midi et huit heures du soir.

Toutefois, je vis bien qu'il faudrait compter plus d'une fois avec les embarras et les retards.

Ce jour-là, sur la route, nous eûmes maille à partir avec une espèce de racoleur de chevaux, un grand sec, maigre comme un Vendredi-Saint, hâbleur comme un maquignon, qui voulait absolument réquisitionner notre attelage. C'était, disait-il, pour le service de l'État. Malin, va ! J'imagine que l'État, c'était lui, comme a dit Louis XIV, et qu'il réquisitionnait pour son compte.

Mais, minute ! quoiqu'il en eût, il lui fallut respecter nos passeports et la signature du directeur de police. Nous perdîmes cependant une grande heure à batailler avec ce coquin. Enfin, la berline se remit au trot afin de regagner le temps perdu.

On se trouvait alors sur le territoire qui a formé depuis la principauté d'Anhalt. Les routes y étaient moins encombrées, parce que le gros de l'armée prussienne filait plus au nord, dans la direction de Magdebourg.

Nous n'éprouvâmes aucune difficulté pour atteindre Zerbst – sorte de bourgade de mince importance, à peu près dépourvue de ressources, où nous arrivâmes vers neuf heures du soir. On voyait que les maraudeurs avaient passé par là, et ils ne se gênaient pas de vivre sur le pays. Si peu exigeants que l'on soit, ce n'est pas trop l'être que de prétendre à un gîte pour la nuit. Or, ce gîte, au milieu de ces maisons closes par prudence, nous eûmes quelque peine à l'obtenir. Je vis le moment

où il faudrait rester jusqu'au jour dans la berline. Nous, cela pouvait aller encore, mais nos chevaux ? Ne leur fallait-il pas fourrage et litière ? Je songeais à eux avant tout, et frémissais à la pensée qu'ils pourraient nous manquer en route !

Je proposai donc de continuer afin d'atteindre un autre lieu de halte – Acken, par exemple, à trois lieues et demie de Zerbst, dans le sud-ouest. Nous pouvions y arriver avant minuit, quitte à ne repartir que vers dix heures, le lendemain, afin de ne rien prendre sur le repos de l'attelage.

Toutefois, M. de Lauranay me fit alors observer que nous aurions l'Elbe à franchir, que le passage s'effectuait au moyen d'un bac, et qu'il valait mieux procéder à ce passage pendant le jour.

M. de Lauranay ne se trompait pas. Nous devions rencontrer l'Elbe avant de traverser Acken. Il pouvait se rencontrer là quelques difficultés.

Je dois, pour ne pas l'oublier, mentionner ceci : M. de Lauranay connaissait très bien le territoire allemand depuis Belzingen jusqu'à la frontière française. Pendant plusieurs années, du vivant de son fils, il avait parcouru cette route en toutes saisons, et s'y orientait facilement en consultant sa carte. Moi, j'en étais à la suivre pour la seconde fois seulement. M. de Lauranay devait donc être un guide très sûr, et il n'était que sage de s'en

rapporter à lui.

Enfin, à force de chercher à Zerbst, la bourse à la main, je finis par découvrir, pour nos chevaux écurie et fourrage, pour nous logement et nourriture. Autant d'économisé sur les réserves de la berline.

Ainsi la nuit s'écoula mieux que nous ne l'avions espéré dans cette bourgade de Zerbst.

XIV

Un peu avant d'arriver à Zerbst, notre berline avait roulé sur ce territoire qui forme la principauté d'Anhalt et de ses trois duchés. Le lendemain, nous devions la couper du nord au sud, de manière à gagner la petite ville d'Acken, – ce qui nous ramènerait sur le territoire de la Saxe et le district actuel de Magdebourg. Puis, l'Anhalt reparaîtrait encore, lorsque nous prendrions direction sur Bernsbourg, capitale du duché de ce nom. De là, nous rentrerions une troisième fois en Saxe, à travers le district de Mersebourg. Voilà ce qu'était, en ce temps-là, la confédération germanique, avec ses quelques centaines de petits États ou d'enclaves, que l'Ogre du Petit Poucet eût pu franchir d'une seule enjambée !

On le pense bien, je dis ces choses d'après M. de Lauranay. Il me montrait sa carte, et, du doigt, m'indiquait la disposition des provinces, la situation des principales villes, la direction des cours d'eau. Ce n'est pas au régiment que j'aurais pu suivre un cours de géographie. Et encore, si j'avais su lire !

Ah ! mon pauvre alphabet, brusquement interrompu,

au moment où je commençais d'assembler voyelles et consonnes ! Et mon brave professeur, M. Jean, maintenant le sac au dos, pris dans cette levée avec toute la jeunesse des écoles et du commerce !

Enfin, ne nous appesantissons pas sur ces choses, et reprenons notre chemin.

Depuis la veille au soir, le temps était chaud, orageux, mat, avec de petits morceaux de bleu entre les nuages, mais, comme on dit, à peine ce qu'il en aurait fallu pour la culotte d'un gendarme. Ce jour-là, je poussai mes chevaux, car il importait d'arriver avant la nuit à Bernsbourg – une étape d'une douzaine de lieues. Ce n'était pas impossible, à la condition, pourtant, que le ciel ne vînt pas à se gâter, et surtout qu'il ne se présentât aucun obstacle.

Or, précisément, il y avait l'Elbe qui nous barrait la route, et je craignais d'être arrêté là plus qu'il ne convenait.

Partis de Zerbst à six heures du matin, nous étions arrivés, deux heures après, sur la rive droite de l'Elbe, un assez beau fleuve, large déjà, encaissé dans de hautes rives, hérissées de milliers et de milliers de roseaux.

Heureusement, la chance nous favorisa. Le bac à voitures et à voyageurs se trouvait sur la rive droite, et,

comme M. de Lauranay n’épargna ni les florins, ni les kreutzers, le passeur ne nous fit point trop attendre. En un quart d’heure, la berline et les chevaux furent embarqués.

La traversée s’effectua sans incident. S’il en était ainsi des autres cours d’eau, il ne faudrait pas se plaindre.

Nous étions alors à la petite ville d’Acken, que la berline traversa sans s’y arrêter pour prendre la direction de Bernsbourg.

Je marchais de mon mieux. On s’en doute bien, les routes n’étaient pas ce qu’elles sont aujourd’hui. Des rubans à peine tracés sur un sol inégal, plutôt faits par la roue des voitures que par la main des hommes. Pendant la saison des pluies, elles devaient être impraticables, et, même en été, elles laissaient à désirer. Mais il ne fallait pas être un saint difficile.

On alla toute la matinée sans encombres. Cependant, vers midi, – heureusement pendant notre halte – nous fûmes dépassés par un régiment de pandours en marche. C’était la première fois que je voyais ces cavaliers autrichiens, des espèces de barbares. Ils allaient à fond de train. Ce fut un énorme nuage de poussière qui s’éleva vers le ciel, et dans ce tourbillon miroitaient les reflets rouges des manteaux et la tache noirâtre du bonnet en peau de mouton de ces sauvages.

Bien nous prit d'être alors garés sur le côté de la route, à l'abri de la lisière d'un petit bois de bouleaux, où j'avais remisé la voiture. On ne nous vit pas. Avec de pareils sacs à diables, on ne sait guère ce qui serait arrivé. Nos chevaux auraient pu convenir à ces pandours, et notre berline à leurs officiers. Assurément, si nous avions été sur la route, ils n'auraient pas attendu qu'on leur fit place, et ils nous eussent balayés.

Vers quatre heures du soir, je signalai à M. de Lauranay un point assez élevé, qui dominait la plaine à une bonne lieue dans la direction de l'ouest.

« Ce doit être le château-fort de Bernsbourg », me répondit-il.

En effet, ce château, situé au sommet d'une colline, se laisse apercevoir d'assez loin.

Je pressai les chevaux. Une demi-heure après, nous traversâmes Bernsbourg, où nos papiers furent vérifiés. Puis, très fatigués de cette journée orageuse, après avoir traversé dans un bac la rivière de Saale que nous devions couper encore une fois, nous entrions à Alstleben, vers dix heures du soir. La nuit fut bonne. Nous étions logés dans un hôtel assez convenable, où il ne se trouvait pas d'officiers prussiens, – ce qui assurait notre tranquillité, – et nous en repartions le lendemain, dès dix heures tapant.

Je ne m’arrêterai pas à donner des détails sur les villes, bourgades et villages. Nous n’en voyions que peu de choses, ne voyageant pas pour notre agrément, mais comme des gens qu’on expulse d’un pays qu’ils abandonnent sans regrets, d’ailleurs.

L’important, dans ces diverses localités, était qu’il ne nous arrivât rien de fâcheux, et que nous pussions passer librement de l’une à l’autre.

Cette journée du 18, à midi, nous étions à Hettstadt. Il avait fallu traverser la Wipper, qu’au régiment on n’eût pas manqué d’appeler la Vipère, non loin d’une exploitation de mines de cuivre. Vers trois heures, la berline arrivait à Leimbach, au confluent de la Wipper et du Thalbach – encore un nom plaisant pour les loustics du Royal-Picardie. Après avoir dépassé Mansfeld, dominé par une haute colline qu’un rayon de soleil caressait au milieu de la pluie, puis Sangerhausen, sur la Gena, notre attelage roula à travers un pays riche en mines, avec les dentelures du Harz à l’horizon, et, au jour défaillant, atteignit Artern, bâtie sur l’Unstrüt.

La journée avait été vraiment fatigante – près de quinze lieues, coupées par une seule halte. Je fis donc bien soigner mes chevaux, bonne nourriture en arrivant, bonne litière pour la nuit. Par exemple, cela coûtait gros. Mais M. de Lauranay ne regardait pas à quelques kreutzers de supplément, et il avait raison. Quand les

chevaux n'ont pas mal aux pieds, les voyageurs ne risquent pas d'avoir mal aux jambes.

Le lendemain, partis à huit heures seulement, après avoir eu quelques difficultés avec l'aubergiste. Je sais bien que l'on n'a rien sans rien. Mais je donne le propriétaire de l'hôtel d'Artern comme un des plus féroces écorcheurs de l'empire germanique.

Pendant cette journée, le temps fut détestable. Un gros orage éclata. Les éclairs nous aveuglaient. De violents roulements de tonnerre effrayaient nos bêtes, trempées sous une pluie torrentielle, – une de ces pluies dont on dit chez nous qu'il tombe des curés.

Le lendemain, 19 août, temps de meilleure apparence. La campagne était baignée de rosée sous le souffle de l'aure, qui est l'avant-brise du matin. Pas de pluie. Un ciel toujours orageux, une chaleur accablante. Le sol était montueux. Mes chevaux se fatiguaient. Bientôt, je le prévoyais, je serais obligé de leur donner vingt-quatre heures de repos. Mais auparavant, j'espérais que nous aurions pu atteindre Gotha.

La route traversait alors des terrains assez bien cultivés qui s'étendent jusqu'à Heldmungen, sur la Schmuke, où la berline fit halte.

En somme, nous n'avions pas été très éprouvés depuis quatre jours que nous avions quitté Belzingen.

Et je pensais :

« Si nous avions pu voyager tous ensemble, comme on se fût serré dans le fond de la voiture pour faire place à Mme Keller et à son fils ! Enfin ! »

Notre itinéraire coupait alors cette contrée qui forme le district d'Erfurth, l'un des trois districts de la province de Saxe. Les chemins, assez bien tracés, nous permirent de marcher rapidement. Certainement, j'eusse lancé mes chevaux plus à fond, sans un accident de roue qui ne put être réparé à Weissensee. Il le fut à Tennstedt, par un charron peu habile. Cela ne laissa pas de m'inquiéter pour le reste du voyage.

Si l'étape fut forte ce jour-là, nous étions soutenus par l'espoir d'arriver le soir même à Gotha. Là, on se reposerait – à la condition de trouver un gîte convenable.

Non pour moi, grand Dieu ! Bâti à chaux et à sable, je pouvais supporter de bien autres épreuves. Mais M. de Lauranay et sa demoiselle, s'ils ne se plaignaient pas, me semblaient très fatigués déjà. Ma sœur Irma s'en tirait mieux. Et puis, tout notre petit monde était si triste !

De cinq heures à neuf heures du soir, nous enlevâmes une huitaine de lieues, après avoir passé la Schambach et quitté le territoire de la Saxe pour celui

de Saxe-Cobourg. Enfin, à onze heures, la berline s’arrêtait à Gotha. Nous avions formé le projet d’y séjourner pendant vingt-quatre heures. Nos pauvres bêtes avaient bien gagné un repos d’une nuit et d’un jour. Décidément, en les choisissant, j’avais eu la main heureuse. Rien de tel que de s’y connaître et de ne pas regarder au prix.

J’ai dit que nous n’étions arrivés à Gotha qu’à onze heures du soir. Des formalités aux portes de la ville nous avaient causé quelques retards. Bien certainement, faute de papiers en règle, on nous eût retenus. Agents civils, agents militaires, tous déployaient une excessive sévérité. Il était heureux que le gouvernement prussien, en prononçant notre expulsion, nous eût procuré les moyens de lui obéir. J’en conclus que si nous avions donné suite à notre premier projet de partir avant l’incorporation de M. Jean, Kalkreuth ne nous aurait point octroyé de passeports, et jamais nous n’aurions pu atteindre la frontière. Il fallait donc remercier Dieu d’abord, Sa Majesté Frédéric-Guillaume ensuite, de nous avoir facilité notre voyage. Toutefois, il est inutile d’aller à la Croix devant le temps. C’est un de nos proverbes picards, et il en vaut bien d’autres.

Il y a de bons hôtels à Gotha. Je trouvai aisément aux *Armes de Prusse* quatre chambres très acceptables, et une écurie pour les deux chevaux. Malgré les regrets

que j'eusse de ce retard, je sentais bien qu'il fallait s'y résigner. Heureusement, sur les vingt jours de voyage qui nous étaient alloués, nous n'en avions encore dépensé que quatre, et près du tiers du parcours était fait. Donc, en conservant cette allure, nous devions arriver à la frontière de France dans les délais voulus. Je ne demandais qu'une chose, c'était que le régiment de Royal-Picardie ne tirât pas ses premiers coups avant les derniers jours du mois.

Le lendemain, vers huit heures, je descendis au parloir de l'hôtel, où ma sœur vint me rejoindre.

« M. de Lauranay et Mlle Marthe ?... lui demandai-je.

– Ils n'ont pas encore quitté leurs chambres, me répondit Irma, et il faut les y laisser jusqu'au déjeuner...

– C'est entendu, Irma ! Et toi, où vas-tu ?

– Nulle part, Natalis. Mais, dans l'après-midi, j'irai faire quelques emplettes et renouveler nos provisions. Si tu veux bien m'accompagner ?...

– Volontiers. Je me tiendrai prêt. En attendant, je vais muser un peu par les rues. »

Et me voilà parti à l'aventure.

Que vous dirai-je de Gotha ? Je n'en ai pas vu grand-chose. Il y avait beaucoup de troupes, de

l’infanterie, de l’artillerie, de la cavalerie, des équipages du train. On entendait des sonneries. On voyait relever les postes. À la pensée que tous ces soldats marchaient contre la France, mon cœur se serrait. Quelle douleur c’était de songer que le sol de la patrie serait peut-être envahi par ces étrangers ! Combien de nos camarades succomberaient en voulant le défendre ! Oui ! il fallait que je fusse avec eux pour combattre à mon poste ! C’est que le maréchal des logis Delpierre n’était point comme ces plats d’étain qui ne vont pas au feu !

Pour en revenir à Gotha, j’ai traversé quelques quartiers, j’ai aperçu quelques églises dont les clochers pointaient dans la brume. Décidément, on y rencontrait trop de soldats. Ça me faisait l’effet d’une énorme caserne.

Je rentrai à onze heures, après avoir eu la précaution de faire viser nos passeports comme il nous était enjoint. M. de Lauranay était encore dans sa chambre avec Mlle Marthe. La pauvre demoiselle n’avait point le cœur à sortir, et cela se comprend.

Qu’aurait-elle vu, en effet ? Rien que des choses qui lui auraient rappelé la situation de M. Jean ! Où était-il alors ? Mme Keller avait-elle pu le rejoindre, ou tout au moins suivre son régiment d’étape en étape ? Comment voyageait cette courageuse femme ? Que pourrait-elle si les malheurs qu’elle prévoyait venaient à se

produire ? Et M. Jean, soldat prussien, marchant contre un pays qu'il aimait, qu'il eût été heureux d'avoir le droit de défendre, pour lequel il eût si volontiers versé son sang !

Naturellement, le déjeuner fut triste. M. de Lauranay avait voulu le faire servir dans sa chambre. En effet, des officiers allemands venaient prendre leur repas aux *Armes de Prusse*, et il convenait de les éviter.

Après le déjeuner, M. et Mlle de Lauranay restèrent à l'hôtel avec ma sœur. Moi, j'allai voir si les chevaux ne manquaient de rien. L'hôtelier m'avait accompagné aux écuries. Je vis bien que ce bonhomme voulait me faire causer plus qu'il ne fallait sur M. de Lauranay, sur notre voyage, enfin des choses qui ne le regardaient point. J'avais affaire à un bavard, mais un bavard !... Celui qui lui a coupé le filet ne lui a pas volé ses cinq sols ! Aussi je me tins sur la réserve, et il en fut pour ses frais.

À trois heures nous sortîmes, nous deux ma sœur, pour terminer nos emplettes. Comme Irma parlait l'allemand, elle ne pouvait être embarrassée ni dans les rues ni dans les boutiques. Néanmoins, on reconnaissait aisément que nous étions Français, et cela n'était pas pour nous ménager bon accueil.

Entre trois et cinq heures, nous fîmes un certain nombre de courses, et, en somme, il arriva que je

parcourus Gotha dans ses principaux quartiers.

De ce qui se passait alors en France, des affaires intérieures et extérieures, j'aurais voulu avoir quelques nouvelles. Aussi recommandai-je à Irma de prêter l'oreille à ce qui se disait dans les rues ou dans les boutiques. Même nous n'hésitions pas à nous approcher des groupes où l'on causait avec une certaine animation, à écouter les paroles qui s'échangeaient, bien que ce ne fût pas très prudent de notre part.

En réalité, ce que nous pûmes surprendre n'était pas de nature à satisfaire des Français. Après tout, mieux valait avoir des nouvelles, même mauvaises, que d'être sans.

Je vis aussi de nombreuses affiches étalées sur les murs. La plupart n'annonçaient que des mouvements de troupes ou des soumissions de fournitures pour les armées. Cependant ma sœur s'arrêtait parfois et en lisait les premières lignes.

Une de ces affiches attira plus spécialement mon attention. Elle était écrite en gros caractères noirs sur papier jaune. Je la vois encore, appliquée contre un appentis, au coin d'une échoppe de savetier.

« Tiens, dis-je à Irma, regarde donc cette affiche. Est-ce que ce ne sont pas des chiffres qu'il y a en tête ?... »

Ma sœur s'approcha de l'échoppe et commença à lire...

Quel cri lui échappa ! Nous étions seuls heureusement. Personne ne l'avait entendue.

Et voici ce que disait cette affiche :

« 1000 florins de récompense à qui livrera le soldat Jean Keller, de Belzingen, condamné à mort pour avoir frappé un officier du régiment de Leib, de passage à Magdebourg. »

XV

Comment nous sommes rentrés, ma sœur et moi, à l’hôtel des *Armes de Prusse*, ce que nous avons pu nous dire en y revenant, je l’ai vainement cherché dans mon souvenir ! Peut-être n’avons-nous pas échangé une seule parole ? On aurait pu remarquer le trouble où nous étions, s’en inquiéter même. Il n’en fallait pas plus pour être amenés devant les autorités. On nous eût interrogés, arrêtés peut-être, si l’on avait découvert quels liens nous unissaient à la famille Keller !...

Enfin, nous avions regagné notre chambre, sans avoir rencontré personne. Ma sœur et moi voulions conférer avant de revoir M. et Mlle de Lauranay, afin de bien nous entendre sur ce qu’il convenait de faire.

Nous étions là, nous regardant tous deux, accablés, sans oser prendre la parole.

« Le malheureux !... le malheureux !... Qu’a-t-il fait ? s’écria enfin ma sœur.

– Ce qu’il a fait ? répondis-je. Il a fait ce que j’aurais fait à sa place ! Monsieur Jean a dû être maltraité, injurié par ce Frantz !... Il l’aura frappé...

Cela devait arriver tôt ou tard !... Oui ! j'en aurais fait autant !

– Mon pauvre Jean !... Mon pauvre Jean !... murmurait ma sœur, tandis que les larmes lui coulaient des yeux.

– Irma, dis-je, du courage... il en faut !

– Condamné à mort !...

– Minute ! Il a pris la fuite !... Maintenant, il est hors d'atteintes, et, où qu'il soit, il y est toujours mieux que dans le régiment de ces coquins de Grawert, père et fils !

– Et ces mille florins que l'on promet à quiconque le livrera, Natalis !

– Ces mille florins ne sont encore dans la poche de personne, Irma, et probable que personne ne les touchera jamais !

– Et comment pourra-t-il s'échapper, mon pauvre Jean ! Il est affiché dans toutes les villes, dans tous les villages ! Que de mauvais gueux qui ne demanderont pas mieux que de le livrer ! Les meilleurs ne voudraient même pas le recevoir chez eux pour une heure !

– Ne te désole pas, Irma ! répondis-je. Non !... Rien n'est encore perdu ! Tant que les fusils ne sont pas braqués sur la poitrine d'un homme...

– Natalis !... Natalis !...

– Et encore Irma, les fusils peuvent-ils rater !... Ça s'est vu !... Ne te désole pas !... Monsieur Jean a pu s'enfuir et se jeter dans la campagne !... Il est vivant, et n'est point homme à se laisser prendre !... Il s'en réchappera ! »

Je le dis sincèrement, si je tenais ce langage, ce n'était pas seulement pour rendre un peu d'espoir à ma sœur. Non ! J'avais confiance. Évidemment, le plus difficile pour M. Jean, après le coup, avait été de prendre la fuite. Eh bien, il y avait réussi, et il ne paraissait pas qu'il fût facile de l'atteindre, puisque les affiches promettaient une récompense de mille florins à quiconque parviendrait à s'en emparer ! Non ! Je ne voulais pas désespérer, bien que ma sœur ne voulût rien entendre.

« Et madame Keller ! » dit-elle.

Oui ! Qu'était devenue Mme Keller ?... Avait-elle pu rejoindre son fils ?... Savait-elle ce qui s'était passé ?... Accompagnait-elle M. Jean dans sa fuite ?

« Pauvre femme !... Pauvre mère !... répétait ma sœur. Puisqu'elle a dû rejoindre le régiment à Magdebourg, elle ne peut rien ignorer ! Elle sait que son fils est condamné à mort !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle part de douleurs vous lui faites !

– Irma, répondis-je, je t’en prie, calme-toi ! Si l’on t’entendait ! Tu le sais, madame Keller est une femme énergique ! Peut-être monsieur Jean a-t-il pu la retrouver !... »

Que cela semble surprenant, c’est possible, mais, je le répète, je parlais en toute vérité. Il n’est pas dans ma nature de m’abandonner au désespoir.

« Et Marthe ?... dit ma sœur.

– Mon avis est qu’il faut lui laisser tout ignorer, répondis-je. Cela vaut mieux, Irma. En parlant, nous risquerions de lui faire perdre courage. Le voyage est long encore, et mademoiselle Marthe a besoin de toute sa force d’âme. Si elle venait à apprendre ce qui s’est passé, que monsieur Jean est condamné à mort, qu’il est en fuite, que sa tête est mise à prix, elle ne vivrait plus !... Elle refuserait de nous suivre...

– Oui, tu as raison, Natalis ! Garderons-nous ce secret vis-à-vis de monsieur de Lauranay ?...

– Également, Irma. De le prévenir cela n’avancerait à rien. Ah ! s’il nous était possible de nous mettre à la recherche de madame Keller et de son fils ! Oui ! nous devrions tout dire à monsieur de Lauranay. Mais notre temps est compté. Il nous est interdit de rester sur ce territoire. Bientôt, nous serions mis en arrestation, et je ne vois pas en quoi cela servirait monsieur Jean...

Allons, Irma, il faut se faire une raison. Surtout, que mademoiselle Marthe ne s’aperçoive pas que tu as pleuré !

– Et si elle sort, Natalis, ne peut-elle lire cette affiche, apprendre ainsi...

– Irma, répondis-je, il n’est pas probable que monsieur et mademoiselle de Lauranay quittent l’hôtel dans la soirée, puisqu’ils ne sont pas sortis pendant le jour. D’ailleurs, la nuit venue, il serait bien difficile de lire une affiche. Nous n’avons donc pas à craindre qu’ils soient mis au courant... Ainsi, veille sur toi, ma sœur, et sois forte !

– Je le serai, Natalis ! Je sens que tu as raison !... Oui !... Je me contiendrai !... On ne verra rien au dehors, mais en dedans...

– En dedans, pleure, Irma, car tout cela est bien triste, pleure mais tais-toi !... C’est la consigne ! »

Après le souper, pendant lequel je causai un peu à tort et à travers afin d’attirer l’attention sur moi pour venir en aide à ma sœur, M. et Mlle de Lauranay restèrent dans leur chambre. Je l’avais prévu, et cela valait mieux. Après une visite à l’écurie, je vins les retrouver, et je les engageai à se coucher de bonne heure. Je désirais partir sur le coup de cinq heures du matin, car nous aurions à fournir une étape, sinon très

longue, du moins très fatigante, à travers un pays montueux.

On se mit au lit. Pour mon compte, je dormis assez mal. Tous les événements repassèrent dans mon cerveau. Cette confiance que j'éprouvais, quand il s'agissait de relever le moral de ma sœur, semblait m'échapper maintenant... Les choses tournaient mal... Jean Keller était traqué, livré... N'en est-il pas toujours ainsi, lorsqu'on raisonne dans un demi-sommeil ?

À cinq heures j'étais levé. Je réveillai tout mon monde, et j'allai faire atteler. J'avais hâte de quitter Gotha.

À six heures, chacun ayant repris sa place dans la berline, j'enlevai mes chevaux, qui étaient bien reposés, et je les poussai vivement pendant une traite de cinq lieues. Nous étions arrivés aux premières montagnes de la Thuringe.

Là, les difficultés allaient être grandes, et il faudrait user de ménagement.

Ce n'est pas que ces montagnes soient très élevées. Évidemment, ce ne sont ni les Pyrénées, ni les Alpes. Cependant le pays est dur aux attelages, et il y avait autant de précautions à prendre pour la voiture que pour les chevaux. Presque pas de chemins tracés à cette époque. C'étaient des défilés, très étroits souvent, qu'il

fallait suivre, non sans péril, à travers des gorges boisées ou d'épaisses forêts de chênes, de sapins, de bouleaux et de mélèzes. De là, des lacets fréquents, des sentiers tortueux où la berline ne passait que tout juste entre des croupes à pic et de profonds précipices, au fond desquels grondaient quelques torrents.

De temps à autre, je descendais de mon siège, afin de conduire nos bêtes par la bride. M. de Lauranay, sa demoiselle et ma sœur mettaient pied à terre pour monter les côtes les plus rudes. Tous marchaient courageusement, sans se plaindre, Mlle Marthe malgré sa constitution délicate, M. de Lauranay malgré son âge. D'ailleurs, il fallait souvent faire halte afin de laisser souffler. Combien je m'applaudissais de n'avoir rien dit de ce qui concernait M. Jean ! Si ma sœur désespérait en dépit de mes raisonnements, qu'eut été le désespoir de Mlle Marthe et de son grand-père !...

Pendant cette journée du 21 août, nous ne fîmes pas cinq lieues, en droite ligne s'entend, – car le chemin s'allongeait de mille détours, et tels qu'il nous semblait, parfois, que nous revenions sur nos pas.

Peut-être un guide eût-il été nécessaire ? Mais à qui aurait-on pu se fier ? Des Français à la merci d'un Allemand, lorsque la guerre était déclarée !... Non ! mieux valait ne compter que sur soi pour se tirer d'affaire !

D’ailleurs, M. de Lauranay avait si souvent traversé cette Thuringe qu’il s’orientait sans trop d’embarras. Le plus difficile était de se diriger au milieu des forêts. On y parvenait, cependant, en se guidant sur le soleil, qui ne pouvait nous tromper, car, lui, du moins, n’est pas d’origine allemande.

La berline s’arrêta vers huit heures du soir, sur la lisière d’un bois de bouleaux, étagé aux flancs d’une haute croupe de la chaîne des Thürienger-Walks. Il eût été très imprudent de s’y aventurer pendant la nuit.

En cet endroit, pas d’auberge, pas même une cabane de bûcherons. Il fallait coucher dans la berline ou sous les premiers arbres de la forêt.

On soupa avec les provisions emportées dans les coffres. J’avais dételé les chevaux. Comme l’herbe était abondante au pied de la croupe, je les laissai paître en liberté, mon intention étant de veiller sur eux pendant la nuit.

J’engageai M. de Lauranay, Mlle Marthe et ma sœur à reprendre leurs places dans la berline, où ils pourraient au moins reposer à l’abri. Il faisait une petite pluie, une tombée de bruine assez glaciale, car le pays atteignait déjà une certaine hauteur.

M. de Lauranay m’offrit de passer la nuit avec moi. Je refusai. Ces veilles ne sont plus bonnes à un homme

de son âge. D'ailleurs, j'y suffirais seul. Enveloppé dans ma chaude roulière, avec la ramure des arbres sur ma tête, je ne serais pas à plaindre. J'en avais vu bien d'autres là-bas, dans les prairies d'Amérique, où l'hiver est plus rude qu'en aucun autre climat, et je ne m'inquiétais guère d'une nuit à la belle étoile !

Enfin, tout alla à souhait. Notre tranquillité ne fut aucunement troublée. En somme, la berline valait n'importe quelle chambre des auberges de la contrée. Avec les portières bien closes, il n'y faisait point humide. Avec les manteaux de voyage, il n'y faisait point froid. Et, n'étaient les inquiétudes sur le sort des absents, on y eût parfaitement dormi.

Au petit jour, vers quatre heures, M. de Lauranay quitta la berline et vint me proposer de veiller à ma place, afin que je pusse me reposer une heure ou deux. Craignant de le désobliger si je refusais encore, j'acceptai, et, les poings sur les yeux, la tête dans ma roulière, je fis un bon somme.

À six heures et demie, nous étions tous sur pied.

« Vous devez être fatigué, monsieur Natalis ? me demanda Mlle Marthe.

– Moi ! répondis-je. J'ai dormi comme un loir, tandis que votre grand-père veillait ! En voilà un excellent homme !

– Natalis exagère un peu, répondit M. de Lauranay en souriant, et, la nuit prochaine, il me permettra...

– Je ne vous permettrai rien, monsieur de Lauranay, répliquai-je gaiement. Il ferait beau voir le maître veiller jusqu'au jour, tandis que le domestique...

– Domestique ! fit Mlle Marthe.

– Oui ! domestique... cocher !... Voyons !... Est-ce que je ne suis pas cocher, et un adroit cocher, je m'en flatte ! Mettons postillon, si vous voulez, pour ménager mon amour-propre. Ce n'est pas moins être votre serviteur...

– Non... notre ami, répondit Mlle Marthe, en me tendant la main, et le plus dévoué que Dieu pût nous donner pour nous ramener en France ! »

Ah ! brave demoiselle ! Que ne ferait-on pas pour des gens qui vous disent de ces choses, et avec un tel accent d'amitié ! Oui ! puissions-nous arriver à la frontière ! Puissent Mme Keller et son fils passer à l'étranger, en attendant de se retrouver tous ensemble !

Quant à moi, si l'occasion se présente de me dévouer encore pour eux... *Sufficit !*... et s'il faut y donner sa vie... *Amen !* comme dit le curé de mon village.

À sept heures, nous étions en route. Si cette journée du 21 août n'offrait pas plus d'obstacles que celle

d’hier, nous devions, avant la nuit, avoir traversé ce pays de Thuringe.

En tout cas, elle commença bien. Les premières heures furent dures, sans doute, parce que la route montait entre les croupes au point qu’il fallut parfois pousser aux roues. En somme, on s’en tira sans trop de peine.

Vers midi, nous avions atteint le plus haut d’un défilé qui s’appelle le Gebauër, si mes souvenirs ne me trompent pas, et qui traverse la gorge la plus élevée de la chaîne. Il n’y avait plus qu’à descendre vers l’ouest. Sans se lancer à fond de train – ce qui n’eut pas été prudent – on irait vite.

Le temps n’avait pas cessé d’être orageux. Si la pluie ne tombait plus depuis le lever du soleil, le ciel s’était couvert de ces gros nuages qui ressemblent à d’énormes bombes. Il suffit d’un choc pour qu’elles éclatent. Alors c’est l’orage, qui est toujours à redouter dans les pays de montagnes.

En effet, vers six heures du soir, les roulements du tonnerre se firent entendre. Ils étaient loin encore, mais se rapprochaient avec une excessive rapidité.

Mlle Marthe, blottie dans le fond de la berline, absorbée dans ses pensées, ne semblait pas trop s’effrayer. Ma sœur fermait les yeux et restait

immobile.

« Ne vaudrait-il pas mieux faire halte ? me dit M. de Lauranay en se penchant hors de la portière.

– Probable, répondis-je, et je m'arrêterai à la condition de trouver un endroit convenable pour passer la nuit. Sur cette pente, ce ne serait guère possible.

– De la prudence, Natalis !

– Soyez tranquille, monsieur de Lauranay ! »

Je n'avais pas achevé de répondre qu'un immense éclair enveloppait la berline et les chevaux. La foudre venait de frapper un énorme bouleau sur notre droite. Heureusement, l'arbre s'était abattu du côté de la forêt.

Les chevaux s'étaient violemment emportés. Je sentis que je n'en étais plus maître. Ils descendirent le défilé à fond de train, malgré les efforts que je fis pour les retenir. Eux et moi, nous étions aveuglés par les éclairs, assourdis par les éclats de la foudre. Si ces bêtes affolées faisaient un écart, la berline se précipitait dans les profonds ravins qui bordaient la route.

Soudain, les guides cassèrent. Les chevaux, plus libres, se lancèrent avec plus de furie encore. Une catastrophe inévitable nous menaçait.

Tout à coup, un choc se produisit. La berline venait de heurter le tronc d'un arbre, en travers du défilé. Les

traits se rompirent. Les chevaux sautèrent par-dessus l'arbre. En cet endroit, le défilé faisait un coude brusque, au-delà duquel les malheureuses bêtes disparurent dans l'abîme.

La berline s'était brisée au choc, brisée des roues de devant, mais elle n'avait pas versé. M. de Lauranay, Mlle Marthe et ma sœur en sortirent sans blessures. Moi, si j'avais été jeté du haut du siège, j'étais du moins sain et sauf.

Quel irréparable accident ! Qu'allions-nous devenir, maintenant, sans moyen de transport, au milieu de cette Thuringe déserte ! Quelle nuit nous passâmes !

Le lendemain, 23 août, il fallut reprendre cette pénible route, après avoir abandonné la berline, dont nous n'aurions pu faire usage, même si d'autres chevaux eussent remplacé ceux que nous avions perdus.

J'avais fait un ballot de provisions et d'effets de voyage que je portais sur l'épaule au bout d'un bâton. Nous descendions l'étroit défilé qui, si M. de Lauranay ne se trompait pas, devait aboutir à la plaine. Je marchais en avant. Ma sœur, Mlle Marthe, son grand-père, me suivaient de leur mieux. Je n'estime pas à moins de trois lieues la distance que nous parcourûmes dans cette journée. Le soir venu, lorsque nous fîmes halte, le soleil couchant éclairait les vastes plaines qui

s’étendent, vers l’ouest, au pied des montagnes de la Thuringe.

XVI

La situation était grave ! Et combien elle s'aggraverait encore, si nous ne trouvions à remplacer l'attelage perdu, la berline abandonnée dans les défilés des Thüringier-Walks !

Avant tout, il s'agissait de trouver un refuge pour la nuit. On réfléchirait ensuite.

J'étais fort embarrassé. Pas une cabane aux environs. Je ne savais que faire, quand, en remontant sur la droite, j'aperçus une sorte de hutte, élevée à la limite de la forêt qui s'étageait sur la dernière croupe de la chaîne.

Cette hutte était ouverte au vent sur deux de ses côtés et sa face antérieure. Les ais vermoulus laissaient passer la pluie et la bise. Cependant, les bardeaux du toit avaient résisté, et, s'il venait à pleuvoir, on serait du moins à l'abri.

L'orage de la veille avait si bien nettoyé le ciel que nous n'avions pas eu de pluie pendant la journée. Malheureusement, avec le soir, d'épais nuages revinrent de l'ouest ; puis, au-dessous, il se forma de ces nuées

aqueuses qui semblent ramper sur le sol. Je m'estimai heureux d'avoir trouvé cette hutte, si misérable qu'elle fût, maintenant que la berline nous faisait défaut.

M. de Lauranay avait été très affecté de l'incident, surtout pour sa petite-fille. Une longue route nous séparait encore de la frontière de France. Comment s'achèverait le voyage, et dans les délais voulus, si nous étions forcés de le continuer à pied ? Nous avions donc à causer de ces choses. Mais, d'abord, il fallait aller au plus pressé.

Dans l'intérieur de la hutte, qui ne semblait pas avoir été récemment occupée, le sol était recouvert d'une litière d'herbes sèches. Là, sans doute, se réfugiaient les bergers qui mènent leurs troupeaux paître dans la montagne, sur le dernier renflement de la chaîne de Thuringe. Au bas de la colline se développaient les plaines de la Saxe, dans la direction de Fulda, à travers les territoires de la province du Haut-Rhin.

Sous les rayons du soleil couchant qui les prenaient par l'oblique, ces plaines se relevaient vers l'horizon opposé en faibles ondulations. Elles ressemblaient à des « wastes », nom que l'on donne aux terrains moins arides que les landes. Bien que ces wastes fussent comme hachés de hauteurs, ils ne devaient plus offrir les routes difficiles que nous avions suivies depuis

Gotha.

La nuit venant, j'aidai ma sœur à disposer un peu de nos provisions pour le souper. Trop fatigués, sans doute, par cette marche de toute une journée, M. et Mlle de Lauranay y touchèrent à peine. Irma, non plus, n'avait pas le cœur à manger. La lassitude l'emportait sur la faim.

« Vous avez tort ! répétai-je. Se nourrir d'abord, se reposer ensuite, c'est la méthode du soldat en campagne. Nous aurons besoin de nos jambes, maintenant. Il faut souper, mademoiselle Marthe...

– Je le voudrais, mon bon Natalis, me répondit-elle, que cela me serait impossible !... Demain matin, avant de partir, j'essaierai de prendre quelque nourriture...

– Ce sera toujours un repas de moins ! répliquai-je.

– Sans doute, mais ne craignez rien. Je ne vous retarderai pas en route ! »

Je ne pus rien obtenir, malgré mes vives instances, même lorsque je prêchai d'exemple en dévorant. J'étais résolu à me donner des forces pour quatre, comme si je me fusse attendu, le lendemain, à quadruple besogne.

À quelques pas de la hutte courait une eau limpide, qui se perdait au fond d'un étroit ravin. Quelques gouttes de cette eau, mélangée de shnaps, dont j'avais une gourde pleine, cela pouvait suffire à faire une

boisson réconfortante.

Mlle Marthe consentit à boire deux ou trois gorgées. M. de Lauranay et ma sœur l'imitèrent. Ils s'en trouvèrent bien.

Puis, tous trois allèrent s'étendre dans la hutte, où ils ne tardèrent pas à s'endormir.

J'avais promis de venir prendre ma part de sommeil, avec l'intention bien arrêtée de n'en rien faire. Si j'avais parlé ainsi, c'est que M. de Lauranay aurait voulu veiller avec moi, et il ne fallait pas qu'il s'imposât ce surcroît de fatigue.

Me voilà donc, allant, venant, en sentinelle. On comprend que d'être de faction, cela n'avait rien de nouveau pour un soldat. Par prudence, les deux pistolets, que j'avais retirés de la berline, étaient passés à ma ceinture. Dans ma pensée, il n'était que sage de faire bonne garde.

Aussi avais-je pris la ferme résolution de résister au sommeil, bien que j'eusse les paupières lourdes. Parfois, lorsque mes jambes se dérobaient, je venais m'étendre près de la hutte, l'oreille toujours tendue, l'œil toujours ouvert.

La nuit était très sombre, bien que les basses vapeurs eussent peu à peu remonté dans les hauteurs du ciel. Pas un trou à ce voile épais, pas un scintillement

d’étoile. La lune s’était couchée presque aussitôt que le soleil. Aucune lueur ne se dégageait à travers l’espace.

Cependant, l’horizon était libre de toute brume. Si un feu se fût allumé dans les profondeurs de la forêt ou à la surface de la plaine, je l’aurais certainement aperçu sur l’étendue d’une bonne lieue.

Non ! tout était sombre, en avant, du côté des prairies, en arrière, sous les massifs qui descendaient obliquement de la croupe voisine et s’arrêtaient à l’angle de la hutte.

Du reste, le silence était aussi profond que l’obscurité. Nul souffle ne troublait le calme de l’atmosphère, ainsi qu’il arrive le plus souvent par ces temps lourds, lorsque l’orage ne se dépense même pas en éclairs de chaleur.

Si, pourtant ! Un bruit se faisait entendre : c’était un sifflement continu qui reproduisait les marches et sonneries du régiment de Royal-Picardie. On le devine, Natalis Delpierre se laissait aller involontairement à ses mauvaises habitudes. Il n’y avait d’autre siffleur que lui, à une heure où les oiseaux dormaient sous le feuillage des bouleaux et des chênes.

Et, tout sifflant, je songeais au passé. Je revoyais ce qui s’était fait à Belzingen depuis mon arrivée, le mariage reculé au moment où il allait se conclure, la

rencontre manquée avec le lieutenant von Grawert, l'incorporation de M. Jean, notre expulsion des territoires de l'Allemagne. Puis, dans l'avenir, j'entrevoyais les difficultés qui s'amassaient, Jean Keller, sa tête mise à prix, fuyant avec un boulet au pied – le boulet d'une condamnation à mort, – sa mère ne sachant plus où le rejoindre !...

Et, s'il avait été découvert, si des misérables l'avaient livré pour empocher cette prime de mille florins ?... Non ! Je n'y pouvais croire ! Audacieux et résolu, M. Jean n'était homme ni à se laisser prendre ni à se laisser vendre !

Pendant que je m'abandonnais à ces réflexions, je sentais mes paupières se fermer malgré moi. Je me relevais alors, ne voulant pas succomber au sommeil. J'en étais à regretter que la nature fût si calme pendant cette nuit, l'obscurité si profonde. Il n'y avait pas un seul bruit auquel je pusse me reprendre, pas une lueur sur la campagne ni au plus profond du ciel, à laquelle j'aurais pu attacher mes regards. Et il fallait un effort constant de ma volonté pour ne pas céder à la fatigue.

Cependant le temps s'écoulait. Quelle heure pouvait-il être ? Minuit était-il passé ? Peut-être, car la nuit est assez courte à cette époque de l'année. Aussi je cherchais quelque blanchiment du ciel dans l'est, à la crête des dernières montagnes. Mais rien ne signalait

encore la prochaine montée de l'aube. Je devais donc faire erreur, et en effet je me trompais.

Il me vint alors à l'esprit que, pendant la journée, M. de Lauranay et moi, après avoir consulté la carte du pays, nous avions reconnu ceci : c'est que la première ville importante qu'il nous faudrait traverser, serait Tann, dans le district de Cassel, province de Hesse-Nassau. Là, il serait certainement possible de remplacer la berline. N'importe quel moyen serait bon pour atteindre la France, et, quand nous y serions, nous y serions bien. Toutefois, pour gagner Tann, il fallait compter une douzaine de lieues, et j'en étais là de mes rêvasseries, quand je tressautai soudain.

Je m'étais relevé et prêtais l'oreille... Il me semblait qu'une détonation lointaine venait de se faire entendre. Était-ce un coup de feu ?

Presque aussitôt, une seconde détonation arriva jusqu'à moi. Pas de doute possible, c'était celle d'un fusil ou d'un pistolet. Et même j'avais cru voir comme une lueur rapide à l'horizon des arbres, massés en arrière de la hutte.

Dans la situation où nous étions, au milieu d'un pays presque désert, tout était à craindre. Qu'une bande de traînards ou de pillards vînt à passer sur la route, et nous courions le risque d'être découverts. N'y eût-il qu'une demi-douzaine d'hommes, comment aurions-

nous pu résister ?

Un quart d’heure s’écoula. Je n’avais pas voulu réveiller M. de Lauranay. Il pouvait se faire que cette détonation vînt de quelque chasseur à l’affût d’un sanglier ou d’un chevreuil. En tout cas, par la lueur entrevue, j’en avais estimé la distance à une demi-lieue environ.

J’étais resté debout, immobile, le regard fixé dans cette direction. N’entendant plus rien, je commençai à me rassurer, à me demander même si je n’avais point été le jouet d’une illusion de l’oreille et de l’œil. Quelquefois, on croit ne pas dormir et l’on dort. Ce que l’on prend pour une réalité n’est que la fugitive impression d’un rêve.

Résolu à lutter contre le sommeil, je me mis à marcher d’un bon pas, de long en large, sifflant, sans m’en rendre compte, mes sonneries les plus éclatantes. J’allai même jusqu’à l’angle de la forêt, derrière la hutte, et je m’engageai d’une centaine de pas sous les arbres.

Bientôt, il me sembla entendre une sorte de glissement sous les fourrés. Qu’il y eût là un renard ou un loup, c’était possible. Aussi, mes pistolets armés, étais-je prêt à les recevoir. Et telle est la force de l’habitude, qu’en ce moment, au risque de trahir ma présence, je sifflais toujours, ainsi que je l’appris plus

tard.

Tout à coup, je crus voir une ombre bondir. Mon coup de pistolet partit, presque au hasard. Mais, en même temps que la détonation éclatait, un homme se dressait devant moi...

Je l'avais reconnu rien qu'à la lueur du coup de feu : c'était Jean Keller.

XVII

Au bruit, M. de Lauranay, Mlle Marthe, ma sœur, subitement réveillés, s'étaient élancés hors de la hutte. Dans l'homme qui sortait avec moi de la forêt, ils n'avaient pu deviner M. Jean, ni Mme Keller, qui venait d'apparaître presque aussitôt. M. Jean s'élança vers eux. Avant qu'il eût prononcé une parole, Mlle Marthe l'avait reconnu, et il la pressait sur son cœur.

« Jean !... murmura-t-elle.

– Oui, Marthe !... Moi... et ma mère !... Enfin ! »

Mlle de Lauranay se jeta dans les bras de Mme Keller.

Il ne s'agissait pas de perdre son sang-froid ni de commettre quelque imprudence.

« Rentrons tous dans la hutte, dis-je. Il y va de votre tête, monsieur Jean !...

– Quoi !... vous savez, Natalis ?... me répondit-il.

– Ma sœur et moi... nous savons tout !

– Et toi, Marthe, et vous, monsieur de Lauranay ?... demanda Mme Keller.

– Qu’y a-t-il donc ? s’écria Mlle Marthe.

– Vous allez l’apprendre, répondis-je. Rentrons ! »

Un instant après, nous étions blottis au fond de la hutte. Si l’on ne se voyait pas, on s’entendait. Moi, placé près de la porte, tout écoutant, je ne cessais d’observer la route.

Et voici ce que raconta M. Jean, ne s’interrompant que pour prêter l’oreille au dehors.

Ce récit, d’ailleurs, M. Jean le fit d’un ton haletant, par phrases entrecoupées, qui lui permettaient de reprendre haleine, comme s’il eut été époumoné par une longue course.

« Chère Marthe, dit-il, cela devait arriver... et mieux vaut que je sois ici... caché dans cette hutte... que là-bas, sous les ordres du colonel von Grawert, et dans la compagnie même du lieutenant Frantz !... »

Et alors, en quelques mots, Marthe et ma sœur apprirent ce qui s’était passé avant notre départ de Belzingen, la provocation insultante du lieutenant, la rencontre convenue, le refus d’y donner suite après l’incorporation de Jean Keller dans le régiment de Leib...

« Oui, dit M. Jean, j’allais être sous les ordres de cet officier ! Il pourrait se venger à son aise, au lieu de me voir en face de lui, un sabre à la main. Ah ! cet homme

qui vous avait insultée, Marthe, je l’aurais tué !...

– Jean... mon pauvre Jean !... murmurait la jeune fille.

– Le régiment fut envoyé à Borna, reprit Jean Keller. Là, pendant un mois, je fus soumis aux corvées les plus dures, humilié dans le service, puni injustement, traité comme on ne traite pas un chien, et par ce Frantz !.... Je me contenais... Je supportai tout... en songeant à vous, Marthe, à ma mère, à tous mes amis !... Ah ! ce que j’ai souffert !... Enfin, le régiment partit pour Magdebourg... C’est là que ma mère put le rejoindre. Mais c’est là aussi qu’un soir, il y a cinq jours, dans une rue où j’étais seul avec lui, le lieutenant Frantz, après m’avoir accablé d’injures, me frappa de sa cravache !... C’était trop d’humiliations et d’insultes !... Je me jetai sur lui... Je le frappai à mon tour...

– Jean... mon pauvre Jean !... murmurait toujours Mlle Marthe.

– J’étais perdu, si je ne parvenais à m’enfuir... reprit M. Jean. Par bonheur, je pus retrouver ma mère dans l’auberge où elle demeurait... Quelques instants après, j’avais changé mon uniforme contre un habit de paysan, et nous avions quitté Magdebourg !... Le lendemain, ainsi que je l’appris bientôt, j’étais condamné à mort par un conseil de guerre... On mettait ma tête à prix !... Mille florins à qui me livrerait !... Comment pourrai-je

échapper ?... Je ne savais !... Mais je voulais vivre, Marthe... vivre pour vous revoir tous !... »

En cet instant, M. Jean s'interrompit.

« Est-ce qu'on n'entend pas ?... » dit-il.

Je me glissai hors de la hutte. La route était silencieuse et déserte. J'appliquai mon oreille sur le sol. Nul bruit suspect du côté de la forêt.

« Rien, dis-je en rentrant.

– Ma mère et moi, reprit M. Jean, nous nous étions jetés à travers les campagnes de la Saxe avec l'espoir de vous rejoindre, peut-être, puisque ma mère connaissait l'itinéraire que la police vous obligeait à suivre !... C'était la nuit, surtout, que nous faisions route, achetant un peu de nourriture dans les maisons isolées, traversant des villages, où je pouvais lire l'affiche qui mettait ma tête à prix...

– Oui ! cette affiche que, ma sœur et moi, nous avons lue à Gotha ! répondis-je.

– Mon dessein, reprit M. Jean, était d'essayer d'atteindre la Thuringe, où j'avais calculé que vous deviez être encore !... Là, d'ailleurs, je serais plus en sûreté. Enfin nous atteignîmes les montagnes !... Quel rude chemin, vous le savez, Natalis, puisque vous avez dû en faire une partie à pied...

– En effet, monsieur Jean, répliquai-je. Mais qui a pu vous apprendre ?...

– Hier soir, en arrivant au-delà du défilé de Gebauër, répondit M. Jean, j'aperçus une berline, brisée à demi, qui avait été abandonnée sur la route. Je reconnus la voiture de M. de Lauranay... Il y avait eu un accident !... Étiez-vous sains et saufs ?... Ah ! quelle angoisse... Ma mère et moi, nous avons marché toute la nuit. Puis, le jour venu, il fallut se cacher !...

– Se cacher ! dit ma sœur. Et pourquoi ?... Vous étiez donc poursuivis ?...

– Oui, répondit M. Jean, poursuivis par trois coquins que j'avais rencontrés au bas du défilé de Gebauër, le braconnier Buch et ses deux fils, de Belzingen. Je les avais déjà vus à Magdebourg, sur les derrières de l'armée, avec nombre d'autres pillards et voleurs de leur sorte. Sans doute, ils savaient qu'il y avait mille florins à gagner en se jetant sur ma piste !... C'est ce qu'ils ont fait, et, cette nuit, il y a deux heures à peine, nous avons été attaqués à une demi-lieue d'ici... sur la lisière de la forêt...

– Ainsi, ces deux coups de feu que j'avais cru entendre ?... demandai-je.

– Ce sont eux qui ont tirés, Natalis. J'ai eu mon chapeau traversé d'une balle. Cependant, en nous

réfugiant dans un taillis, ma mère et moi avons pu échapper à ces misérables !... Ils ont dû croire que nous avions rebroussé chemin, car ils se sont rejetés du côté des montagnes !... Alors nous avons repris notre route vers la plaine, et, arrivé sur la limite de la forêt, Natalis, je vous ai reconnu à votre sifflement...

– Et moi qui ai tiré sur vous, monsieur Jean !... En voyant un homme bondir...

– Peu importe, Natalis ! mais il se peut que votre coup de feu ait été entendu, il faut que je parte à l'instant !...

– Seul ?... s'écria Mlle Marthe.

– Non ! nous partirons ensemble ! répondit M. Jean. S'il est possible, ne nous séparons plus avant d'avoir atteint la frontière de France. Au-delà, il sera temps d'en venir à une séparation qui peut être si longue !... »

Nous savions tout ce qu'il nous importait de savoir, c'est-à-dire combien la vie de M. Jean serait menacée, si le braconnier Buch et ses deux fils retrouvaient ses traces. Sans doute, on se défendrait contre ces gueux ! On ne se rendrait pas sans lutte ! Mais quelle en serait l'issue, au cas où les Buch auraient raccolé des chenapans de leur espèce, comme il y en avait tant à courir la campagne ?

En quelques mots, M. Jean fut instruit de tout ce qui

s’était passé depuis notre départ de Belzingen, et comment le voyage avait été favorisé jusqu’à l’accident du Gebauër.

Maintenant, le manque de chevaux et de voiture nous mettait dans un extrême embarras.

« Il faut se procurer à tout prix des moyens de transport, dit M. Jean.

– J’espère que nous pourrons en trouver à Tann, répondit M. de Lauranay. En tout cas, mon cher Jean, ne restons pas plus longtemps dans cette hutte. Buch et ses fils se sont peut-être rabattus de ce côté... Il faut profiter de la nuit...

– Pourrez-vous nous suivre, Marthe ? demanda M. Jean.

– Je suis prête ! dit Mlle de Lauranay.

– Et toi, ma mère, toi qui viens de supporter tant de fatigues ?

– En route, mon fils ! » répondit Mme Keller.

Il nous restait quelques provisions, de quoi aller jusqu’à Tann. Cela éviterait de faire halte dans les villages, où Buch et ses fils pourraient ou auraient pu passer.

Voici donc ce qui fut délibéré avant de reprendre notre route, car avant tout, il fallait assurer l’enfant,

comme nous disons au jeu de piquet.

Tant qu'il n'y aurait pas danger à le faire, nous étions décidés à ne plus nous séparer. Sans doute, ce qui devait être relativement facile pour M. de Lauranay et Mlle Marthe, pour ma sœur et pour moi, puisque nos passeports nous protégeaient jusqu'à la frontière française, serait plus difficile pour Mme Keller et son fils. Aussi, devraient-ils prendre la précaution de ne point entrer dans les villes par lesquelles il nous était imposé de passer. Ils s'arrêteraient en deçà, ils nous rejoindraient au-delà. De cette façon, peut-être ne serait-il pas impossible de faire route ensemble.

« Partons donc, répondis-je. Si je puis acheter une voiture et des chevaux à Tann, ce seront bien des fatigues épargnées à votre mère, à Mlle Marthe, à ma sœur, à M. de Lauranay ! Quant à nous, monsieur Jean, nous n'en sommes pas à cela près de quelques journées de marche et de quelques nuits à la belle étoile, et vous verrez comme elles sont belles, les étoiles qui brillent sur la terre de France ! »

Cela dit, je m'avançais d'une vingtaine de pas sur la route. Il était deux heures du matin. Une profonde obscurité enveloppait tout le pays. On sentait cependant les premières pâleurs de l'aube à la crête des montagnes.

Si je ne pouvais rien voir encore, je pouvais du

moins entendre. J’écoutai avec une extrême attention. L’air était si calme que le bruit d’un pas sous la futaie ou sur la route n’aurait pu m’échapper...

Rien... Il fallait en conclure que Buch et ses fils avaient perdu la piste de Jean Keller.

Nous étions tous hors de la hutte. J’avais emporté ce qui restait de nos provisions, et croyez que cela ne faisait pas un ballot bien lourd. De nos deux pistolets, je remis l’un à M. Jean, je gardai l’autre. À l’occasion, nous saurions nous en servir.

En ce moment, Jean vint prendre la main de Mlle de Lauranay, et d’une voix émue, il lui dit :

« Marthe, quand j’ai voulu vous prendre pour femme, ma vie m’appartenait !... Maintenant, je ne suis plus qu’un fugitif, un condamné à mort !... Je n’ai plus le droit d’associer votre vie à la mienne !...

– Jean, répondit Mlle Marthe, nous sommes unis devant Dieu !... Que Dieu nous conduise !... »

XVIII

Je passerai rapidement sur les deux premiers jours de voyage avec Mme Keller et son fils. Nous avions eu cette chance, en quittant le territoire de la Thuringe, de ne faire aucune mauvaise rencontre.

Très surexcités, d'ailleurs, nous allions d'un bon pas. La fatigue ne semblait plus avoir prise sur nous. On eût dit que Mme Keller, Mlle Marthe et ma sœur voulaient nous donner l'exemple. Il fallut les modérer. On se reposait régulièrement une heure sur quatre, et cela fait de la route au bout de la journée.

Le pays, peu fertile, était creusé de sinueux ravins, hérissés de saules et de trembles. Aspect assez sauvage dans cette partie de la province de Hesse-Nassau, qui a formé depuis le district de Cassel. Peu de villages, seulement quelques fermes à toit plat, sans chenaux. Nous traversions alors l'enclave de Schmalkalden, par un temps favorable, un ciel couvert, une bise assez fraîche qui nous prenait de dos. Néanmoins, nos compagnes étaient bien fatiguées, lorsque, le 24 août, après une dizaine de lieues faites à pied depuis les montagnes de la Thuringe, elles arrivèrent devant Tann,

vers dix heures du soir.

Là, comme il était convenu, M. Jean et sa mère se séparèrent de nous. Il n'eût pas été prudent de traverser cette ville, dans laquelle M. Jean aurait pu être reconnu, et on sait où cela l'eût mené !

Il avait été dit que l'on se retrouverait le lendemain, vers huit heures, sur la route de Fulda. Si nous n'étions pas exacts au rendez-vous, c'est que l'acquisition d'une voiture et d'un cheval nous aurait retenus. Mais, sous aucun prétexte, Mme Keller ni son fils ne devraient entrer à Tann. Et cela fut sage, car les agents se montrèrent très sévères dans l'examen de nos passeports. Je vis le moment où l'on allait retenir des gens que l'on expulsait. Il fallut dire comment nous voyagions, dans quelles circonstances nous avions perdu notre voiture, etc.

Cela nous servit pourtant. Un des agents, dans l'espoir d'une honnête commission, offrit de nous mettre en rapport avec un loueur. Sa proposition fut acceptée. Après avoir conduit Mlle Marthe et ma sœur à l'hôtel, M. de Lauranay, qui parlait très bien l'allemand, vint avec moi chez ce loueur.

De voiture de voyage, il n'en avait pas. Il fallut se contenter d'une sorte de patache à deux roues, recouverte d'une bâche, et de l'unique cheval qui pouvait s'atteler dans ses brancards. Inutile d'ajouter

que M. de Lauranay dut payer deux fois la valeur du cheval et trois fois celle de la patache.

Le lendemain, à huit heures, nous retrouvions Mme Keller et son fils sur la route. Un mauvais cabaret leur avait servi de gîte. M. Jean avait passé la nuit sur une chaise, pendant que sa mère disposait d'une sorte de grabat. M. et Mlle de Lauranay, Mme Keller et Irma, montèrent dans la patache, où j'avais déposé quelques provisions achetées à Tann. Eux assis, il restait, en se serrant, une cinquième place. Je l'offris à M. Jean. Il refusa. Finalement, il fut convenu que nous la prendrions à tour de rôle, et, la plupart du temps, il nous arrivait d'aller tous deux à pied, afin de ne point surmener le cheval. Je n'avais pas eu le choix pour celui-là. Ah ! nos pauvres bêtes de Belzingen !

Le 26, au soir, nous arrivions à Fulda, après avoir aperçu de loin le dôme de sa cathédrale, et, sur une hauteur, un couvent de Franciscains. Le 27, nous traversions Schlinchtern, Sodon, Salmunster, au confluent de la Salza et de la Kinzig. Le 28, nous arrivions à Gelnhausen, et, si nous avions voyagé pour notre plaisir, il aurait fallu, paraît-il, visiter son château qui fut habité par Frédéric Barberousse, à ce qu'on m'a dit depuis. Mais des fugitifs, ou à peu près, avaient autre chose à faire.

Cependant la patache n'allait pas aussi vite que je

l’aurais voulu, à cause du mauvais état d’une route qui, principalement aux environs de Salmunster, traversait des forêts interminables, coupées de ces vastes étangs que nous appelons entailles en Picardie. On ne marchait qu’au pas. De là, des retards qui ne laissaient pas d’être inquiétants. Il y avait treize jours que nous étions partis. Encore sept jours, et nos passeports seraient sans valeur.

Mme Keller était bien fatiguée. Qu’arriverait-il, si ses forces lui faisaient défaut, s’il fallait la laisser dans quelque ville ou village ? Son fils n’y pourrait demeurer avec elle, qui ne l’eût pas permis. Tant que la frontière française ne serait pas entre M. Jean et les agents prussiens, il courait danger de mort.

Que de difficultés nous eûmes à franchir la forêt de Lomboy, qui s’étend de gauche à droite de la Kinzig jusqu’aux montagnes de la Hesse-Darmstadt ! Je crus que nous n’arriverions pas de l’autre côté de la rivière, et il fallut perdre beaucoup de temps avant de trouver un gué.

Enfin, le 29, la patache s’arrêta un peu avant Hanau. Nous dûmes passer la nuit dans cette ville, où se faisait un mouvement considérable de troupes et d’équipages. Comme M. Jean et sa mère auraient eu à faire à pied un crochet de deux lieues pour la tourner, M. de Lauranay et Mlle Marthe restèrent avec eux dans la patache. Ma

sœur et moi, nous entrâmes seuls dans la ville, afin d'y renouveler nos provisions. On se retrouva le lendemain, 30, sur la route qui coupe le district de Viessbaden. On évitait, vers midi, la petite ville d'Offenbach, et, le soir, on atteignait Francfort-sur-le-Mein.

De cette grande cité, je ne dirai rien, si ce n'est qu'elle est située sur la rive droite de la rivière et qu'elle fourmille de Juifs. Ayant traversé le Mein dans le bac du passeur d'Offenbach, nous étions tout portés sur la route qui descend vers Mayence. Comme nous ne pouvions nous dispenser d'entrer à Francfort pour le visa des passeports, cette formalité remplie, nous revînmes retrouver M. Jean et sa mère. Cette nuit-là ne nous obligea donc pas à une séparation toujours pénible. Mais, ce qui fut plus apprécié encore, c'est que nous trouvâmes à nous loger, fort modestement, il est vrai, dans le faubourg de Salhsenhausen, sur la rive gauche du Mein.

Après un souper pris en commun, chacun eut hâte de regagner son lit, excepté ma sœur et moi, qui avions quelques emplettes à faire.

Et voici, entre autres choses, ce qu'entendit Irma chez le boulanger, où quelques personnes parlaient du soldat Jean Keller. On disait qu'il avait été repris du côté de Salmunster, et les détails de la capture ne manquaient pas. En vérité, c'eût été plaisant, si nous

avions eu l'humeur de plaisanter.

Toutefois, ce qui me parut infiniment plus grave, c'est qu'on s'entretenait aussi de l'arrivée très prochaine du régiment de Leib, qui devait être dirigé de Francfort sur Mayence, et de Mayence vers Thionville.

S'il en était ainsi, le colonel von Grawert et son fils allaient suivre la même route que nous. En prévision de cette rencontre, ne conviendrait-il pas de modifier notre itinéraire et de prendre une direction plus au sud, au risque de se compromettre en évitant les villes indiquées par la police prussienne ?

Le lendemain, 31, j'appris cette mauvaise nouvelle à M. Jean. Il me recommanda de n'en parler ni à sa mère ni à Mlle Marthe, qui avaient déjà leur suffisance d'inquiétudes. Au delà de Mayence, on verrait le parti auquel il conviendrait de s'arrêter, et s'il serait nécessaire de se séparer jusqu'à la frontière. En nous pressant, peut-être pourrions-nous distancer le régiment de Leib, de façon à gagner avant lui la Lorraine.

Nous partîmes dès six heures du matin. Malheureusement, la route était dure et fatigante. Il fallut traverser les forêts de Neilruh et de La Ville, qui avoisinent Francfort. Il y eut des retards de plusieurs heures, employées à tourner les bourgades de Höchst et de Hochheim, encombrées par une colonne d'équipages militaires. Je vis le moment où notre vieille patache,

attelée de son maigre bidet, allait être prise pour le transport de plusieurs quintaux de pain. Enfin, bien qu'il n'y eût qu'une quinzaine de lieues à faire depuis Francfort, nous n'atteignîmes Mayence que dans la soirée du 31. Nous étions alors sur la frontière de la Hesse-Darmstadt.

On le comprend, Mme Keller et son fils auraient eu le plus grand intérêt à éviter Mayence. Cette ville est située sur la rive gauche du Rhin, au confluent du Mein et vis à vis de Cassel, qui en est comme le faubourg et s'y relie par un pont de bateaux long de six cents pieds.

Donc, pour retrouver les routes qui descendent vers la France, il faut nécessairement franchir le Rhin, soit au-dessus, soit au-dessous de la ville, quand on ne veut pas prendre par le pont.

Nous voilà donc à la recherche d'un bac qui pût transporter M. Jean et sa mère. Ce fut inutile. Le service des bacs était interrompu par ordre de l'autorité militaire.

Il était alors huit heures du soir. Nous ne savions vraiment que devenir.

« Il faut pourtant que ma mère et moi, nous passions le Rhin ! dit Jean Keller.

– En quel endroit et comment ? répondis-je.

– Par le pont de Mayence, puisqu'il est impossible

de le franchir ailleurs ! »

Et voici le plan qui fut arrêté.

M. Jean prit ma roulière dont il s'enveloppa de la tête aux pieds. Puis, tenant le cheval par la bride, il se dirigea vers la porte de Cassel.

Mme Keller s'était blottie dans le fond de la patache sous les vêtements de voyage. M. et Mlle de Lauranay, ma sœur et moi, nous occupions les deux banquettes. On s'approcha ainsi des vieux remparts de briques moussues, entre les avancées, et la patache s'arrêta devant la porte qui gardait la tête du pont.

Il s'y trouvait une grande affluence de monde, à la sortie du franc-marché, qui s'était tenu ce jour-là à Mayence. C'est alors que M. Jean paya d'audace.

« Vos passeports ? » nous cria-t-il.

Je lui tendis les passeports qu'il remit lui-même au chef du poste.

« Quelles sont ces gens ? lui demanda-t-on.

– Des Français que je reconduis à la frontière.

– Et qui êtes-vous ?

– Nicolas Friedel, loueur à Hochst. »

Nos passeports furent examinés avec une minutieuse attention. Bien qu'ils fussent en règle, on juge de

l'angoisse qui nous serrait le cœur !

« Ces passeports n'ont plus que quatre jours à courir ! fit observer le chef du poste. Il faut donc que, dans quatre jours, ces gens-là soient hors du territoire.

– Ils y seront, répondit Jean Keller, mais nous n'avons pas de temps à perdre !

– Passez ! »

Une demi-heure après, le Rhin franchi, nous étions à l'*Hôtel de Anhalt*, où M. Jean devait jouer jusqu'au bout son rôle de loueur. Il m'en souviendra, de notre entrée à Mayence !

Ce que c'est que les choses ! Quel accueil différent nous aurait attendus quelques mois plus tard, lorsqu'en octobre, Mayence s'était rendue aux Français ! Quelle joie c'eût été de trouver là nos compatriotes ! Comme ils auraient reçu, non seulement nous que l'on chassait des territoires allemands, mais aussi Mme Keller et son fils, en apprenant leur histoire ! Et, quand même nous aurions dû rester six mois, huit mois, dans cette capitale, eh bien, nous en serions sortis avec nos braves régiments et les honneurs de la guerre pour rentrer en France !

Mais on n'arrive pas quand on veut, et le principal, lorsqu'on est arrivé, c'est de pouvoir repartir à sa convenance.

Lorsque Mme Keller, Mlle Marthe et Irma furent rentrées dans leur chambre à l'*Hôtel de Anhalt*, M. Jean s'en fut s'occuper de son cheval. M. de Lauranay et moi, nous sortîmes pour aller aux nouvelles.

Le mieux était de s'installer dans une brasserie et d'y demander les dernières gazettes. Et cela en valait la peine d'apprendre ce qui s'était passé en France depuis notre départ. En effet, c'étaient la terrible journée du 10 août, l'envahissement des Tuileries, le massacre des Suisses, la famille royale enfermée au Temple, Louis XVI provisoirement suspendu de la royauté !

Voilà des faits qui étaient de nature à précipiter la masse des coalisés vers la frontière française !

Aussi la France tout entière était-elle déjà prête à repousser l'invasion.

Il y avait toujours trois armées, Luckner au nord, Lafayette au centre. Montesquieu au midi. Quant à Dumouriez, il servait sous Luckner comme lieutenant-général.

Mais – nouvelle qui ne datait que de trois jours – Lafayette, suivi de quelques-uns de ses compagnons, venait de se rendre au quartier général autrichien, où, malgré ses réclamations, on l'avait traité en prisonnier de guerre.

Que l'on juge par là des dispositions de nos ennemis

envers tout ce qui était français et quel sort nous attendait, si les agents militaires nous eussent pris sans passeports !

Sans doute, dans ce que rapportaient les gazettes, il y avait à prendre et à laisser. Cependant, voici où en étaient les choses à la dernière heure.

Dumouriez, commandant en chef des armées du nord et du centre, était un maître-homme, on le savait. Aussi, désireux de lui porter les premiers coups, les rois de Prusse et d'Autriche allaient-ils arriver à Mayence. Le duc de Brunswick dirigeait les armées de la coalition. Après avoir pénétré en France par les Ardennes, elles devaient marcher sur Paris par la route de Châlons. Une colonne de soixante mille Prussiens se portait par Luxembourg sur Longwy. Trente-six mille Autrichiens, en deux corps, sous les ordres de Clairfayt et du prince de Hohenlohe, flanquaient l'armée prussienne. Telles étaient les masses terribles qui menaçaient la France.

Je vous dis tout de suite ces choses que j'ai apprises plus tard, parce qu'elles vous font connaître la situation.

Quant à Dumouriez, il était à Sedan avec vingt-trois mille hommes. Kellermann, qui remplaçait Luckner, occupait Metz avec vingt mille. Quinze mille à Landau, sous Custine, trente mille en Alsace, sous Biron, étaient prêts à se joindre, suivant le besoin, soit à Dumouriez,

soit à Kellermann.

Enfin, en dernières nouvelles, la gazette nous apprit que les Prussiens venaient de prendre Longwy, qu'ils bloquaient Thionville et que le gros de leur armée marchait sur Verdun.

Nous revînmes à l'hôtel, et, quand elle sut ce qui se passait, Mme Keller, bien que très affaiblie, refusa de nous faire perdre vingt-quatre heures à Mayence – repos qui lui eût été bien nécessaire. Mais elle tremblait que son fils fût découvert. On repartit donc le lendemain, premier jour de septembre. Une trentaine de lieues nous séparaient encore de la frontière.

Notre cheval, quelque ménagement que j'en prisse, n'allait pas vite. Et pourtant, combien cela pressait ! Ce fut le soir, seulement, que nous aperçûmes les ruines d'un vieux château-fort au sommet du Schlossberg. Au pied s'étendait Kreuznach, ville importante du district de Coblentz, située sur la Nahe, et qui, après avoir appartenu à la France en 1801, revint à la Prusse en 1815.

Le lendemain, nous atteignions la bourgade de Kirn, et, vingt-quatre heures après, celle de Birkenfeld. Très heureusement, les provisions ne manquant pas, nous avions pu, Mme Keller, M. Jean et nous, tourner ces petites villes, qui n'étaient point portées sur notre itinéraire. Mais il avait fallu se contenter de la patache

pour tout abri, et les nuits, passées dans ces conditions, ne laissaient pas d'être très pénibles.

Il en fut de même, quand nous fîmes halte, le 3 septembre au soir. Le lendemain, à minuit, expirait le délai qui nous avait été assigné pour évacuer le territoire allemand. Et nous étions encore à deux journées de marche de la frontière ! Que deviendrions-nous si nous étions arrêtés en route, sans passeports valables, par les agents Prussiens.

Peut-être aurions-nous pu nous porter au sud, du côté de Sarrelouis, la ville française la plus rapprochée. Mais c'était risquer de tomber dans la masse des Prussiens qui allaient renforcer le blocus de Thionville. Aussi parut-il préférable d'allonger notre route, afin d'éviter cette dangereuse rencontre.

En somme, nous n'étions plus qu'à quelques lieues du pays, sains et saufs, tous ! Que nous y fussions arrivés, M. et Mlle de Lauranay, ma sœur et moi, cela n'avait rien de bien extraordinaire, sans doute ! Pour Mme Keller et son fils, on ne peut dire qu'ils avaient été favorisés. Lorsque Jean Keller nous avait rejoints dans les montagnes de la Thuringe, je ne comptais guère que nous pourrions nous serrer la main sur la frontière de France !

Toutefois, il importait d'éviter Saarbrük, non seulement dans l'intérêt de M. Jean et de sa mère, mais

aussi dans le nôtre. Cette ville nous eût plutôt offert l'hospitalité dans une prison que dans un hôtel.

Nous allâmes donc loger dans une auberge, dont les hôtes habituels ne devaient pas être de première qualité. Plus d'une fois, l'aubergiste nous regarda d'un air singulier. Il me sembla même, qu'au moment où nous partions, il échangeait quelques propos avec des individus attablés au fond d'une petite salle et que nous ne pouvions voir.

Enfin, le 4, au matin, nous prîmes le chemin qui passe entre Thionville et Metz, quitte à nous rabattre, s'il le fallait, sur cette grande ville que les Français occupaient alors.

Quelle route pénible à travers cette masse de petits bois, disséminés sur tout le pays ! Le pauvre bidet n'en pouvait plus. Aussi, vers deux heures après midi, au bas d'une longue côte qui montait entre d'épais taillis, bordée parfois de champs de houblon, dûmes-nous mettre pied à terre, tous, moins Mme Keller, trop fatiguée pour quitter la patache.

On marchait lentement. Je tenais le cheval par la bride. Ma sœur allait près de moi. M. de Lauranay, sa demoiselle et M. Jean cheminaient un peu en arrière. Sauf nous, il n'y avait personne sur la route. Au loin, vers la gauche, de sourdes détonations se faisaient entendre. On se battait de ce côté, sans doute, sous les

murs de Thionville.

Tout à coup, à droite, un coup de feu retentit. Notre cheval, frappé mortellement, s’abat entre les brancards qu’il brise. En même temps, des vociférations éclatent :

« Nous le tenons enfin !

– Oui ! C’est bien Jean Keller !

– À nous les mille florins !

– Pas encore ! » s’écria M. Jean.

Un second coup de feu éclata. Cette fois, c’était M. Jean qui l’avait tiré, et un homme roulait à terre près de notre cheval.

Tout cela s’était fait si rapidement que je n’avais pas eu le temps de m’y reconnaître.

« Ce sont les Buch ! me cria M. Jean.

– Eh bien... buchons-les ! » répondis-je.

Ces gredins, en effet, se trouvaient à l’auberge où nous avions passé la nuit. Après quelques mots échangés avec le cabaretier, ils s’étaient lancés sur notre piste.

Mais, de trois, ils n’étaient plus que deux maintenant, le père et le second de ses fils. L’autre, le cœur traversé d’une balle, venait d’expirer.

Et alors, deux contre deux, la partie serait égale. Elle

ne fut pas longue, d'ailleurs. Je tirai à mon tour sur le fils Buch et ne fis que blesser ce gueux. Alors, son père et lui, voyant leur coup manqué, se jetèrent dans les taillis à gauche de la route et détalèrent à toutes jambes.

Je voulais me mettre à leur poursuite, M. Jean m'en empêcha. Peut-être eut-il tort ?

« Non, dit-il, le plus pressé est de passer la frontière. En route !... en route ! »

Comme nous n'avions plus de cheval, il fallut abandonner notre patache. Mme Keller dut mettre pied à terre et s'appuyer au bras de son fils.

Encore quelques heures, et nos passeports ne nous protégeraient plus !...

On alla ainsi jusqu'à la nuit. On campa sous les arbres. On vécut du reste des provisions. Enfin, le lendemain, 5 septembre, vers le soir, nous franchissions la frontière.

Oui ! c'était bien le sol français que nos pieds foulaient alors, mais le sol français occupé par des soldats étrangers !

XIX

Nous touchions donc au terme de ce long voyage que la déclaration de guerre nous avait obligés à faire à travers un pays ennemi. Ce pénible chemin de France, nous l'avions parcouru au prix d'extrêmes fatigues, sinon d'extrêmes dangers. Sauf en deux ou trois circonstances – entre autres, lorsque les Buch nous avaient attaqués – notre vie n'avait jamais été mise en péril, notre liberté non plus.

Ce que je dis de nous s'applique également à M. Jean, depuis que nous l'avions rencontré dans les montagnes de la Thuringe. Il était arrivé sain et sauf. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à gagner quelque ville des Pays-Bas, où il pourrait attendre en sûreté l'issue des événements.

Cependant la frontière était envahie. Autrichiens et Prussiens, établis dans cette région qui s'étend jusqu'à la forêt de l'Argonne, nous la rendaient aussi dangereuse que si nous eussions eu à traverser les districts de Postdam ou de Brandebourg. Aussi, après les fatigues du passé, l'avenir nous réservait-il des périls autrement graves.

Que voulez-vous ? On se croit arrivé, et c'est à peine si l'on est en route.

En réalité, pour dépasser les avant-postes de l'ennemi et ses cantonnements, il ne nous restait plus qu'une vingtaine de lieues à franchir. Mais, en marches et contre-marches, de combien s'allongerait ce parcours ?

Peut-être eût-il été plus prudent de rentrer en France par le sud ou le nord de la Lorraine. Toutefois, dans l'état de dénuement où nous étions, privés de tout moyen de transport, sans aucun espoir de s'en procurer, il fallait regarder à deux fois avant de faire un aussi long détour.

Cette proposition avait été débattue entre M. de Lauranay, M. Jean et moi. Après en avoir discuté le pour et le contre, m'est avis que nous eûmes raison de la rejeter.

Il était huit heures du soir au moment où nous avions atteint la frontière. Devant nous s'étendaient de grands bois, à travers lesquels il ne convenait pas de s'aventurer pendant la nuit.

On fit donc halte pour se reposer jusqu'au matin. Il ne pleuvait pas, sur ces plateaux élevés ; mais au commencement de septembre, le froid ne vous y épargne pas ses piqûres.

Quant à allumer du feu, c’eût été trop imprudent pour des fugitifs qui cherchaient à passer inaperçus. On se blottit donc de son mieux sous les basses branches d’un hêtre. Les provisions que j’avais retirées de la patache, du pain, de la viande froide, du fromage, furent étalées sur nos genoux. Un ruisseau nous donna de l’eau claire que nous relevâmes de quelques gouttes de shnaps. Puis, laissant M. de Lauranay, Mme Keller, Mlle Marthe et ma sœur prendre quelques heures de repos, M. Jean et moi allâmes nous poster à dix pas de là.

M. Jean, très absorbé, ne parla pas tout d’abord, et je respectais son silence, lorsqu’il me dit.

« Écoutez-moi, mon brave Natalis, et n’oubliez jamais ce que je vais vous dire. Nous ne savons pas ce qui peut arriver, à moi surtout. Je puis être forcé de fuir... Eh bien, il ne faut pas que ma mère vous quitte. La pauvre femme est à bout de forces, et si je suis forcé de me séparer de vous, je ne veux plus qu’elle me suive. Vous voyez où elle en est, malgré son énergie et son courage. Je vous la confie donc, Natalis, comme je vous confie Marthe, c’est-à-dire tout ce que j’ai de plus cher au monde !

– Comptez sur moi, monsieur Jean, répondis-je. J’espère que rien ne nous séparera plus !... Cependant, si cela arrivait, je ferais tout ce que vous pouvez

attendre d’un homme qui vous est entièrement dévoué ! »

M. Jean me serra la main.

« Natalis, reprit-il, si l’on s’empare de moi, je n’ai point à douter de mon sort. Il sera vite réglé. Souvenez-vous alors que ma mère ne doit jamais revenir en Prusse. Elle était française avant son mariage. Son mari et son fils n’étant plus, il faut qu’elle finisse sa vie dans le pays où elle est née !

– Elle était française, dites-vous, monsieur Jean ? Dites qu’elle l’est toujours et n’a jamais cessé de l’être à nos yeux.

– Soit, Natalis ! Vous l’emmènerez donc dans votre Picardie, que je n’ai jamais vue, et que j’aimerais tant à voir ! Espérons que ma mère, à défaut du bonheur, trouvera dans ses derniers jours le repos qui lui est bien dû ! La pauvre femme, comme elle aura souffert ici-bas ! »

Et lui, M. Jean ! n’aura-t-il donc pas eu sa large part de souffrances ?

« Ah ! ce pays ! reprit-il. Si nous avions pu nous y retirer ensemble, Marthe, ma femme, vivant près de ma mère et de moi, quelle existence, et comme nous aurions vite oublié nos peines ! Mais ne suis-je pas fou de songer à ces choses, moi, un fugitif, un condamné

que la mort peut frapper à chaque instant !

– Minute, monsieur Jean, ne parlez pas ainsi ! On ne vous tient pas encore, et je serais bien surpris si vous étiez homme à vous laisser prendre !

– Non, Natalis !... Non, certes !... Je lutterai jusqu'au bout, n'en doutez pas !

– Et je vous y aiderai, monsieur Jean !

– Je le sais ! Ah mon ami ! que je vous embrasse ! C'est la première fois qu'il m'est permis de serrer dans mes bras un Français sur la terre de France !

– Ce ne sera pas la dernière ! » répondis-je.

Oui ! le fond de confiance qui est en moi n'avait pas faibli, malgré tant d'épreuves. Ce n'était pas sans raison que je passais à Grattepanche pour un des plus entêtés, un des plus cabochards de toute la Picardie !

Cependant la nuit s'écoulait. Chacun à notre tour, nous deux M. Jean prenions quelque repos. Il faisait si noir, si noir sous les arbres, que le diable n'y aurait pas reconnu son jeune ! Mais il ne devait pas être loin, ce diable, avec toutes ses embûches ! Comment n'est-il pas encore fatigué de faire tant de misères au pauvre monde !

Pendant que j'étais de faction, j'écoutais, l'oreille toujours tendue au vent. Le moindre bruit me semblait

suspect. Il y avait à craindre, au milieu de ces bois, sinon les soldats de l'armée régulière, du moins les traînards. Nous l'avions bien vu dans l'affaire des Buch père et fils.

Par malheur, deux de ces Buch nous avaient échappé. Aussi, leur premier soin devait-il être de chercher à nous reprendre, et, pour y réussir, de s'adjoindre quelques gueux de leur espèce, quitte à partager la prime de mille florins !

Oui ! je songeais à tout cela, – ce qui me tenait en éveil. Je pensais, en outre, que, dans le cas où le régiment de Leib aurait quitté Francfort vingt-quatre heures après nous, il devait avoir franchi la frontière. Ne pouvait-il être alors dans le voisinage, au milieu des bois de l'Argonne ?

Ces appréhensions étaient exagérées, sans doute. Et n'en est-il pas toujours ainsi, quand le cerveau est surexcité. C'était bien mon cas. Je croyais entendre marcher sous les arbres. Il me semblait voir des ombres se glisser derrière les taillis. Il va sans dire que si M. Jean était armé de l'un de nos pistolets, j'avais l'autre à ma ceinture, et nous étions bien résolus à ne nous laisser approcher de personne.

En somme, cette nuit se passa sans alertes. Plusieurs fois, il est vrai, nous entendîmes de lointains appels de trompettes, et même le roulement des tambours, qui,

vers le matin, battirent la diane. Ces bruits venaient généralement du sud – ce qui indiquait de ce côté un cantonnement de troupes.

Très probablement, il s'agissait là de colonnes autrichiennes, attendant le moment de se diriger vers Thionville ou même vers Montmédy, plus au nord. Ainsi qu'on l'a su depuis, l'intention des alliés n'avait jamais été d'enlever ces diverses places, mais de les masquer, de paralyser leurs garnisons, afin de se porter à travers le territoire des Ardennes.

Nous pouvions donc rencontrer quelque colonne de ces troupes, et nous aurions été vite ramassés. En vérité, de tomber entre des mains autrichiennes ou prussiennes, c'eût été jus vert et vert jus ! Les unes eussent été aussi rudes que les autres !

La résolution fut donc prise de remonter un peu plus au nord, du côté de Stenay ou même de Sedan, de manière à pénétrer dans l'Argonne, en évitant les routes très probablement suivies par les Impériaux.

Dès que le jour parut, on se remit en marche.

Le temps était beau. On entendait le sifflement des bouvreuils, puis, sur la limite des clairières, les cigales chantaient en signe de chaleur. Plus loin, les alouettes, jetant leur petit cri, montaient droit dans l'air.

Nous marchions aussi vite que le permettait la

faiblesse de Mme Keller. Sous le feuillage épais des arbres, le soleil ne pouvait nous gêner. On se reposait toutes les deux heures. Ce qui m'inquiétait, c'est que nos provisions touchaient à leur fin. Et comment les remplacer ?

Ainsi qu'il avait été convenu, nous pointions un peu plus vers le nord, loin des villages et hameaux que l'ennemi devait certainement occuper.

La journée ne fut marquée par aucun incident. En somme, le trajet parcouru en droite ligne avait été médiocre. Dans l'après-midi, Mme Keller ne faisait plus que se traîner. Elle, que j'avais connue à Belzingen, droite comme un frêne, était courbée maintenant, ses jambes fléchissant à chaque pas, et je voyais le moment où elle ne pourrait plus aller.

Pendant la nuit, de lointaines détonations se firent entendre sans discontinuité. C'était l'artillerie qui ronflait dans la direction de Verdun.

Le pays que nous traversions est formé de bois peu étendus et de plaines arrosées par de nombreux cours d'eau. Ce ne sont que des ruisseaux dans la saison sèche, et on peut les passer aisément. Autant que possible, nous cheminions à l'abri des arbres, afin de ne point être dépistés.

Quatre jours avant, le 2 septembre, ainsi que nous

l'apprîmes plus tard. Verdun, si intrépidement défendu par l'héroïque Beaurepaire, qui se suicida plutôt que de se rendre, avait ouvert ses portes à cinquante mille Prussiens. Cette occupation allait permettre aux coalisés de s'immobiliser pendant quelques jours sur les plaines de la Meuse. Brunswick devait se contenter de prendre Stenay, tandis que Dumouriez, – un malin ! – préparant en secret son plan de résistance, restait à Sedan.

Pour en revenir à ce qui nous concerne, ce que nous ignorions, c'est que le 30 août – il y avait huit jours de cela – Dillon s'était glissé avec huit mille hommes entre l'Argonne et la Meuse. Après avoir rejeté de l'autre côté du fleuve Clairfayt et les Autrichiens qui en occupaient alors les deux rives, il s'avançait de manière à saisir le passage le plus au sud de la forêt.

Si nous l'avions su, au lieu d'allonger notre route en gagnant vers le nord, nous aurions été droit sur ce passage. Là, au milieu des soldats français, notre salut était assuré. Oui ! mais rien ne pouvait nous instruire de cette manœuvre, et, paraît-il, il entrait dans notre destinée d'en supporter encore de dures !

Le lendemain, 7 septembre, nous avions épuisé nos dernières provisions. Coûte que coûte, il fallait s'en procurer. Le soir venu, une maison isolée fut aperçue à l'orée d'une mare, sur la lisière d'un petit bois, près d'un vieux puits à margelle. Il n'y avait pas à hésiter. Je

frappai à la porte. On ouvrit, et nous entrâmes. Je me hâte de dire que nous étions chez d'honnêtes paysans.

Tout d'abord, ces braves gens nous apprirent que si les Prussiens restaient immobiles dans leurs cantonnements, on attendait les Autrichiens de ce côté. Quant aux Français, le bruit courait que Dumouriez avait enfin quitté Sedan à la suite de Dillon, qu'il descendait entre l'Argonne et la Meuse, afin de jeter Brunswick hors de la frontière.

C'était là une erreur, comme on le verra bientôt – erreur qui heureusement ne devait nous causer aucun préjudice.

Cela dit, l'hospitalité que nous offrirent ces paysans fut aussi complète que possible dans les déplorables circonstances où ils se trouvaient. Un bon feu, – ce que nous appelons un feu à bataille – fut allumé dans l'âtre, et nous fîmes là un bon repas avec des œufs, des saucisses frites, une grosse miche de pain de seigle, quelques-unes de ces galettes anisées qu'on appelle « kisch » en Lorraine, des pommes vertes, le tout arrosé d'un petit vin blanc de la Moselle.

Nous emportâmes aussi des provisions pour quelques jours, et je n'oubliai pas le tabac dont je commençais à manquer. M. de Lauranay eut quelque peine à faire accepter à ces braves gens ce qui leur était dû. Cela donnait à Jean Keller un avant-goût du bon

cœur des Français. Bref, après une nuit de repos, nous repartîmes le lendemain, dès l'aube.

Il semblait vraiment que la nature eût accumulé les difficultés sur cette route, accidents de terrain, fourrés impénétrables, fondrières où l'on risquait de s'enfoncer jusqu'à mi-corps. Aucun sentier, du reste, que l'on pût suivre d'un pied sûr. C'étaient d'épais taillis, tels que j'en avais vus dans le Nouveau-Monde, avant que la hache du pionnier y eût fait son œuvre. Seulement, dans certains trous d'arbres, creusés en niches, s'abritaient de petites statues de la Vierge et des saints. À peine, de loin en loin, rencontrions-nous quelques pâtres, chevriers, porte-besace ou porte-malheur, comme on dit, bûcherons avec leurs genouillères de feutre, porchers conduisant leurs truies à la glandée. Dès qu'ils nous apercevaient, d'ailleurs, ils s'enfonçaient sous les halliers, et si nous en obtînmes une ou deux fois des renseignements, ce fut tout.

On entendait aussi des feux de files, qui indiquaient un combat d'avant-postes.

Cependant, nous gagnions du côté de Stenay, bien que les obstacles fussent si grands, les fatigues telles, que nous faisions à peine deux lieues par jour. Il en fut de même le 9, le 10, et le 11 septembre. Mais si le territoire était difficile, il offrait toute sécurité. Nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre. Il n'y avait pas à

craindre d’entendre le terrible *Ver dà !*, le « qui vive ? » prussien.

Notre espoir, en prenant cette direction, avait été de rejoindre le corps de Dumouriez. Or, ce que nous ne pouvions savoir, c’est qu’il s’était déjà porté plus au sud, afin d’occuper le défilé de Grand-Pré dans la forêt de l’Argonne.

Entre temps, je le répète, des détonations arrivaient jusqu’à nous. Lorsqu’elles étaient trop rapprochées, nous faisions halte. Évidemment, aucune bataille n’était alors engagée sur les bords de la Meuse. C’étaient de simples attaques de bourgades ou de villages. On le devinait, car de longues fumées montaient parfois au-dessus des arbres, et de lointaines lueurs d’incendies éclairaient les bois pendant l’obscurité.

Enfin, dans la soirée du 11, notre résolution fut prise d’interrompre la marche vers Stenay, afin de nous jeter franchement dans l’Argonne.

Le lendemain, ce projet fut mis à exécution. On se traînait, tout en se soutenant les uns les autres. La vue de ces pauvres femmes si courageuses, maintenant l’apparence minable, la figure hâve et plombée, les vêtements en lambeaux, à force de passer à travers les houx et les broussailles, marchant comme à la queue leu leu, enfin réduites à rien par la continuité des fatigues, cela nous fendait l’âme.

Vers midi, nous arrivâmes près d'une coupe de bois, qui laissait à découvert une vaste étendue de terrain.

Là, récemment, il y avait eu combat. Des corps jonchaient le sol. Je reconnus ces morts à leur uniforme bleu, doublé de revers rouges, leurs guêtres blanches, leurs baudriers en croix, si différents des Prussiens aux habits bleu de ciel ou des Autrichiens vêtus d'uniformes blancs et coiffés de bonnets en pointe.

C'étaient des Français, des volontaires. Ils avaient dû être surpris par quelque colonne du corps de Clairfayt ou de Brunswick. Vrai Dieu ! ils n'avaient pas succombé sans se défendre. Un certain nombre d'Allemands étaient étendus près d'eux, et même des Prussiens avec leurs schakos de cuir à chaînette.

Je m'étais approché, je regardais cette jonchée de cadavres avec horreur, car jamais je n'ai pu m'habituer à la vue d'un champ de bataille.

Soudain je poussai un cri. M. de Lauranay, Mme Keller et son fils, Mlle Marthe et sa sœur, arrêtés sur la limite des arbres, à cinquante pas derrière moi, me regardaient, n'osant avancer au milieu de la clairière.

M. Jean accourut aussitôt.

« Qu'y a-t-il, Natalis ? »

Ah ! comme je regrettai de ne pas avoir été assez maître de moi. J'aurais voulu éloigner M. Jean. Il était

trop tard. En un instant, il avait deviné pourquoi j'avais jeté ce cri.

Un corps qui gisait à mes pieds ! M. Jean n'eut pas besoin de regarder longtemps pour le reconnaître. Et alors, les bras croisés, secouant la tête :

« Que ma mère, que Marthe ignorent... » dit-il.

Mais Mme Keller venait de se traîner jusqu'à nous, et elle vit ce que nous aurions voulu lui cacher, le corps d'un soldat prussien, d'un « feldwebel[1] » du régiment de Leib, étendu sur le sol, au milieu d'une trentaine de ses camarades.

Ainsi, moins de vingt-quatre heures avant, peut-être, ce régiment avait passé en cet endroit, et maintenant il battait le pays autour de nous !

Jamais le danger n'avait été si grand pour Jean Keller. S'il était pris, son identité serait immédiatement établie, et l'exécution ne se ferait pas attendre.

Allons ! il fallait fuir au plus vite ce territoire si dangereux pour lui ! Il fallait se jeter dans le plus épais de l'Argonne, où une colonne en marche ne pourrait pénétrer ! Dussions-nous nous y cacher pendant plusieurs jours, il n'y avait pas à hésiter. C'était notre dernière chance de salut.

---

[1] Sergent.

On marcha le reste de la journée, on marcha toute la nuit, on marcha, non ! on se traîna le jour suivant, et le 13, vers le soir, nous arrivions sur la limite de cette forêt célèbre de l'Argonne, dont Dumouriez avait dit : « Ce sont les Thermopyles de la France, mais j'y serai plus heureux que Léonidas ! »

Dumouriez devait l'être, en effet. Et c'est ainsi que des milliers d'ignorants comme moi apprirent ce que c'était que Léonidas et les Thermopyles.

XX

La forêt de l'Argonne occupe un espace de treize à quatorze lieues depuis Sedan, au nord, jusqu'au petit village de Passavant, au sud, sur une moyenne de deux à trois lieues de largeur. Elle est jetée là comme une avancée, qui couvre notre frontière de l'est avec sa ligne de massifs presque impénétrables. Les bois et les eaux s'y mélangent dans une confusion extraordinaire, au milieu des hauts et des bas de terrain, des torrents et des étangs qu'il serait impossible à une colonne de franchir.

Cette forêt est comprise entre deux rivières. L'Aisne la borde sur tout son revers de gauche, depuis les premiers taillis du sud jusqu'au village de Semuy, au nord. L'Aire la côtoie, à partir de Fleury, jusqu'à son principal défilé. De là, cette rivière se retourne par un coude brusque et revient vers l'Aisne, dans laquelle elle se jette, non loin de Senuc.

Du côté de l'Aire, les principales villes sont Clermont, Varennes, où Louis XVI fut arrêté dans sa fuite, Buzancy, Le Chêne-Populeux ; du côté de l'Aisne, Sainte-Menehould, Ville-sur-Tourbe,

Monthois, Vouziers.

Pour sa forme, je ne saurais mieux comparer cette forêt qu’à un gros insecte, ailes repliées, immobile ou endormi entre deux cours d’eau. Son abdomen, c’est toute la partie inférieure qui est la plus importante. Son corselet et sa tête sont figurés par la partie supérieure, qui se dessine au-dessus du défilé de Grand-Pré, à travers lequel coule l’Aire dont j’ai parlé plus haut.

Si, dans presque toute son étendue, l’Argonne est coupée d’eaux vives et hérissée de taillis épais, on peut cependant la traverser par différents passages, étroits, sans doute, mais praticables, même à des régiments en marche.

Il convient que je les indique ici, afin de mieux faire comprendre comment les choses se sont passées.

Cinq défilés trouent l’Argonne de part en part. Dans l’abdomen de mon insecte, le plus au sud, celui des Islettes, va de Clermont à Sainte-Menehould assez directement ; l’autre, celui de la Chalade, n’est qu’une sorte de sente, qui rejoint le cours de l’Aisne, près de Vienne-le-Château.

À la partie supérieure de la forêt, on ne compte pas moins de trois passages. Le plus large, le plus important, celui qui sépare le corselet de l’abdomen, c’est le défilé de Grand-Pré. L’Aire le parcourt tout

entier depuis Saint-Juvin, coule entre Termes et Senuc, puis se jette dans l'Aisne, à une lieue et demie de Monthois. Au-dessus du défilé de Grand-Pré, à deux lieues à peu près, le défilé de la Croix-aux-Bois – retenez bien ce nom – traverse la forêt de l'Argonne de Boult-aux-Bois à Longwé, et n'est qu'un chemin de bûcherons. Enfin, à deux lieues plus haut, le défilé du Chêne-Populeux, par où passe la route de Réthel à Sedan, après s'être coudé deux fois, rallie l'Aisne en face de Vouziers.

Or, c'est par cette forêt seulement que les Impériaux pouvaient s'avancer vers Châlons-sur-Marne. De là, ils trouveraient la route ouverte jusqu'à Paris.

Donc, ce qu'il y avait à faire, c'était d'empêcher Brunswick ou Clairfayt de franchir l'Argonne, en leur fermant les cinq défilés qui pouvaient donner accès à leurs colonnes.

Dumouriez, très habile militaire, avait compris cela d'un coup d'œil. Il semble que ce soit très simple. Encore fallait-il y songer, et les coalisés, eux, n'avaient point encore eu l'idée d'occuper ces passages.

Un autre avantage qu'offrait ce plan, c'était de ne pas reculer jusqu'à la Marne, qui est notre dernière ligne de défense avant Paris. En même temps, les alliés seraient contraints de séjourner dans cette Champagne-Pouilleuse, où toute ressource leur manquerait, au lieu

de s’étendre sur les riches plaines, situées au-delà de l’Argonne, pour y passer l’hiver, s’il leur convenait d’hiverner.

Ce plan fut donc étudié dans tous ses détails. Et – ce qui était un commencement d’exécution – le 30 août, Dillon, à la tête de huit mille hommes, avait fait un mouvement audacieux pendant lequel les Autrichiens, ainsi que je l’ai dit, furent rejetés sur la rive droite de la Meuse. Puis, cette colonne était venue occuper le défilé le plus au sud, celui des Islettes, après avoir pris soin de garder le défilé de la Chalade.

En effet, le mouvement ne manquait pas d’une certaine audace. Au lieu de se faire du côté de l’Aisne, en s’abritant des massifs de la forêt, il était pratiqué du côté de la Meuse, en prêtant le flanc à l’ennemi. Mais Dumouriez l’avait voulu, afin de mieux dérober ses projets aux coalisés.

Son plan devait réussir.

Ce fut le 4 septembre que Dillon arriva au défilé des Islettes. Dumouriez, parti après lui avec quinze mille hommes, s’était emparé de Grand-Pré, un peu avant, fermant ainsi le principal passage de l’Argonne.

Quatre jours après, le 7, le général Dubourg se portait au Chêne-Populeux, afin de défendre le nord de la forêt contre toute invasion des Impériaux.

Aussitôt on se hâtait de faire des abatis, de construire des retranchements, de palissader les sentiers, d'établir des batteries pour clore ces défilés. Celui de Grand-Pré devint un véritable camp, avec ses troupes disposées sur l'amphithéâtre des hauteurs et dont l'Aire formait la tête.

À ce moment, sur cinq des portes de l'Argonne, quatre étaient barrées comme des poternes de citadelle avec leur herse descendue et leur pont-levis relevé.

Toutefois, il restait un cinquième passage encore ouvert. Celui-là avait paru si peu praticable, que Dumouriez ne s'était pas hâté de l'occuper. Et, j'ajoute que c'est précisément vers ce passage que nous conduisait notre mauvaise fortune.

En effet, le défilé de la Croix-aux-Bois, situé entre le Chêne-Populeux et Grand-Pré, à égale distance de l'un et de l'autre – dix lieues environ – allait permettre aux colonnes ennemies de pénétrer à travers l'Argonne.

Et maintenant, je reviens à ce qui nous concerne.

C'est le 13 septembre, au soir, que nous arrivâmes sur la pente latérale de l'Argonne, après avoir évité de traverser les villages de Briquenay et de Boult-aux-Bois, qui devaient être occupés par les Autrichiens.

Comme je connaissais les défilés de l'Argonne pour les avoir parcourus plusieurs fois, lorsque j'étais en

garnison dans l'Est, j'avais précisément choisi celui de la Croix-aux-Bois, qui me semblait offrir plus de sécurité. Même, par excès de prudence, ce n'était pas le défilé que je comptais suivre, mais bien un étroit sentier qui s'en rapproche et va de Briquenay à Longwé. En prenant cette route, nous traverserions l'Argonne à travers une de ses portions les plus épaisses, à l'abri des chênes, des hêtres, des charmes, des bois blancs, sorbiers, saules, des châtaigniers qui poussent sur les revers du sol moins exposés aux gelées de l'hiver. De là, une garantie de n'y point rencontrer les maraudeurs et les traînards, et d'atteindre enfin la rive gauche de l'Aisne du côté de Vouziers, où nous n'aurions plus rien à craindre.

La nuit du 13 au 14 se passa, comme d'habitude, sous le couvert des arbres.

À chaque moment pouvait apparaître le colback d'un cavalier ou le schako d'un grenadier prussien. Aussi avais-je hâte d'être au fond de la forêt, et je commençai à respirer plus à l'aise, quand, le lendemain, nous remontâmes le sentier qui conduit à Longwé, en laissant sur notre droite le village de la Croix-aux-Bois.

Cette journée fut extrêmement pénible. Le sol montueux, coupé de fondrières, embarrassé d'arbres morts, rendait la marche excessivement dure.

Si ce chemin n'était pas fréquenté et pour cause, il

n’en était que plus difficile. M. de Lauranay allait d’un assez bon pas, malgré des fatigues bien grandes pour un homme de son âge. Mlle de Lauranay et ma sœur, à la pensée que nous faisions nos dernières étapes, étaient bien résolues à ne pas faiblir un instant. Mais Mme Keller était à bout. Il fallait la soutenir, sans quoi elle fût tombée à chaque pas. Et, cependant aucune plainte. Si le corps était usé, l’âme demeurait forte. Je doutais qu’il lui fût possible d’arriver au terme de notre voyage.

Le soir, on organisa la halte comme à l’ordinaire. Le sac aux provisions fournit de quoi nous réconforter à notre suffisance, la faim cédant toujours au besoin de reposer et de dormir.

Lorsque je me trouvai seul avec M. Jean, je lui parlai de l’état de sa mère, qui devenait très inquiétant.

« Elle s’en va tant qu’elle peut, dis-je, et si nous ne pouvons lui donner quelques jours de repos...

– Je le vois, Natalis ! répondit M. Jean. À chaque pas que fait ma pauvre mère, c’est comme si elle me marchait sur le cœur ! Que faire ?

– Il faut gagner le village le plus rapproché, monsieur Jean. Vous et moi, nous l’y porterons. Jamais les Autrichiens ou les Prussiens ne se hasarderont à travers cette partie de l’Argonne, et, là, dans quelque maison, nous pourrons attendre que le pays soit devenu

plus tranquille.

– Oui, Natalis, c’est le parti le plus sage. Mais ne pouvons-nous gagner Longwé ?

– Ce village est trop éloigné, monsieur Jean. Votre mère ne pourrait l’atteindre !

– Où aller alors ?...

– Je vous proposerai d’appuyer sur la droite, à travers les taillis, pour gagner le village même de la Croix-aux-Bois.

– À quelle distance ?...

– Une lieue au plus.

– Allons à la Croix-aux-Bois, répondit M. Jean, demain, dès l’aube ! »

Franchement, je ne m’imaginais pas qu’il y eût rien de mieux à faire, dans la persuasion où j’étais que l’ennemi ne s’aventurerait pas au nord de l’Argonne.

Cependant cette nuit fut particulièrement troublée par le pétillement de la fusillade, et, de temps à autre, par le sourd ronflement du canon. Toutefois, comme ces détonations étaient encore éloignées, et se produisaient en arrière de nous, je supposais, avec quelque apparence de raison, que Clairfayt ou Brunswick cherchaient à forcer le défilé de Grand-Pré, le seul qui pût offrir une voie assez large au passage de

leurs colonnes. M. Jean ni moi, ne pûmes prendre une heure de repos. Il fallut être constamment sur le qui-vive, bien que nous fussions blottis au plus épais du bois, en dehors du sentier de Briquenay.

On repartit au petit jour. J'avais coupé quelques branches dont nous fîmes une sorte de civière. Une brassée d'herbes sèches allait permettre à Mme Keller de s'y étendre, et, avec quelques précautions, nous parviendrions peut-être à lui épargner les duretés de la route.

Mais Mme Keller comprit quel surcroît de fatigue ce serait pour nous.

« Non, dit-elle, non, mon fils ! J'ai encore la force de marcher... J'irai à pied !

– Tu ne le peux pas, ma mère ! répondit M. Jean.

– En effet, madame Keller, ajoutai-je, vous ne le pouvez pas ! Notre dessein est de gagner le plus prochain village, et il importe de l'atteindre au plus vite. Là, nous attendrons que vous soyez rétablie. Nous sommes en France, après tout, et pas une porte ne refusera de s'ouvrir !... »

Mme Keller ne se rendait pas. Après s'être relevée, elle essaya de faire quelques pas, et fût tombée, si son fils et ma sœur n'eussent été près d'elle pour la soutenir.

« Mme Keller, lui dis-je alors, ce que nous voulons, c'est notre salut à tous. Pendant la nuit, des coups de feu ont éclaté sur la lisière de l'Argonne. L'ennemi n'est pas loin. J'ai l'espérance qu'il ne tentera rien de ce côté. À la Croix-aux-Bois, nous n'aurons pas à craindre d'être surpris, mais il faut y arriver aujourd'hui même. »

Mlle Marthe et ma sœur joignirent leurs instances aux nôtres, M. de Lauranay intervint. Mme Keller finit par céder.

Un instant après, elle était couchée sur la civière, que M. Jean soulevait par une extrémité, moi par l'autre. On se remit en marche, et le sentier de Briquenay fut traversé obliquement, dans la direction du nord.

N'insistons pas sur les difficultés de ce cheminement à travers d'épais taillis, la nécessité d'y chercher les passes praticables, les haltes fréquentes qu'il fallut faire. On s'en tira, et vers midi, ce 15 septembre, nous arrivions à la Croix-aux-Bois, après une lieue et demie, qui avait demandé cinq heures.

À mon grand étonnement comme à mon grand ennui, le village était abandonné. Tous les habitants l'avaient fui, soit vers Vouziers, soit vers le Chêne-Populeux. Que se passait-il donc ?

Nous errions dans les rues. Portes et fenêtres closes. Les secours sur lesquels je comptais allaient-ils nous faire défaut ?

« Une fumée », me dit ma sœur, en montrant l’extrémité du village.

Je courus vers la petite maison d’où s’échappait cette fumée. Je frappai à la porte.

Un homme parut. Il avait une bonne figure – une de ces figures de paysan lorrain qui inspirent la sympathie. Ce devait être un brave homme.

« Que demandez-vous ? me dit-il.

– Bon accueil pour mes compagnons et moi.

– Qui êtes-vous ?

– Des Français chassés de l’Allemagne, et qui ne savent plus où se réfugier.

– Entrez ! »

Ce paysan se nommait Hans Stenger. Il habitait cette maison avec sa belle-mère et sa femme. S’il n’avait pas quitté la Croix-aux-Bois, c’est que sa belle-mère ne pouvait se lever du fauteuil où la paralysie la retenait depuis bien des années.

Et alors Hans Stenger nous apprit pourquoi le village était abandonné. Tous les défilés de l’Argonne avaient été occupés par les troupes françaises. Seul,

celui de la Croix-aux-Bois était ouvert. Aussi, s’attendait-on à ce que les Impériaux viendraient s’en emparer, ce qui présageait de grands désastres. On le voit, notre mauvaise fortune nous avait conduits là où il ne fallait pas aller. Quant à sortir de la Croix-aux-Bois, à nous jeter de nouveau à travers les taillis de l’Argonne, l’état de Mme Keller ne le permettait plus. Il était encore heureux que nous fussions tombés chez d’aussi honnêtes Français que ces Stenger.

C’étaient des paysans assez à leur aise. Ils parurent heureux de pouvoir rendre service à des compatriotes dans l’embarras. Il va sans dire que nous n’avions pas fait connaître la nationalité de Jean Keller, ce qui eût compliqué la situation.

Cependant la journée du 15 septembre se termina sans alertes. Celle du 16 ne justifia pas non plus les craintes que Hans Stenger nous avait fait concevoir. Même pendant la nuit, nous n’avions entendu aucune détonation sur le revers de l’Argonne. Peut-être les coalisés ignoraient-ils que le défilé de la Croix-aux-Bois fût libre. En tout cas, comme son étroitesse eût mis obstacle à la marche d’une colonne avec ses caissons et ses équipages, ils devaient plutôt tendre à forcer les passages du Grand-Pré ou des Islettes. Nous avions donc repris espoir. D’ailleurs, le repos et les soins apportaient déjà une sensible amélioration à l’état de

Mme Keller. La courageuse femme ! C'était la force physique qui lui manquait, non l'énergie morale !

Chien de sort ! Voilà que dans l'après-midi du 16, des figures suspectes commencèrent à se montrer dans le village, de ces tâteurs de poules, qui viennent fureter au fond des poulaillers. Qu'il y eût des pillards parmi eux, nul doute. Mais il n'était que trop facile de voir qu'ils appartenaient à la race allemande, et que la plupart faisaient le métier d'espion.

À notre grand effroi, M. Jean dut se cacher, par crainte d'être reconnu. Comme cela pouvait paraître singulier à la famille Stenger, j'étais presque décidé à tout dire, lorsque, vers cinq heures du soir, Hans rentra, criant :

« Les Autrichiens !... Les Autrichiens ! »

En effet, plusieurs milliers d'hommes, à vestes blanches, à schakos avec haute plaque et aigle à deux têtes – des kaiserlicks – arrivaient par le défilé de la Croix-aux-Bois, après l'avoir suivi depuis le village de Boult. Sans doute, des espions leur avaient appris que le chemin était libre. Qui sait si toute l'invasion ne parviendrait pas à passer par là !

Au cri poussé par Hans Stenger, M. Jean avait reparu dans la chambre où sa mère était couchée.

Je le vois encore. Il se tenait devant l'âtre. Il

attendait !... Qu'attendait-il ?... Que toute issue lui fût fermée ? Mais prisonnier des Autrichiens, les Prussiens sauraient bien le réclamer, et pour lui, c'était la mort !

Mme Keller se redressa sur son lit.

« Jean, dit-elle, fuis... fuis à l'instant !

– Sans toi, ma mère !...

– Je le veux !

– Fuyez, Jean ! dit Mlle Marthe. Votre mère est la mienne !... Nous ne l'abandonnerons pas !

– Marthe !...

– Moi aussi, je le veux ! »

Devant ces deux volontés, il n'y avait plus qu'à obéir. Le bruit redoublait. Déjà la tête de la colonne se répandait à travers le village. Bientôt les Autrichiens viendraient occuper la maison de Hans Stenger.

M. Jean embrassa sa mère, il donna un dernier baiser à Mlle Marthe, puis disparut.

Et alors, j'entendis Mme Keller murmurer ces mots.

« Mon fils !... Mon fils !... seul... dans ce pays qu'il ne connaît pas !... Natalis...

– Natalis !... » répéta Mlle Marthe en me montrant la porte.

J'avais compris ce que ces deux pauvres femmes

attendaient de moi.

« Adieu ! » m’écriai-je.

Un instant après, j’était hors du village.

XXI

Séparés, après trois semaines d'un voyage qu'un peu plus de chance eût mené à bonne fin ! Séparés, lorsque, quelques lieues au-delà, c'était le salut assuré pour tous ! Séparés avec la crainte de ne plus jamais se revoir !

Et ces femmes, abandonnées dans la maison d'un paysan, au milieu d'un village occupé par l'ennemi, n'ayant pour défenseur qu'un vieillard de soixante-dix ans !

En vérité, est-ce que je n'aurais pas dû rester près d'elles ?... Mais, ne songeant qu'au fugitif, à travers cette redoutable Argonne qu'il ne connaissait pas, pouvais-je hésiter à rejoindre M. Jean à qui je serais si utile ? Pour M. de Lauranay et ses compagnes, il n'y allait que de la liberté – je l'espérais, du moins. Pour Jean Keller, il y allait de la vie. Rien que cette pensée m'eût retenu, si j'avais été tenté de revenir à la Croix-aux-Bois.

Voici, d'ailleurs, ce qui s'était passé, et pourquoi ce village fut envahi dans la journée du 16.

On se souvient que des cinq défilés de la forêt de l’Argonne, un seul, celui de la Croix-aux-Bois, était resté inoccupé par les Français.

Cependant, afin de se garder de toute surprise, Dumouriez avait envoyé au débouché de ce passage, vers Longwé, un colonel avec deux escadrons et deux bataillons. C’était assez loin de la Croix-aux-Bois pour que Hans Stenger n’eût pas eu connaissance de ce fait. D’ailleurs, telle était la conviction que les Impériaux ne se hasarderaient pas à travers ce défilé, qu’on ne prit aucune mesure pour le défendre. Ni abatis ne furent faits, ni palissades. Et même, persuadé que rien ne menaçait l’Argonne à cette hauteur, le colonel demanda à renvoyer une partie de ses troupes au quartier général – ce qui lui fut accordé.

C’est alors que les Autrichiens, mieux avisés, envoyèrent reconnaître le passage. De là, cette visite d’un tas d’espions allemands, qui parurent à la Croix-aux-Bois, puis l’occupation du défilé. Et voilà comment, par suite d’un faux calcul, une des portes de l’Argonne était ouverte sur la France.

Dès que Brunswick apprit que la passe de la Croix-aux-Bois était demeurée libre, il donna ordre de l’occuper. Et cela arriva même au moment où, très embarrassé pour déboucher dans les plaines de la Champagne, il s’apprêtait à remonter vers Sedan, afin

de tourner l’Argonne par le nord. Mais, la Croix-aux-Bois à lui, il pouvait, non sans quelques difficultés sans doute, s’introduire par ce défilé. Il envoya donc une colonne autrichienne, avec les immigrés commandés par le prince de Ligne.

Le colonel français et ses hommes, surpris par cette attaque, durent céder la place, et se replier vers Grand-Pré. L’ennemi fut maître du passage.

Voilà ce qui s’était fait au moment où nous avions été obligés de prendre la fuite. Depuis, Dumouriez tenta de réparer cette faute si grave, en envoyant le général Chazot avec deux brigades, six escadrons et quatre pièces de huit, pour chasser les Autrichiens, avant qu’ils se fussent retranchés.

Malheureusement, le 14, Chazot ne fut pas en mesure d’opérer, le 15, non plus. Lorsqu’il attaqua dans la soirée du 16, il était déjà trop tard.

En effet, s’il repoussa d’abord les Autrichiens du défilé, s’il leur tua même le prince de Ligne, il eut bientôt à soutenir le choc de forces supérieures. Malgré d’héroïques efforts, le passage de la Croix-aux-Bois fut définitivement perdu.

Faute très regrettable pour la France, et, j’ajouterai, pour nous, car, sans cette déplorable erreur, dès le 15, nous eussions pu être au milieu des Français.

Maintenant, cela n’était plus possible. En effet, Chazot, se voyant coupé du quartier-général, recula sur Vouziers, tandis que Dubourg, qui occupait le Chêne-Populeux, craignant d’être enveloppé, revenait vers Attigny.

La frontière de France était donc ouverte aux colonnes des Impériaux. Dumouriez risquait d’être cerné et contraint de mettre bas les armes.

Et alors, plus d’obstacles sérieux à opposer aux envahisseurs entre Paris et l’Argonne.

Quant à nous deux Jean Keller, je suis forcé de convenir que nous étions mal pris.

Presque aussitôt après avoir quitté la maison de Hans Stenger, j’avais rejoint M. Jean au plus épais du bois.

« Vous... Natalis ? s’écria-t-il.

– Oui !... moi !...

– Et votre promesse de ne jamais abandonner ni Marthe ni ma mère !

– Minute, monsieur Jean ! Écoutez-moi ! »

Alors je lui dis tout, que je connaissais ce pays de l’Argonne dont il ignorait l’étendue et la disposition, que Mme Keller et Mlle Marthe, m’avaient, pour ainsi dire, donné l’ordre de le suivre, que je n’avais pas

hésité...

« Et si j’ai mal fait, monsieur Jean, ajoutai-je, que Dieu me punisse !

– Venez donc ! »

En ce moment, il ne s’agissait plus de suivre le défilé jusqu’à la frontière de l’Argonne. Les Autrichiens pouvaient se jeter en dehors du passage de la Croix-aux-Bois, et même de la sente de Briquenay. De là, nécessité de piquer droit au sud-ouest, de manière à franchir la ligne de l’Aisne.

Nous allâmes dans cette direction jusqu’à l’heure où le jour manqua tout à fait. S’aventurer dans l’ombre n’était pas possible. Comment s’orienter ? Nous fîmes halte pour la nuit.

Pendant les premières heures, les coups de feu ne cessèrent de se faire entendre, à moins d’une demi-lieue. C’étaient les volontaires de Longwé, qui essayaient de reprendre le défilé aux Autrichiens. Mais, n’étant pas en force, ils furent obligés de se disperser. Par malheur, ils ne se jetèrent pas à travers la forêt, où nous aurions pu les rencontrer et apprendre d’eux que Dumouriez avait son quartier général à Grand-Pré. Nous les eussions accompagnés. Là, ainsi que je le sus plus tard, j’aurais retrouvé mon brave régiment de Royal-Picardie, qui avait quitté Charleville pour se

joindre à l'armée du centre. Arrivés à Grand-Pré, M. Jean et moi, nous étions au milieu de nos amis, nous étions sauvés, nous aurions vu ce qu'il convenait de faire pour le salut des êtres si chers, abandonnés à la Croix-aux-Bois.

Mais les volontaires avaient évacué l'Argonne et remonté le cours de l'Aisne, afin de regagner le quartier général.

La nuit fut mauvaise. Il tombait une bruine qui perçait jusqu'aux os. Nos vêtements, déchirés par les broussailles, s'en allaient par lambeaux. Je n'en réchapperais même pas ma roulière. C'étaient surtout nos chaussures qui menaçaient de nous laisser pieds nus. En serions-nous donc réduits à marcher sur notre « chrétienté », comme on dit au village ? Enfin, nous étions transis, car la pluie filtrait à travers le feuillage, et j'avais en vain cherché un trou pour nous y blottir. Ajoutez à cela quelques alertes, des coups de feu tellement rapprochés que, deux ou trois fois, je crus en voir la lueur, et cette angoisse d'entendre à chaque instant retentir le hurrah prussien !... Il fallait alors s'enfuir plus profondément, crainte de se faire ramasser. Ah ! misère et poussière ! que le jour tardait à venir !

Dès que l'aube eut monté, nous reprîmes notre course à travers la forêt. Je dis course, car nous allions

aussi vite que le permettait la nature du sol, tandis que je m’orientais de mon mieux sur le soleil levant.

De plus, rien dans le ventre, et la faim nous aiguillonnait. M. Jean, en fuyant la maison des Stenger, n’avait pas eu le temps de prendre des provisions. Moi, parti comme un fou, tant je redoutais que la retraite me fût coupée par les Autrichiens, je ne m’étais pas mieux pourvu. Nous en étions donc réduits à danser devant le buffet, ainsi que l’on fait quand il est vide. Si les corneilles, les émouchets, et nombre de petits oiseaux, des bruants surtout, volaient par centaines à travers les arbres, le gibier paraissait rare. À peine çà et là un gîte de lièvre ou quelques couples de gelinottes qui fuyaient sous le taillis. Et comment les attraper ? Par bonheur, les châtaigniers ne manquent pas dans l’Argonne, ni les châtaignes en cette saison. J’en fis cuire sous la cendre, après avoir allumé un tas de broussailles avec un peu de poudre. Cela nous empêcha positivement de succomber à la faim.

La nuit vint – une nuit froide et sombre. Le bois était si serré que nous n’avions pas fait longue route depuis le matin. Cependant la lisière de l’Argonne ne pouvait être éloignée. On entendait la mousqueterie des éclaireurs qui battaient l’estrade le long de l’Aisne. Toutefois, il faudrait encore près de vingt-quatre heures, avant que nous eussions pu trouver refuge de

l'autre côté de la rivière, soit à Vouziers, soit dans un des villages de la rive gauche.

Je ne parlerai pas de nos fatigues. Nous n'avions pas le temps d'y songer. Ce soir-là, malgré que mon cerveau fut obsédé de mille craintes, comme j'avais sommeil, je m'étendis au pied d'un arbre. Je me rappelle qu'au moment où mes yeux se fermèrent, je songeais à ce régiment du colonel von Grawert, qui avait laissé une trentaine de ses morts dans la clairière, quelques jours avant. Ce régiment, avec son colonel et ses officiers, je l'envoyais au diable, et il y allait, quand je m'endormis.

Le matin venu, M. Jean, je le vis bien, n'avait pas fermé l'œil. Il ne pensait guère à lui, – on le connaît assez pour en être sûr. Mais de se représenter sa mère, Mlle Marthe, dans cette maison de la Croix-aux-Bois, entre les mains des Autrichiens, exposées à tant d'injures, brutalisées peut-être, cela lui brisait le cœur.

En somme, pendant cette nuit, c'était M. Jean qui avait veillé. Et il faut que j'aie eu le sommeil dur, car les détonations éclatèrent encore à peu de distance. Comme je ne me réveillais pas, M. Jean voulut me laisser dormir.

Au moment où nous allions nous remettre en route, M. Jean m'arrêta et dit :

« Natalis, écoutez-moi. »

Il avait prononcé ces mots du ton d’un homme dont la résolution est prise. Je vis de quoi il retournait, et je répondis sans plus attendre :

« Non, monsieur Jean, je ne vous écouterai pas, si c’est de séparation que vous avez à me parler.

– Natalis, reprit-il, c’est par dévouement pour moi que vous avez voulu me suivre.

– Soit !

– Tant qu’il ne s’est agi que de fatigues, je n’ai rien dit. Maintenant, il s’agit de dangers. Si je suis pris et si l’on vous prend avec moi, on ne vous épargnera pas. Ce sera la mort pour vous... et cela, Natalis, je ne puis l’accepter. Partez donc !... Passez la frontière... J’essaierai de le faire de mon côté... et si nous ne nous revoyons pas...

– Monsieur Jean, répondis-je, il est temps de se remettre en route. Nous serons sauvés ou nous mourrons ensemble !

– Natalis...

– Je jure Dieu que je ne vous quitterai pas ! »

Et nous voilà repartis. Les premières heures du jour avaient été bruyantes. L’artillerie ronflait au milieu des crépitements de la mousqueterie. C’était une nouvelle

attaque du défilé de la Croix-aux-Bois, – attaque qui ne réussit pas en présence d'un ennemi trop nombreux.

Puis, vers huit heures, tout redevint silencieux. On n'entendait plus un seul coup de fusil. Terrible incertitude pour nous ! Qu'un combat se fût livré dans le défilé, nul doute possible à cet égard. Mais quel en avait été le résultat ? Devions-nous remonter à travers la forêt ? Non ! D'instinct, je sentais que c'eût été se livrer. Il fallait continuer toujours, continuer quand même, en marchant dans la direction de Vouziers.

À midi, quelques châtaignes, grillées sous les cendres, furent encore notre seule nourriture. Le taillis était si épais que nous faisions à peine cinq cents pas en une heure. Et puis, des alertes soudaines, des coups de feu à droite, à gauche, et enfin, ce qui vous mettait l'effroi dans l'âme, le glas du tocsin qui bourdonnait dans tous les villages de l'Argonne !

Le soir vint. Nous ne devions pas être à une lieue du cours de l'Aisne. Le lendemain, si aucun obstacle ne nous arrêtait, notre salut serait assuré de l'autre côté du fleuve. Il n'y aurait qu'à le redescendre pendant une heure sur sa rive droite, et nous le passerions sur les ponts de Senuc ou de Grand-Ham, dont Clairfayt ni Brunswick n'étaient encore les maîtres.

Nous avions fait halte vers huit heures. De notre mieux, nous cherchions à nous garantir du froid au fond

d’un épais fourré. On n’entendait que le grignotement de la pluie sur les feuilles. Tout était tranquille dans la forêt, et je ne sais pourquoi je trouvais quelque chose d’inquiétant à cette tranquillité.

Soudain, à quelque vingt pas, des voix se firent entendre. M. Jean me saisit la main :

« Oui ! disait-on, nous sommes sur ses traces depuis la Croix-aux-Bois !

– Il ne nous échappera pas !

– Mais rien des mille florins aux Autrichiens !...

– Non !... non ! camarades !... »

Je sentais la main de M. Jean qui serrait plus fortement la mienne.

« La voix de Buch ! murmura-t-il à mon oreille.

– Les gueux ! répondis-je. Ils sont là cinq ou six peut-être !... Ne les attendons pas !... »

Et voilà que nous glissons hors du fourré en rampant au milieu des herbes.

Tout à coup, un bruit de branche brisée nous trahit. Presque aussitôt, un coup de feu illumina le sous-bois. Nous avions été aperçus.

« Venez, monsieur Jean, venez ! m’écriai-je.

– Pas avant d’avoir cassé la tête à l’un de ces

misérables ! »

Et il déchargea son pistolet dans la direction du groupe qui se précipitait vers nous.

Je crois bien que l'un de ces chenapans tomba. Mais j'avais autre chose à faire que de m'en assurer.

Nous courions de toute la vitesse de nos jambes. Je sentais Buch et ses camarades à nos chausses. Nous étions à bout de forces !

Un quart d'heure après, la bande tomba sur nous. Ils étaient là une demi-douzaine d'hommes armés.

En un instant, ils nous eurent terrassés, liés par les mains, poussés en avant, sans épargner les coups.

Une heure après, nous étions entre les mains des Autrichiens, établis à Longwé, puis enfermés et gardés à vue dans une maison du village.

XXII

Était-ce le hasard seul qui avait mis Buch sur nos traces ? J'inclinais à le croire, car, depuis quelque temps le hasard ne se montrait plus notre ami. Mais, par la suite, nous apprîmes ce que nous ne pouvions savoir alors : c'est que depuis notre dernière rencontre, le fils Buch n'avait cessé ses recherches, moins pour venger la mort de son frère, croyez-le bien, que pour gagner la prime de mille florins. S'il avait perdu nos traces à partir du jour où nous avions pris à travers l'Argonne, il les avait retrouvées au village de la Croix-aux-Bois. Il était de ces espions qui l'envahirent dans l'après-midi du 16. Chez les Stenger, il reconnut M. et Mlle de Lauranay, Mme Keller et ma sœur. Il apprit que nous venions de les quitter à l'instant. Nous ne pouvions être loin. Une demi-douzaine de coquins de son espèce se joignirent à lui. Tous se lancèrent à notre poursuite. On sait le reste.

Maintenant, nous étions gardés de manière à défier toute évasion, en attendant que notre sort fut réglé – ce qui ne pouvait être ni long ni douteux – et, comme on dit, il n'y avait plus qu'à écrire à sa famille !

Tout d’abord j’examinai la chambre qui nous servait de prison. Elle occupait la moitié du rez-de-chaussée d’une maison basse. Deux fenêtres, opposées l’une à l’autre, l’éclairaient sur la rue, en avant, et sur une cour, en arrière.

C’est de cette maison, sans doute, que nous ne sortirions que pour être conduits à la mort.

M. Jean, sous la double accusation d’avoir frappé un officier, et déserté en temps de guerre ; moi, accusé de complicité, et probablement d’espionnage en ma qualité de Français, on ne nous ferait pas languir.

Et j’entendis M. Jean murmurer :

« C’est la fin, cette fois ! »

Je ne répondis rien. Je l’avoue, mon fonds de confiance habituelle avait reçu un fort ébranlement, et la situation me paraissait désespérée.

« Oui, la fin ! répétait M. Jean. Et qu’importerait, si ma mère, si Marthe, si tous ceux que nous aimons étaient hors de danger ! Mais, après nous, que deviendront-elles ? Sont-elles encore dans ce village entre les mains des Autrichiens ?... »

Et de fait, en admettant qu’elles n’eussent point été entraînées, une faible distance les séparait de nous. À peine compte-t-on une lieue et demie entre la Croix-aux-Bois et Longwé. Pourvu que la nouvelle de notre

arrestation ne leur fût pas parvenue !

C’est à quoi je pensais, c’est ce que je craignais par dessus tout. C’eût été le coup de mort pour Mme Keller. Oui ! J’en étais à désirer que les Autrichiens les eussent dirigées sur leurs avant-postes, au-delà de l’Argonne. Pourtant, Mme Keller était à peine transportable, et si on l’obligeait à se remettre en route, si les soins lui manquaient !...

La nuit se passa, sans que notre situation se fût modifiée. Quelles tristes pensées vous envahissent le cerveau, quand la mort est si proche ! C’est alors que toute notre vie repasse en un instant devant nos yeux !

Il faut ajouter que nous souffrions beaucoup de la faim, n’ayant vécu que de châtaignes depuis deux jours. On n’avait même pas songé à nous apporter de la nourriture. Eh, que diable ! Nous valions mille florins à ce gueux de Buch, et il pouvait bien nous nourrir pour le prix !

Nous ne l’avions pas revu, il est vrai. Sans doute, il était allé prévenir les Prussiens de sa capture. Je pensais alors que cela prendrait peut-être quelque temps. C’étaient des Autrichiens qui nous gardaient, mais c’étaient des Prussiens qui devaient prononcer sur notre sort. Ou ils viendraient à la Croix-aux-Bois, ou on nous conduirait à leur quartier général. De là, des retards, à moins qu’il n’arrivât un ordre d’exécution à Longwé.

Quoiqu'il en soit, il ne fallait pas nous laisser mourir de faim.

Au matin, la porte s'ouvrit vers sept heures. Un vivandier en blouse apportait une écuelle de soupe – de l'eau pour bouillon, ou à peu près, avec une miche de pain trempé. La quantité remplaçait la qualité. Nous n'avions pas le droit d'être difficiles, et, j'avais si faim, que je ne fis que tordre et avaler.

J'aurais voulu interroger ce vivandier, savoir de lui ce qui se passait à Longwé, surtout à la Croix-aux-Bois, si l'on parlait de l'approche des Prussiens, si leur intention était de prendre ce défilé pour traverser l'Argonne, enfin où en étaient les choses. Mais je ne savais pas assez d'allemand pour être compris ni pour comprendre. Et M. Jean, absorbé dans ses réflexions, gardait le silence. Je ne me serais pas permis de l'en tirer. Donc, impossible de pourparler avec cet homme-là.

Rien de nouveau ne se produisit pendant cette matinée. Nous étions gardés à vue. Cependant on nous permettait d'aller et de venir dans la petite cour, où les Autrichiens nous examinaient avec plus de curiosité que de sympathie, on peut le croire. Moi, devant eux, je tenais à faire bonne contenance. Aussi, me promenais-je, les mains dans les poches, en sifflotant les plus joyeuses marches du Royal-Picardie.

Et n’aurais-je pas dû plutôt me dire :

« Va, va, siffle, pauvre merle en cage !... On te coupera bientôt le sifflet ! »

À midi, nouvelle soupière de pain trempé. Il n’était pas varié, notre ordinaire, et j’en arrivais à regretter les châtaignes de l’Argonne. Il fallut bien s’en contenter. D’autant plus que cette espèce de coupe-liards, ce vivandier avec sa face de fouine, avait l’air de dire : « C’est encore trop bon pour vous ! »

Vrai Dieu ! je lui aurais volontiers jeté l’écuelle à la tête ! Mais mieux valait ne point perdre son bien, et se refaire des forces pour ne pas faiblir au dernier moment !

J’obtins même que M. Jean partageât avec moi ce maigre repas. Il comprit mes raisons et mangea un peu. Il pensait à tout autre chose. Son esprit était ailleurs, là-bas, dans la maison de Hans Stenger, avec sa mère, avec sa fiancée. Il prononçait leur nom, il les appelait ! Parfois, dans une sorte de délire, il s’élançait vers la porte comme pour aller les rejoindre ! C’était plus fort que lui. Et alors il retombait. S’il ne pleurait pas, il n’en était que plus effrayant à voir, et des larmes l’auraient soulagé. Mais non ! Et cela me déchirait le cœur.

Pendant ce temps, passaient des files de soldats, marchant sans ordre, l’arme à volonté, puis d’autres

colonnes qui traversaient Longwé. Les trompettes se taisaient, les tambours aussi. L'ennemi se glissait sans bruit afin de gagner la ligne de l'Aisne. Il dut défiler là bien des milliers d'hommes. S'ils étaient Autrichiens ou Prussiens, c'est bien ce que j'aurais voulu savoir ! Du reste, plus un seul coup de feu sur le revers occidental de l'Argonne. La porte de France était grande ouverte !... On ne la défendait même plus.

Vers dix heures du soir, une escouade de soldats parut dans notre chambre. Cette fois, c'étaient des Prussiens. Et, ce qui me coupa en deux, je reconnus l'uniforme du régiment de Leib, venu à Longwé après sa rencontre avec les volontaires dans l'Argonne.

On nous fit sortir, M. Jean et moi, après nous avoir attaché les mains derrière le dos.

M. Jean s'adressa au caporal qui commandait l'escouade.

« Où nous conduit-on ? » dit-il.

Pour toute réponse, ce gueux nous mit dehors avec une bourrade. Nous avions bien l'air de pauvres diables qu'on allait exécuter sans jugement. Et, pourtant, moi, je n'avais pas été pris les armes à la main ! Mais allez donc dire cela à ces espèces de barbares ! Ils vous riraient au nez comme des uhlans !

Notre escouade suivit la rue de Longwé, qui descend

vers la lisière de l'Argonne, et s'amorce un peu en dehors du village, à la route de Vouziers.

Au bout de cinq cents pas, on s'arrêta au milieu d'une clairière, où campait le régiment de Leib.

Quelques instants après, nous comparaissions devant le colonel von Grawert.

Il se contenta de nous regarder, ne prononça pas une seule parole. Puis, tournant les talons, il donna le signal du départ, et tout le régiment se mit en marche.

Je compris alors que l'on voulait nous faire passer devant un conseil de guerre, qu'on mettrait quelques formes à nous administrer douze balles dans la poitrine, que cela eût été fait, immédiatement, si le régiment fut resté à Longwé. Mais, paraît-il, les choses pressaient, et les coalisés n'avaient pas de temps à perdre, s'ils voulaient devancer les Français sur l'Aisne.

En effet, Dumouriez, ayant appris que les Impériaux étaient maîtres du défilé de la Croix-aux-Bois, venait de mettre à exécution un nouveau plan. Ce plan consistait à redescendre la lisière gauche de l'Argonne jusqu'à la hauteur du défilé des Islettes, afin de s'adosser à Dillon qui l'occupait. De cette façon, nos soldats feraient face aux colonnes de Clairfayt qui viendraient de la frontière, et aux colonnes de Brunswick qui se présenteraient du côté de la France. Il fallait s'attendre,

en effet, à voir les Prussiens traverser l’Argonne, dès que le camp de Grand-Pré serait levé, afin de couper la route de Châlons.

Aussi Dumouriez avait-il évacué son quartier général, sans bruit, la nuit du 15 au 16. Après avoir franchi les deux ponts de l’Aisne, il vint s’arrêter avec ses troupes sur les hauteurs d’Autry, à quatre lieues de Grand-Pré. De là, malgré deux paniques qui mirent un instant le désordre parmi nos soldats, il continua vers Dammartin-sur-Hans, de manière à atteindre les positions de Sainte-Menehould, qui sont situées à l’extrémité du passage des Islettes.

En même temps, comme les Prussiens allaient déboucher de l’Argonne par le défilé de Grand-Pré, il prenait toutes ses précautions afin que le camp de l’Épine, assis sur la route de Châlons, ne pût être enlevé, au cas où l’ennemi l’eût attaqué, au lieu de se rabattre sur Sainte-Menehould.

À ce moment, les généraux Beurnonville, Chazot et Dubouquet recevaient l’ordre de rejoindre Dumouriez, et celui-ci pressait Kellerman, qui était parti de Metz, le 4, de hâter sa marche en avant.

Si tous ces généraux étaient exacts au rendez-vous, Dumouriez aurait avec lui plus de trente-cinq mille hommes, et il pourrait tenir tête aux Impériaux.

En effet, Brunswick et ses Prussiens avaient quelque temps hésité avant d'avoir définitivement arrêté leur plan de campagne. Enfin, ils se décidèrent à traverser Grand-Pré, à déboucher de l'Argonne, pour s'emparer de la route de Châlons, cerner l'armée française à Sainte-Menehould, et l'obliger à mettre bas les armes.

Voilà pourquoi le régiment de Leib avait si précipitamment quitté Longwé, et pourquoi nous remontions le cours de l'Aisne.

Il faisait un temps affreux, du brouillard, de la pluie. Les chemins étaient défoncés. La boue vous couvrait jusqu'à l'échine. De marcher ainsi, les bras liés, voilà qui est pénible ! En vérité, on eût mieux fait de nous fusiller tout de suite !

Et les mauvais traitements que ces Prussiens ne nous épargnaient guère ! Et les insultes qu'ils nous jetaient à la face ! C'était pire que de la boue !

Et ce Frantz von Grawert qui, dix fois, vint nous affronter sous le nez ! M. Jean ne pouvait se contenir. Les mains lui démangeaient, sous les cordes, de saisir le lieutenant par le cou, de l'étrangler comme une bête malfaisante !

On côtoya l'Aisne en cheminant à marche forcée. Il fallut passer, avec de l'eau à mi-jambe, les ruisseaux de la Dormoise, de la Tourbe et de la Bionne. On ne

s’arrêtait pas, afin d’arriver à temps pour occuper les hauteurs de Sainte-Menehould. Mais la colonne ne pouvait aller vite. On s’embourbait fréquemment. Et, lorsque les Prussiens se trouveraient en face de Dumouriez, il était permis d’espérer que les Français seraient déjà adossés aux Islettes.

Nous allâmes ainsi jusqu’à dix heures du soir. Les vivres étaient à peine distribués, et, s’ils manquaient aux Prussiens, on juge ce qu’il pouvait en rester aux deux prisonniers qu’ils traînaient comme des bêtes !

M. Jean et moi, nous pouvions à peine nous parler. D’ailleurs, chaque propos échangé nous valait quelque bourrade. Ces gens-là sont véritablement d’une race cruelle. Sans doute, ils voulaient plaire au lieutenant Frantz von Grawert, et ils n’y réussissaient que trop !

Cette nuit du 19 au 20 septembre fut une des plus pénibles que nous eussions passées jusqu’alors. C’était à regretter nos haltes sous les taillis de l’Argonne, quand nous n’étions encore que des fugitifs. Enfin, avant le jour, on avait atteint sur la gauche de Sainte-Menehould une sorte de terrain marécageux. Le campement y fut installé dans deux pieds de boue. Aucun feu n’avait été allumé, parce que les Prussiens ne voulaient pas signaler leur présence.

Une odeur infecte s’élevait de cette masse d’hommes entassés. Comme on dit, on en aurait plus

pris avec le nez qu’avec une pelle !

Enfin le jour reparut, – ce jour où se livrerait, sans doute, la bataille. Le Royal-Picardie était là peut-être, et je ne serais pas dans le rang, au milieu de mes camarades !

Il se faisait un grand mouvement d’allées et venues à travers le cantonnement. Des estafettes, des aides de camp, traversaient à chaque instant le marécage. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient. On entendait aussi quelques coups de feu sur la droite...

Enfin ! Les Français avaient devancé les Prussiens à Sainte-Menehould !

Il était près de onze heures, quand une escouade de soldats vint nous chercher, M. Jean et moi. Tout d’abord, on nous conduisit devant une tente où siégeaient une demi-douzaine d’officiers, présidés par le colonel von Grawert. Oui ! il présidait ce conseil de guerre en personne !

Ce ne fut pas long. Simple formalité pour établir notre identité. D’ailleurs, Jean Keller, déjà condamné à mort pour avoir frappé un officier, le fut une seconde fois comme déserteur, et moi, comme espion français !

Il n’y avait pas à discuter, et, lorsque le colonel eut ajouté que l’exécution aurait lieu sur l’heure :

« Vive la France ! m’écriai-je.

– Vive la France ! » répéta Jean Keller.

XXIII

Cette fois, c'était bien fini. On peut dire que les fusils étaient déjà braqués sur nous ! Il n'y avait plus à attendre que le commandement de feu ! Eh bien, Jean Keller et Natalis Delpierre sauraient mourir.

En dehors de la tente, se trouvait le peloton, qui devait nous fusiller, – une douzaine d'hommes du régiment de Leib sous les ordres d'un lieutenant.

On ne nous avait pas rattaché les mains. À quoi bon ? Nous ne pouvions fuir. Quelques pas sans doute, et là, contre un mur ou au pied d'un arbre, nous tomberions sous les balles prussiennes ! Ah ! que n'aurais-je donné pour mourir en pleine bataille, frappé de vingt coups de sabre, ou coupé en deux d'un boulet ! Recevoir la mort sans pouvoir se défendre, c'est dur !

Nous deux M. Jean marchions silencieusement. Lui pensait à Marthe qu'il ne verrait plus, à sa mère que ce dernier coup allait tuer.

Moi, je songeais à ma sœur Irma, à mon autre sœur Firminie, à tout ce qui restait de notre famille !... Je revoyais mon père, ma mère, mon village, tous les êtres

que j’aimais, mon régiment, mon pays...

Ni l’un ni l’autre, nous ne regardions où nous menaient les soldats. D’ailleurs, que ce fût là ou ici, peu importait ! Il fallait être tué comme des chiens ! Ah ! quelle rage !

Évidemment, puisque je vous fais moi-même ce récit, puisque je l’ai écrit de ma main, c’est que j’en suis réchappé. Mais, ce qu’allait être le dénouement de cette histoire, quand j’aurais eu toute l’invention d’un conteur, il m’eût été impossible de l’imaginer. Vous le verrez bientôt.

À une cinquantaine de pas plus loin, il fallut passer à travers le régiment de Leib. Tous connaissaient Jean Keller. Eh bien, il n’y eut même pas un sentiment de pitié pour lui – cette pitié qu’on ne refuse jamais à ceux qui vont mourir ! Quelles natures ! Ils étaient bien dignes, ces Prussiens, d’être commandés par des Grawert ! Le lieutenant nous vit. Il regarda M. Jean, qui lui rendit son regard. Chez l’un, c’était la satisfaction d’une haine qui va s’assouvir, chez l’autre, c’était du mépris...

Un instant, je crus que ce misérable allait nous accompagner. En vérité, je me demandais s’il ne tiendrait pas à commander lui-même le feu ! Mais un appel de trompette se fit entendre... Il se perdit au milieu des soldats.

Nous tournions alors une des hauteurs que le duc de Brunswick était venu occuper. Ces hauteurs qui dominent la petite ville et l’entourent sur un circuit de trois quarts de lieue, s’appellent les collines de la Lune. C’est à leur pied que passe la route de Châlons. Quant aux Français, ils s’étageaient sur les croupes avoisinantes.

Au-dessous se déployaient de nombreuses colonnes, prêtes à gravir nos positions, de manière à dominer Sainte-Menehould. Si les Prussiens y réussissaient, Dumouriez serait très compromis, en présence d’un ennemi supérieur par le nombre, et qui pourrait l’accabler de ses feux.

Avec un temps clair, j’aurais pu apercevoir les uniformes français sur les hauteurs. Mais tout disparaissait encore au milieu d’une brume épaisse, que le soleil n’avait pu dissiper. On entendait déjà quelques détonations, et c’est à peine si on pouvait en apercevoir les lueurs.

Le croirait-on ! Il me restait un espoir, ou plutôt, je me forçais de ne point désespérer.

Et cependant, quelle apparence qu’un secours pût nous venir du côté où l’on nous menait ? Toutes les troupes, appelées par Dumouriez, n’étaient-elles pas sous sa main autour de Sainte-Menehould ? Que voulez-vous ? On a tellement envie d’échapper à la

mort que l’on se fait de ces idées-là !

Il était environ onze heures et quart. Le midi du 20 septembre ne sonnerait jamais pour nous !

En effet, nous étions arrivés. L’escouade venait de quitter la grande route de Châlons, sur la gauche. Le brouillard était encore assez épais pour que les objets ne fussent pas visibles à quelques centaines de pieds. On sentait, cependant, qu’il ne tarderait pas à se fondre au soleil.

Nous étions entrés dans un petit bois, désigné pour le lieu d’exécution et dont nous ne devions plus sortir.

Au loin s’entendaient des roulements de tambours, des éclats de trompette, auxquels se mêlaient des détonations d’artillerie, des pétillements de feux de file et de peloton.

Je cherchais à me rendre compte de ce qui se passait, comme si cela eût dû m’intéresser en un pareil moment ! J’observais que ces bruits de bataille venaient de la droite et qu’ils semblaient se rapprocher. Y avait-il donc un engagement sur la route de Châlons ? Une colonne était-elle sortie du camp de l’Épine pour prendre les Prussiens de flanc ? Je ne me l’expliquais pas.

Si je vous raconte ceci avec une certaine précision, c’est que je tiens à vous faire connaître quel était alors

l’état de mon esprit. Quant aux détails, ils sont restés gravés dans ma mémoire. D’ailleurs, on n’oublie pas des choses pareilles. Pour moi, c’est comme si c’était hier !

Nous venions d’entrer dans le petit bois. Au bout d’une centaine de pas, l’escouade s’arrêta devant un abatis d’arbres.

C’était à cette place que M. Jean et moi nous devions être passés par les armes.

L’officier qui commandait – un homme à face dure – fit faire halte. Les soldats se rangèrent de côté, et j’entends encore les crosses de leurs fusils qui résonnèrent sur le sol, lorsqu’ils mirent l’arme au pied.

« C’est ici, dit l’officier.

– Bien ! » répondit Jean Keller.

Il répondit cela d’une voix ferme, le front haut, le regard assuré.

Et, alors, s’approchant de moi, il me parla dans cette langue française qu’il aimait tant, et que j’allais entendre pour la dernière fois.

« Natalis, me dit-il, nous allons mourir ! Ma dernière pensée sera pour ma mère, pour Marthe qu’après elle, j’aimais le plus au monde ! Les pauvres femmes ! Que le ciel les prenne en pitié ! Quant à vous,

Natalis, pardonnez-moi...

– Que je vous pardonne, monsieur Jean ?

– Oui, puisque c'est moi qui...

– Monsieur Jean ! répondis-je, je n'ai rien à vous pardonner. Ce que j'ai fait a été fait librement, et je le ferais encore ! Laissez-moi vous embrasser, et mourons tous deux en braves ! »

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Et je n'oublierai jamais quelle fut l'attitude de Jean Keller, lorsque, se retournant vers l'officier, il lui dit d'une voix qui ne tremblait pas :

« À vos ordres ! »

L'officier fit un signe. Quatre soldats se détachèrent du peloton, nous poussèrent par le dos, et nous conduisirent tous deux au pied du même arbre. Nous devions être frappés du même coup et tomber ensemble... Eh bien, j'aimais mieux cela !

Je me rappelle que cet arbre était un hêtre. Je le vois encore avec tout un pan d'écorce pelé. Le brouillard commençait à se dissiper. Les autres arbres sortaient des brumes.

M. Jean et moi, nous étions debout, la main dans la main, regardant le peloton en face.

L'officier s'écarta un peu. Le craquement des

batteries qu'on armait m'entra dans l'oreille. Je serrais la main de Jean Keller, et je vous jure qu'elle ne tremblait pas dans la mienne !

Les fusils furent remontés à la hauteur de l'épaule. À un premier commandement, ils s'abaisseraient. À un second, ils feraient feu, et tout serait fini.

Soudain, des cris éclatent sous le bois, derrière l'escouade des soldats.

Dieu du ciel ! Que vois-je ?... Mme Keller, soutenue par Mlle Marthe et par ma sœur Irma. Sa voix pouvait à peine se faire entendre. Sa main agitait un papier, et Mlle Marthe, ma sœur, M. de Lauranay répétaient avec elle :

« Français !... Français ! »

En cet instant, une formidable détonation retentit, et j'aperçus Mme Keller qui s'affaissait.

Ni M. Jean ni moi, n'étions tombés, cependant. Ce n'étaient donc pas les soldats du peloton qui avaient tiré ?...

Non ! Une demi-douzaine d'entre eux gisaient sur le sol, tandis que l'officier et les autres s'enfuyaient à toutes jambes.

En même temps, de divers côtés, à travers le bois partaient ces cris que j'entends encore :

« En avant ! En avant ! »

C’était bien le cri français, et non le rauque « vorwaertz ! » des Prussiens !

Un détachement de nos soldats, s’étant jeté hors de la route de Châlons, venait d’arriver dans le bois, au bon moment, j’ose le dire ! Leurs coups de feu avaient précédé, de quelques secondes seulement, ceux que le peloton allait tirer... Cela avait suffi. Maintenant, comment nos braves compatriotes s’étaient-ils trouvés là si à propos ?... Je devais ne le savoir que plus tard.

M. Jean avait bondi du côté de sa mère que Mlle Marthe et ma sœur soutenaient entre leurs bras. La malheureuse femme, croyant que cette détonation venait de nous donner le coup de mort, était tombée sans connaissance.

Mais, sous les baisers de son fils, elle se ranimait, elle revenait à elle, et ces mots s’échappaient encore de sa bouche avec un accent que je n’oublierai de ma vie :

« Français !... Il est Français ! »

Que voulait-elle dire ? Je m’étais tourné vers M. de Lauranay... Il ne pouvait parler.

Mlle Marthe saisit alors le papier que Mme Keller tenait dans sa main, encore serré comme celle d’une morte, et elle le tendit à M. Jean.

Je le vois encore ce papier. C’était un journal allemand, le *Zeitblatt.*

M. Jean l’avait pris. Il le lisait. Des larmes coulaient de ses yeux. Dieu du ciel ! Qu’on est heureux de savoir lire en des occasions pareilles !

Et alors, le même mot sortit de ses lèvres. Il se relevait. Il avait l’air d’un homme qui serait devenu fou subitement. Ce qu’il disait, je ne pouvais le comprendre, tant sa voix était étranglée par l’émotion.

« Français !... Je suis Français !... s’écriait-il. Ah ! ma mère !... Marthe... Je suis Français !... »

Puis, il tomba à genoux dans un élan de reconnaissance envers Dieu.

Mais Mme Keller venait de se redresser à son tour, disant :

« Maintenant, Jean, on ne te forcera plus à te battre contre la France !

– Non, mère !... C’est maintenant mon droit et mon devoir de me battre pour elle ! »

XXIV

M. Jean m’avait entraîné, sans avoir pris le temps de s’expliquer. Nous nous étions joints aux Français qui s’élançaient hors du bois, et nous marchions au canon, qui commençait à rouler en fracas continu.

J’essayais en vain de réfléchir. Comment, Jean Keller, fils de M. Keller, allemand d’origine, était Français ? Comprenais pas ! Tout ce que je puis dire, c’est qu’il allait se battre comme s’il l’était, et moi avec !

Il faut raconter maintenant quels événements avaient marqué cette matinée du 20 septembre, et comment un détachement de nos soldats s’était trouvé si à propos dans le petit bois qui borde la route de Châlons.

On s’en souvient, dans la nuit du 16, Dumouriez avait fait détendre le camp de Grand-Pré pour se porter sur les positions de Sainte-Menehould, où il était arrivé le lendemain, après une marche de quatre à cinq lieues.

Devant Sainte-Menehould s’arrondissent différentes hauteurs, séparées par de profonds ravins.

Leur pied est défendu par des fondrières et des

marécages, formés par l'Aure jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans l'Aisne.

Ces hauteurs sont, à droite, celles de l'Hyron, situées en face des collines de la Lune, à gauche, celles de Gizaucourt. Entre elles et Sainte-Menehould s'étend une sorte de bassin marécageux que traverse la route de Châlons. À sa surface, ce bassin est accidenté de quelques mamelons de moindre importance, – entre autres celui du moulin de Valmy, qui domine le village de ce nom, devenu si célèbre depuis le 20 septembre 1792.

Dès son arrivée, Dumouriez occupa Sainte-Menehould. Dans cette attitude, il s'appuyait au corps de Dillon, prêt à défendre le défilé des Islettes contre toute colonne, autrichienne ou prussienne, qui voudrait prendre l'Argonne à revers. Là, les soldats de Dumouriez, bien pourvus de vivres, firent fête à leur général, dont la discipline était très sévère. Et elle se montra telle, en effet, contre les volontaires venus de Châlons, qui, pour la plupart, ne valaient pas la corde pour les pendre.

Cependant Kellermann, après l'abandon du camp de Grand-Pré, avait fait un mouvement de recul. Aussi, le 19, était-il encore à deux lieues de Sainte-Menehould, quand Beurnonville s'y trouvait déjà avec neuf mille hommes de l'armée auxiliaire du camp de Maulde.

Dans la pensée de Dumouriez, Kellermann devait s’établir sur les hauteurs de Gizaucourt, qui dominent celles de la Lune, vers lesquelles se dirigeaient les Prussiens. Mais l’ordre ayant été mal compris, ce fut le plateau de Valmy que vint occuper Kellermann avec le général Valence et le duc de Chartres, lequel, à la tête de douze bataillons d’infanterie et de douze escadrons d’artillerie, se distingua particulièrement dans cette bataille.

Entre temps, Brunswick arrivait avec l’espoir de couper la route de Châlons et de repousser Dillon hors du défilé des Islettes. Sainte-Menehould une fois entourée par quatre-vingt mille hommes, auxquels s’était jointe la cavalerie des émigrés, force serait bientôt à Dumouriez et à Kellermann de se rendre.

Et cela était à craindre, puisque les hauteurs de Gizaucourt n’étaient pas au pouvoir des Français, comme l’avait voulu Dumouriez. En effet, si les Prussiens, déjà maîtres des collines de la Lune, s’emparaient des collines de Gizaucourt, leur artillerie pourrait foudroyer toutes les positions françaises.

C’est bien ce que comprit le roi de Prusse. C’est pourquoi, au lieu de se porter sur Châlons, malgré l’avis de Brunswick, donna-t-il l’ordre d’attaquer, espérant jeter Dumouriez et Kellermann dans les fondrières de Sainte-Menehould.

Vers onze heures et demie du matin, les Prussiens commencèrent à descendre les collines de la Lune, en bel ordre, et ils s'arrêtèrent à mi-côte.

C'est à ce moment, c'est-à-dire au début de la bataille, qu'une colonne prussienne se rencontra sur la route de Châlons avec l'arrière-garde de Kellermann, dont quelques compagnies s'étant jetées à travers le petit bois, mirent en fuite le peloton prussien qui allait nous fusiller.

Maintenant, nous deux M. Jean, nous étions au plus fort de la mêlée, là où précisément j'avais retrouvé mes camarades de Royal-Picardie.

« Delpierre ?... s'était écrié un des officiers de mon escadron, en m'apercevant au moment où les boulets commençaient à labourer nos rangs.

– Présent, mon capitaine ! répondis-je.

– Eh ! te voilà revenu à temps !

– Comme vous voyez, pour me battre !

– Mais tu es à pied ?...

– Eh bien, mon capitaine, je me battrai à pied, et je n'en ferai pas plus mauvaise besogne ! »

On nous avait donné des armes à M. Jean et à moi, chacun un fusil et un sabre. Les buffleteries se croisaient sur nos vêtements en lambeaux, et, si nous

n’avions pas d’uniforme, c’est que le tailleur du régiment n’avait pas eu le temps de nous prendre mesure !

Je dois dire que les Français furent repoussés au début de l’action ; mais les carabiniers du général Valence accoururent et rétablirent l’ordre un instant troublé.

Et, pendant ce temps, le brouillard, déchiré par les décharges de l’artillerie, s’était dissipé. On se battait en plein soleil. Dans l’espace de deux heures, vingt mille coups de canon s’échangèrent entre les hauteurs de Valmy et celles de la Lune. – On a dit vingt mille ?... Bon !... Mettons vingt et un mille, et n’en parlons plus ! En tout cas, suivant le proverbe, mieux valait entendre cela que d’être sourd !

En ce moment, la place près du moulin de Valmy était difficile à tenir. Les boulets raclaient des files entières. Le cheval de Kellermann venait d’être éventré. Non seulement les collines de la Lune appartenaient aux Prussiens, mais ils allaient s’emparer de celle de Gizaucourt. Nous avions bien, il est vrai, celles de l’Hyron, dont Clairfayt cherchait à se rendre maître avec vingt-cinq mille Autrichiens, et, s’il y réussissait, les Français seraient foudroyés de flanc et de front.

Dumouriez vit ce danger. Il envoya Stengel avec seize bataillons, afin de repousser Clairfayt, et Chazot,

de manière à occuper Gizaucourt avant les Prussiens. Chazot arriva trop tard. La place était prise, et Kellermann fut réduit à se défendre dans Valmy contre une artillerie qui le broyait de toutes parts. Un caisson éclata près du moulin. Ce fut un moment de désordre. Nous étions là, M. Jean et moi, avec l'infanterie française, et c'est miracle que nous n'ayons pas été tués.

Ce fut alors que le duc de Chartres accourut avec une réserve d'artillerie et put répondre heureusement au canon de la Lune et de Gizaucourt.

Toutefois, l'affaire allait devenir plus chaude encore. Les Prussiens, rangés sur trois colonnes, montaient à l'assaut du moulin de Valmy pour nous en déloger et nous jeter dans le marécage.

Je vois encore Kellermann et je l'entends aussi. Il donna l'ordre de laisser arriver l'ennemi jusqu'à la crête, avant de foncer dessus. On est prêt, on attend. Il n'y a plus qu'à sonner la charge.

Et alors, au bon moment, ce cri s'échappe de la bouche de Kellermann :

« Vive la nation !

– Vive la nation ! » répondîmes-nous.

Et cela fut crié avec une telle force que les décharges de l'artillerie n'empêchèrent pas de

l'entendre.

Les Prussiens étaient arrivés à la crête du mamelon. Avec leurs colonnes bien en ligne, leur pas cadencé, le sang-froid qu'ils montraient, ils étaient terribles à affronter. Mais l'élan français l'emporta. On se jeta sur eux. La mêlée fut horrible, et, de part et d'autre, l'acharnement effroyable.

Tout à coup, au milieu de la fumée des coups de feu qui éclataient autour de nous, je vis Jean Keller s'élancer le sabre haut. Il avait reconnu un des régiments prussiens que nous commencions à rejeter sur les pentes de Valmy.

C'était le régiment du colonel von Grawert. Le lieutenant Frantz se battait avec un grand courage, car ce n'est pas le courage qui manque aux officiers allemands.

M. Jean et lui se trouvèrent face à face.

Le lieutenant devait croire que nous étions tombés sous les balles prussiennes, et il nous retrouvait là ! On juge s'il dut être stupéfait ! Mais à peine eut-il le temps de se reconnaître. D'un bond, M. Jean se jeta sur lui, et, du revers de son sabre, il lui fendit la tête...

Le lieutenant tomba mort, et j'ai toujours pensé que cela était juste qu'il fût frappé de la main même de Jean Keller !

Cependant les Prussiens cherchaient toujours à conquérir le plateau. Ils attaquaient avec une vigueur extraordinaire. Mais nous les valions bien, et vers deux heures après-midi, ils durent cesser leurs feux et redescendre dans la plaine.

La bataille n'était que suspendue, pourtant. À quatre heures, le roi de Prusse, marchant en tête, reforma trois colonnes d'attaque avec ce qu'il avait de meilleur en infanterie et en cavalerie. Alors, une batterie de vingt-quatre pièces, établie au pied du moulin, foudroya les Prussiens avec une telle violence, qu'ils ne purent gravir les pentes balayées par les boulets. Puis, la nuit venant, ils se retirèrent.

Kellermann était resté maître du plateau, et le nom de Valmy courait la France, le jour même où la Convention, tenant sa seconde séance, décrétait la République.

XXV

Nous sommes arrivés au dénouement de ce récit, que j'aurais pu intituler : *Histoire d'un congé en Allemagne.*

Le soir même, dans une maison du village de Valmy, Mme Keller, M. et Mlle de Lauranay, ma sœur Irma, M. Jean et moi, on se retrouvait tous ensemble.

Quelle joie ce fut de se revoir, après tant d'épreuves ! Ce qui se passa entre nous, on le devine.

« Minute ! dis-je alors. Je ne suis pas curieux, et, pourtant, de rester ainsi le bec dans l'eau !... Je voudrais bien comprendre...

– Comment il se fait, Natalis, que Jean soit ton compatriote ? répondit ma sœur.

– Oui, Irma, et cela me paraît si singulier que vous avez dû faire erreur...

– On ne commet pas de ces erreurs-là, mon brave Natalis ! » répliqua M. Jean.

Et voilà ce qui me fut raconté en quelques mots.

Au village de la Croix-aux-Bois où nous avions

laissé M. de Lauranay et ses compagnes, gardées à vue dans la maison de Hans Stenger, les Autrichiens ne tardèrent pas à être remplacés par une colonne prussienne. Cette colonne comptait dans ses rangs un certain nombre de jeunes gens que la levée du 31 juillet avait arrachés à leurs familles.

Parmi ces jeunes gens se trouvait un brave garçon, nommé Ludwig Pertz, qui était de Belzingen. Il connaissait Mme Keller et vint la voir, quand il apprit qu'elle était prisonnière des Prussiens. On lui raconta alors ce qui était arrivé à M. Jean, et comment il avait dû prendre la fuite à travers les bois de l'Argonne.

Et alors, voilà Ludwig Pertz de s'écrier :

« Mais votre fils n'a plus rien à craindre, madame Keller !... On n'avait pas le droit de l'incorporer !... Il n'est pas Prussien !... Il est Français ! »

On juge de l'effet que produisit cette déclaration. Et quand Ludwig Pertz fut mis en demeure de justifier son dire, il présenta à Mme Keller un numéro du *Zeitblatt.*

Cette gazette rapportait le jugement qui venait d'être rendu à la date du 17 août dans l'affaire Keller contre l'État. La famille Keller était déboutée de sa demande, par ce motif que la commission des fournitures ne devait être accordée qu'à un Allemand d'origine prussienne. Or, il avait été établi que les ancêtres de M.

Keller n’avaient jamais demandé ni obtenu de naturalisation depuis leur établissement dans la Gueldre, après la révocation de l’Édit de Nantes, que ledit Keller n’avait jamais été prussien, qu’il avait toujours été français, et que, par conséquent, il ne lui était rien dû par l’État.

En voilà un, de jugement ! Que M. Keller fût resté français, cela ne faisait plus doute ! Mais ce n’était pas une raison pour ne point lui payer son dû ! Enfin, voilà comment on jugeait à Berlin en 1792. Je vous prie de croire que M. Jean ne songeait point à en rappeler. Il tenait son procès pour perdu, bien perdu. Ce qui était indiscutable, c’est que, né d’un père et d’une mère français, il était tout ce qu’il y avait de plus français au monde ! Et s’il lui fallait un baptême pour cela, il venait de le recevoir à la bataille de Valmy – ce baptême du feu qui en vaut bien un autre !

On le comprend, après la communication de Ludwig Pertz, il importait de retrouver M. Jean à tout prix. Précisément, on venait d’apprendre à la Croix-aux-Bois qu’il avait été pris dans l’Argonne, conduit à Longwé, puis emmené au camp prussien avec votre serviteur. Il n’y avait pas une heure à perdre. Mme Keller retrouva des forces en présence du danger qui menaçait son fils. Après le départ de la colonne autrichienne, accompagnée de M. de Lauranay, de Mlle Marthe, de

ma sœur, et guidée par l'honnête Hans Stenger, elle quitta la Croix-aux-Bois, traversa le défilé, et arriva aux cantonnements de Brunswick, le matin même où on allait nous fusiller. Nous venions de sortir de cette tente où s'était tenu le conseil de guerre, quand elle s'y présenta.

En vain réclama-t-elle, en s'appuyant sur ce jugement qui faisait un Français de Jean Keller. On la repoussa. Elle se jeta alors sur la route de Châlons, du côté où on nous entraînait... On sait ce qui arriva.

Enfin, quand tout s'arrange pour que les braves gens soient heureux, lorsqu'ils sont si dignes de l'être, on reconnaîtra avec moi que Dieu fait bien les choses !

Quant à la situation des Français après Valmy, voici ce que j'ai à dire en quelques mots.

Tout d'abord, pendant la nuit, Kellermann fit occuper les hauteurs de Gizaucourt, – ce qui assurait définitivement les positions de toute l'armée.

Cependant les Prussiens nous avaient coupés de la route de Châlons, et on ne pouvait plus communiquer avec les dépôts. Mais, comme nous étions maîtres de Vitry, les convois purent toujours arriver, et l'armée n'eut point à souffrir au campement de Sainte-Menehould.

Les armées ennemies restèrent sur leurs

cantonnements jusqu'aux derniers jours de septembre. Des pourparlers avaient eu lieu, qui n'avaient point abouti. Toutefois, dans le camp prussien, on avait hâte de repasser la frontière. Les vivres manquaient, la maladie faisait de grands ravages, si bien que le duc de Brunswick décampa le 1er octobre.

Il faut dire que, pendant que les Prussiens reprenaient les défilés de l'Argonne, on leur fit la conduite, pas trop vivement. On les laissait battre en retraite, sans les presser. Pourquoi ? Je l'ignore. Ni moi ni bien d'autres n'ont rien compris à l'attitude de Dumouriez en cette circonstance.

Sans doute, il y avait de la politique là-dessous, et, je le répète, je n'entends goutte à la politique.

L'important était que l'ennemi eût repassé la frontière. Cela fut fait lentement, mais cela fut fait, et il n'y eut plus un seul Prussien en France, – pas même M. Jean, puisqu'il était bel et bien notre compatriote.

Dès que le départ fut possible, au milieu de la première semaine d'octobre, nous revînmes tous ensemble dans ma chère Picardie, où le mariage de Jean Keller et de Marthe de Lauranay fut enfin célébré. On s'en souvient, je devais être le témoin de M. Jean à Belzingen, et on ne sera pas surpris que je l'aie été à Saint-Sauflieu. Et si union fut assurée d'être heureuse, c'est bien celle-là, ou il n'y en aura jamais.

Pour moi, je rejoignis mon régiment quelques jours après. J'appris à lire, à écrire, et devins, comme je l'ai dit, lieutenant, puis capitaine pendant les guerres de l'Empire.

Voilà mon histoire, que j'ai rédigée pour mettre fin aux discussions de mes amis de Grattepanche. Si je n'ai pas parlé comme un livre d'église, j'ai du moins raconté les choses comme elles ont eu lieu. Et maintenant, lecteurs, permettez que je vous salue de mon épée.

Natalis DELPIERRE,

Capitaine de cavalerie en retraite.

Cet ouvrage est le 389ème publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.